





YI TAE-JUN

LES CERISIERS DU JAPON

Micro-fictions

Traduit du coréen par KIM Hye-ryeon
et Aurélie GAUDILLAT

 Decrescenzo
éditeurs

Ouvrage traduit et publié avec le concours du
LITERATURE TRANSLATION INSTITUTE OF KOREA

Titre original : *Dalbam et Doldari*

© YI Tae-jun

© Decrescenzo Éditeurs
pour la traduction française, 2013

ISBN 978-2-36727-005-0

Si vous souhaitez être informé de nos parutions,
n'hésitez pas à consulter notre site

www.decrescenzo-editeurs.com

La couverture de
Les cerisiers du Japon
a été dessinée par Thomas Gillant





Avertissement au lecteur

Les nouvelles présentées dans ce recueil se déroulent au début du XX^{eme} siècle sous l'occupation japonaise qui a débuté en 1910. L'appellation "Corée" renvoie à la Corée avant la séparation entre le Nord et le Sud intervenue suite à la guerre de Corée (1950-1953)



HISTOIRE D'UNE RÊVEUSE

J'ai tenu à inclure cette nouvelle dans le présent recueil car il s'agit de la première que j'ai écrite. L'histoire se déroule dans les années vingt à une époque bien différente de la nôtre.

Aux confins septentrionaux de la région de Hamkyeong, après avoir passé les villes de Wonsan, Sungjin, Cheongjin et Ungki, se trouvait le port de Seosura.

À une dizaine de *li*¹ au nord, les berges du fleuve Tumen et le littoral de la Mer de l'Est ne faisaient plus qu'un. Là-bas, dans une ruelle appelée « Samgeori », se regroupaient une quarantaine de foyers et toutes sortes de commodités : un poste de police, quelques auberges, un barbier, un magasin où l'on peut acheter du tabac, de l'alcool, des gâteaux et des timbres. Hormis une maison dont l'activité s'apparentait à celle d'une maison close, il n'y avait que des fermes.

Chez *Chambong Ji* était une auberge située en amont des autres bâtisses. Tout le monde appelait son propriétaire « Chambong Chambong ». Pour arrondir ses fins de mois, il pratiquait la divination et l'exorcisme, mais comme le village était petit, cette activité était peu rentable. Quant à l'auberge, dans ce village perdu à la frontière, loin de toute voie ferrée et où il y avait peu de passage, ses affaires étaient loin d'être prospères ; les clients potentiels étaient rares, tout au plus cinq ou six par mois. De toute évidence, ce pauvre aveugle de

1. *li* : unité de mesure coréenne, environ 393 mètres.

Chambong Ji menait une vie des plus modestes. Sa famille n'était composée que de deux membres : lui, la quarantaine passée, et Omongnyae, tout juste âgée de vingt ans.

Au village, tout le monde pensait qu'Omongnyae était la fille de Chambong Ji. En réalité, c'était un vieux garçon, mais pour pratiquer la divination, il avait besoin d'un guide pour l'accompagner lors de ses rendez-vous à l'extérieur. Ainsi, il avait dépensé trente wons pour acheter Omongnyae quand elle avait neuf ans. Depuis cinq ou six ans qu'ils vivaient ensemble, nul ne savait s'ils s'étaient mariés, toujours est-il qu'ils menaient un semblant de vie conjugale.

Dans cette vie à deux, Chambong Ji aimait passionnément Omongnyae. Mais ce n'était pas réciproque. Quelles qu'aient été les raisons pour lesquelles elle avait été vendue, cette jeune fille pleine d'avenir était désormais vouée à passer sa vie avec un vieil aveugle qui aurait pu être son père. Il paraissait donc normal qu'elle ne soit pas enchantée de sa situation.

Les rares occasions où ils avaient de bons plats à la maison, elle se gardait bien de les partager avec son mari. Même s'ils étaient attablés l'un en face de l'autre, elle se gointrait égoïstement sans se soucier de savoir si son mari était rassasié, et bien entendu cela ne semblait pas la mettre dans l'embarras. C'est peut-être pour cela que Chambong Ji était maigre comme un merlan séché ; la peau de son visage était grasse, ses yeux creusés, et bien que son chignon de la taille d'un piment frais soit couvert de poussière, il ne quittait jamais son serre-tête en crin. Contrairement à son mari, Omongnyae s'enrobait au fil des années. En s'arrondissant, son visage prenait un teint laiteux égayé par deux pommettes bien rouges. Elle n'était pas vraiment belle mais plutôt du genre dodue aux formes généreuses. En tous cas, elle était suffisamment séduisante dans cette petite rue pour se faire draguer comme si sa beauté était hors du commun.

Quoique bien bâtie, Omongnyae était issue d'une famille très pauvre. Par ailleurs, habituée à tromper

son mari aveugle, il lui semblait tout naturel de duper également les autres. Quand quelque chose lui plaisait, elle ne se gênait pas pour le voler. Les quelques fois où l'auberge recevait des clients, ou quand elle avait envie de manger un plat en particulier, elle n'hésitait pas une seconde à préparer des mets succulents sans dépenser le moindre sou.

Vers la mi-août, personne ne se souvient du jour exact mais une chose est sûre c'était la veille de l'anniversaire d'Omongnyae, ce jour-là, elle partit acheter du riz, cueillir des algues et, une fois la nuit tombée, sortit de chez elle pour aller se fournir en poissons. Pieds nus, elle arriva à pas feutrés sur la plage, son panier au bras. Elle s'arrêta net devant un bateau et toussota avant de se retourner pour vérifier qu'il n'y avait personne, puis se faufila agilement dans l'embarcation.

Chaque fois qu'elle avait envie de manger du poisson ou des palourdes, elle venait voler sur ce bateau quand le propriétaire n'y était pas.

Ce dernier, un jeune homme prénommé Keumdol, était arrivé d'Ungki deux ans auparavant. Fils de pêcheur, il s'était installé au village bien qu'il y fût le seul pêcheur. En général, il vendait une partie de sa pêche de la journée le soir même et le reste le lendemain matin. A la tombée de la nuit, il arpentaient les rues pour vendre ses poissons et laissait à bord de son bateau ceux destinés à être vendus le lendemain. Quand il rentrait après avoir tout vendu, il faisait déjà nuit.

Comme à son habitude, après s'être assurée qu'il n'y avait personne, Omongnyae entra dans la cale et remplit son panier de poissons. Mince ! Le bateau a bougé ! Paniquée, elle se précipita au-dehors. Mais le bateau était déjà trop loin de la terre ferme pour qu'elle puisse débarquer.

Ce jour-là, la pêche avait été petite, assez petite pour être écoulée en une seule fois ; la vente du lendemain matin suffirait. Le soir venu, Keumdol était donc resté à bord. Il allait enfin savoir qui était le voleur. Quand il reconnut Omongnyae que tout le monde à Samgeori considérait comme une fleur, il se réjouit vivement de

cette pêche qui était bien au-delà de ses espérances. Il pensa alors que le mieux était d'éloigner le bateau. Après avoir discrètement largué les amarres, il commença à ramer.

Les yeux écarquillés, Omongnyae restait pantoise, incapable de crier. Sous une lune obscurcie par les nuages, déployant ses voiles, le bateau partait au large.

– Tiens donc, c'est vous, m'dame ?

– ...

– Faites pas l'étonnée. Qu'est-ce que je pourrais bien vous faire ?

Omongnyae changea aussitôt de mine et lui sourit.

– En effet, un jeune apollon comme vous, que pourrait-il me faire ? Allez, rentrons au port.

Tout sourire, Keumdol s'approcha et posa sa main tremblante sur l'épaule d'Omongnyae avant de guider son regard vers la lune voilée par un fin nuage. Sans chercher à résister, elle contempla la lune avec lui et chuchota :

– Rentrons au port. Une fois rentrés, on pourra toujours faire ce qui nous chante. Au point où on en est...

Mais le bateau resta là...

Après sa rencontre avec Keumdol, le mécontentement d'Omongnyae envers Chambong Ji grandissait de jour en jour. Souvent, elle comparait les deux hommes malgré elle, et à chaque fois, elle repensait à Keumdol. Elle se rappelait les mots de son amant : « Dis, tu reviendras ? Qui pourrait s'en douter ? Je t'attendrai demain soir. Faut que tu viennes. » Dix jours après son anniversaire, elle retourna sur la plage, son panier au bras, mais cette fois-ci elle espérait que Keumdol serait là.

À partir de sa troisième visite, elle entra dans le bateau de Keumdol comme dans un moulin. Quand Chambong Ji gagnait un peu d'argent grâce à la divination, elle lui en dérobait une partie et, munie d'une bouteille, se rendait dans une taverne pour acheter de l'alcool. Ces nuits-là, Chambong Ji n'avait pas l'honneur de déguster la moindre goutte de cet alcool tandis

que Keumdol, ivre, caressait le dos d'Omongnyae en frappant le plat-bord comme s'il jouait du *janggu*².

Dans cette zone frontalière, la surveillance des policiers était des plus rigoureuses en raison des luttes armées et du commerce illégal d'opium, de vin de sorgho et de tabac. Quand un client arrivait dans une auberge, le propriétaire devait se rendre au poste de police dans la nuit pour faire un rapport sur le client. Si, par malheur, il oubliait de le faire, en plus de la suspension de son activité, il était mis en prison ou écopait d'une amende.

C'était également valable pour l'auberge de Chambong Ji. Quand un client arrivait, Omongnyae préparait un rapport, faisait remplir un dossier par le client et l'emportait au poste de police. Il y avait toujours le commissaire et deux policiers. L'un d'eux, l'agent Nam, était toujours après Omongnyae, il trouvait toutes sorte de prétextes pour lui adresser la parole chaque fois qu'il la rencontrait.

Un soir de septembre, un voyageur arriva chez Chambong Ji. Il dîna puis partit se coucher. Il semblait avoir l'intention de rester pour la nuit mais quand la sirène d'un bateau au départ de Seosura retentit, il partit pour embarquer. Il n'avait pas eu le temps de remplir le rapport. Ce soir-là, le commissaire, muni de son fusil, était parti à la chasse dans un village voisin, l'autre policier était allé travailler au poste de police de Cheongjin, il n'y avait donc que l'agent Nam au poste de police. Saisissant cette occasion fortuite, il mit Omongnyae en garde à vue pour ne pas avoir fait de rapport sur le client puis alla trouver Chambong Ji :

– Pourquoi vous n'avez pas fait de rapport sur ce client ? Le commissaire est très en colère... Mais ne vous en faites pas, je lui expliquerai tout. Il relâchera facilement Omongnyae.

Chambong Ji fit mille courbettes et le supplia de trouver les bons mots pour que le commissaire libère Omongnyae.

2. *janggu* : tambour traditionnel coréen.

L'agent Nam attendit qu'il fasse nuit noire et que les lumières des maisons soient toutes éteintes pour rentrer au poste de police. Il laissa la porte de la cellule ouverte et dit d'une voix qui laissait transparaître son excitation :

– Omongnyae, le commissaire n'est pas là, je vais faire une exception pour toi et t'installer dans la loge du veilleur de nuit... Viens.

Il fit entrer Omongnyae dans la loge et ajouta qu'il rentrait chez lui ; il ferma la porte de l'extérieur avant de s'en aller d'un pas lourd.

Omongnyae qui jusqu'alors était restée accroupie dans sa cellule froide, ne pouvait que lui être reconnaissante. La loge de garde était une petite pièce qui venait d'être tapissée, ni trop chaude ni trop froide, il y faisait doux comme un beau jour de printemps. Elle se laissa tomber sur les couettes moelleuses en soie du Shandong, dépliées à même le sol. Elles étaient tellement confortables qu'elle n'avait plus sommeil. Et pour couronner le tout, la flamme d'une lampe à pétrole brillait aussi vive que l'œil d'un animal à l'affût.

« Pourquoi l'agent Nam m'a mise ici... ? »

Omongnyae ne tenait pas en place.

« Cette nuit, Keumdol va m'attendre avec impatience... »

Bien que préoccupée, elle finit par s'endormir. Peu de temps après, elle sentit quelque chose de froid sur ses lèvres et saisie par un courant d'air froid venant de dehors, elle frissonna. Quelqu'un était entré dans l'obscurité de la pièce.

– C'est moi... chut ! ...

C'était bien la voix de l'agent Nam.

Après cette nuit, il pensait qu'il allait revoir Omongnyae régulièrement mais la loge du poste de police n'était pas un lieu sûr. Une nuit, sous l'effet de l'alcool, l'agent Nam prit son courage à deux mains et alla la rejoindre chez Chambong Ji. Il tendit l'oreille à la porte d'une des pièces qui donnent sur l'extérieur. Chambong Ji était en train de dire la bonne aventure à des chasseurs. Ces derniers lui demandaient dans quelle direction étaient partis les faucons qu'ils avaient laissés

s'envoler, il répondit que c'était à l'est, puis se reprit en disant que c'était à l'ouest. Retenant son souffle, il traversa la cuisine avant d'arriver dans l'une des chambres, précisément celle où se trouvait Omongnyae.

Une fois la consultation achevée, les chasseurs partirent. Chambong Ji rangea l'argent qu'il venait de gagner dans sa poche et alla dans la cuisine chauffée pour se coucher. Il chercha à tâtons son oreiller de bois mais sa main s'arrêta sur une chaussure. Au début, ne sachant ce qu'il touchait, il passa un bon moment à palper cet objet. Il réfléchissait : « Si je me fie à la semelle crottée de boue, il s'agit bien d'une chaussure, et plus précisément d'un soulier. Et dans cette rue, un soulier pareil ne peut appartenir qu'à un policier... Policier ! » Sous le choc, il laissa glisser la chaussure, mais se ressaisissant, il l'empoigna si fort qu'il faillit l'écraser. Pris de colère, il écarquillait frénétiquement ses yeux dépourvus de prunelle. L'amertume se lisait dans son sourire ; depuis quelques temps, il avait remarqué qu'Omongnyae ne voulait plus rester à ses côtés la nuit. Quand il allait la chercher dans la petite chambre attenante à la leur, il ne trouvait que son oreiller ; et au petit matin, il entendait sa voix sur le pas de la porte. Toutes ces raisons avaient fini par éveiller ses doutes mais pour la première fois il tenait une preuve entre ses mains. Dressant l'oreille, il se rapprocha doucement de la petite chambre. Ses bras tremblaient. Il pensait qu'en tâtonnant, avec un peu de chance, il trouverait un couteau ; mais sans ses yeux, il ne saurait où le planter et risquerait de laisser s'échapper le policier. Chambong Ji s'éloigna de la porte de la chambre et reprit la chaussure avec force. Il voulait chercher le deuxième soulier mais il entendit la porte s'ouvrir. Les personnes qui sortaient de la chambre semblaient chercher à dissimuler leur présence à Chambong Ji qui était assis dans la cuisine. Les sentant passer devant lui à grands pas pour fuir, Chambong Ji s'écria :

– Qui êtes-vous ? Vous avez besoin de cette chaussure pour courir !

Nam comprit qu'il était inutile de chercher la seconde chaussure. En effet, même s'il pouvait courir

pieds nus, le soulier dans la main de Chambong Ji constituait une pièce à conviction irréfutable. Faute de mieux, il ne pouvait que se résoudre à donner quelques billets à Chambong Ji en échange de son silence.

Par la suite, chaque fois qu’Omongnyae n’était pas à la maison, Chambong Ji croyait qu’elle était allée voir Nam. Quant à Keumdol, Omongnyae fréquentant de moins en moins son bateau, il était fou d’impatience. D’ordinaire, elle venait le voir au moins tous les trois jours, mais ces derniers temps, elle laissait facilement passer cinq ou six jours entre deux visites. Keumdol commençait à avoir des soupçons. Un jour, aux aurores, alors qu’il était en chemin pour aller vendre ses poissons au commissaire, il l’aperçut soudain du côté de la loge du veilleur de nuit ; il se cacha, feignant de ne pas l’avoir vue. Il découvrait un autre aspect de la personnalité d’Omongnyae. Ses poings tremblaient de haine, d’une haine qu’aurait éprouvée Chambong Ji dans la même situation. Plus tard dans la journée, alors qu’il avait abondamment chargé son bateau, (cinq ou six boisseaux de riz, de la sauce de soja, de la pâte de soja fermentée, du bois, de l’eau et des casseroles) il guetta le retour d’Omongnyae.

Panier au bras, sa chère et tant attendue Omongnyae le retrouva le lendemain en début de soirée. Dès qu’elle monta à bord, il hissa les voiles. Le bateau accosta sur une île déserte à environ dix *li* de la plage.

Chambong Ji attendit sa jeune épouse. La nuit passa sans qu’il n’ait la moindre nouvelle d’elle et le lendemain également. Finalement, deux jours puis trois s’écoulèrent ainsi. Il aurait pu recourir à la divination pour savoir où était partie Omongnyae mais sa colère était telle qu’il avait fini par perdre son calme au point de ne pouvoir agiter son pot de baguettes divinatoires. En fin de compte, avait-il vraiment besoin de la divination pour la retrouver ? Il n’y avait aucun doute possible. « À coup sûr, c’est un mauvais tour de Nam ! »

Trois jours après la disparition d’Omongnyae, il demanda à l’agent Nam de venir chez lui. Quand il se présenta à sa porte, Chambong Ji saisit son épée qui tintait à sa ceinture :

– Salaud, rends-moi Omongnyae. Y a que toi pour faire ça. Nous mourrons tous les deux de cette épée.

Chambong Ji le défiait de ses yeux aveugles qu'il essayait de faire menaçants. Nam risquait de devenir à tort l'objet d'une réputation infamante.

Dans un premier temps, afin de faire taire Chambong Ji, Nam lui fit de faux aveux et reconnut qu'il avait tout manigancé. À vrai dire, Omongnyae lui manquait beaucoup. Même s'il ignorait qui était l'auteur de ce méfait, il était résolu à chercher Omongnyae dans les tavernes de Samgeori toute la nuit et, s'il le fallait, il irait jusqu'à Seosura et même jusqu'à Ungki. Il était prêt à tout pour la retrouver. Avant de quitter l'auberge, il fit la promesse à Chambong Ji qu'il ramènerait Omongnyae dans la nuit. Il passa les maisons de la rue au peigne fin mais impossible de mettre la main sur elle. De plus en plus insistant, Chambong Ji pressait l'agent Nam de questions. Ce dernier se disait qu'Omongnyae ne pouvait être allée beaucoup plus loin que Seosura ou Ungki, mais aller la chercher là-bas prendrait trop de temps ; Chambong Ji ne patienterait pas tout ce temps sans rien dire. Si cette rumeur parvenait aux oreilles du commissaire, il serait destitué de ses fonctions et accablé par la honte, il ne pourrait plus marcher la tête haute. Plus il pensait à Omongnyae, plus elle lui manquait. Il était bien plus en colère que Chambong Ji. Elle était sans doute allée se cloîtrer dans une taverne à Seosura ou Ungki ; il était convaincu qu'il n'avait qu'à s'y rendre pour la retrouver. Mais s'il allait la chercher, il voudrait d'abord la garder près de lui et passer quelques jours seul avec elle. Il se laissait aller à rêvasser, imaginant qu'entre temps elle aurait appris à soigner sa toilette, se serait maquillée et vêtue de bleu pastel. Il refusait l'idée de salir cette Omongnyae métamorphosée en la remettant entre les mains de Chambong Ji. Il avala sa salive épaisse : « S'il n'y avait pas Chambong Ji, j'aurais déjà retrouvé Omongnyae »

Tard dans la nuit, il sortit une bouteille de vin de sorgho et un peu d'opium confisqués à des trafiquants chez Chambong Ji.

Tout le monde crut que ce pauvre aveugle de

Chambong Ji dont la femme était partie s'était suicidé. Persuadé que désormais Omongnyae serait à lui quand il la retrouverait, Nam parcourut Seosura et Ungki mais ses efforts restaient vains. Finalement, cinq ou six jours plus tard, il rentra seul à Sangeori tandis qu'Omongnyae était déjà revenue la veille d'on ne sait où, saine et sauve. Durant les premiers instants de ses retrouvailles avec Omongnyae, Nam ne savait que faire. Repenser à la peine qu'il s'était donnée pour commettre l'irréparable et imaginer qu'elle ait pu partir en cachette avec un autre homme pendant plusieurs jours, le mettait dans une colère noire qui l'aurait poussé à la rosser sur le champ. Mais le désir charnel reprenait le dessus. Rassuré, il pinça la douce joue d'Omongnyae comme pour signifier « Maintenant, c'est mon tour ».

– Dis-moi, où est-ce que les vents ont bien pu t'emmener ?

– Là-bas, à Bangjin, je...

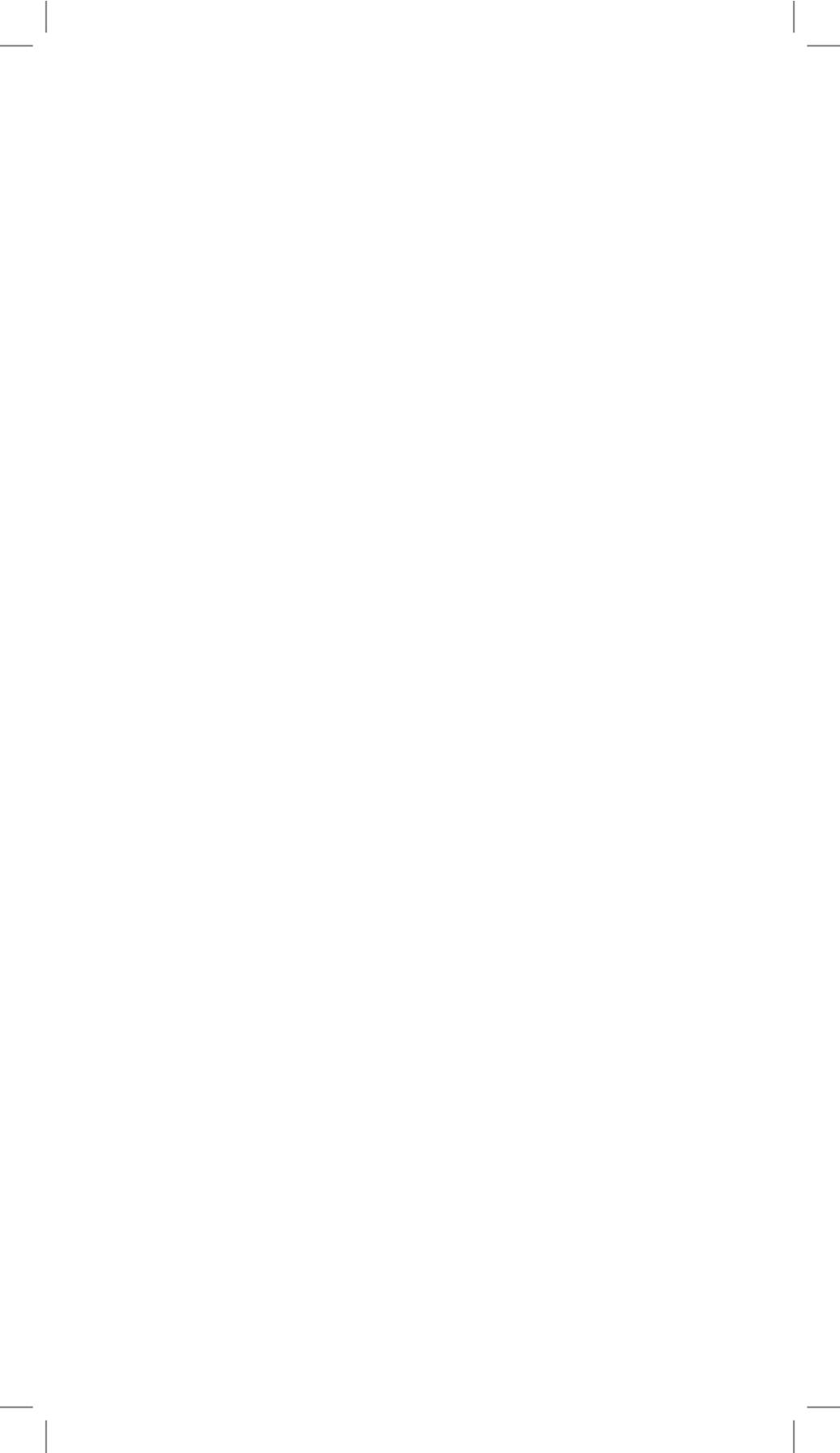
– Qu'est ce qu'il y a à Bangjin ?

– Hi hi...

Tantôt il la menaçait tendrement, tantôt il la consolait. « C'est à cause de toi que ton mari est mort, autrement dit, tu es une criminelle. Le seul moyen pour éviter la prison, c'est de devenir ma concubine. »

Mais pour Omongnyae, devenir la femme de Keumdol était plus enviable, tant pour le statut que pour les sentiments qu'elle éprouvait, que de devenir la concubine de l'agent Nam. D'abord, elle accepta tout ce que Nam apportait pour se mettre en ménage avec elle – boisseaux de riz, couettes... Puis, en secret, elle contacta Keumdol et lui remit toutes les affaires que Nam avait apportées jusqu'à la dernière cuillère. Un soir, peu avant minuit, à l'heure où le policier Nam devait la retrouver, elle courut rejoindre Keumdol.

Cette nuit-là, toutes voiles dehors, leur bateau prit le large vers le ciel du nord parsemé d'étoiles.



LE BONHEUR

Quiconque a vu la gare de Daegu au moins une fois sait qu'un poste de police se trouve sur le côté droit de l'avenue en sortant de la gare. Et ceux qui aiment grignoter entre les repas savent également que dès le début de l'automne, des marchands de marrons grillés sont assis devant leur poêle aux alentours du poste de police.

Parmi eux, il y a un vieillard. Il est toujours le premier arrivé le matin et le dernier à partir le soir, et positionne son étal le plus près possible du poste de police.

Un matin au début de l'hiver, alors qu'il fait aussi froid que le jour du solstice d'hiver et que le soleil n'inonde pas encore la rue de ses rayons, le vieux marchand de marrons est déjà assis à sa place. Accroupi derrière une caisse à pétrole couverte de papier journal sur laquelle il a posé les marrons fendus prêts à être grillés, il prépare le foyer pour allumer du feu.

Son poêle fissuré est ficelé à l'extérieur par une corde de paille et colmaté à l'intérieur avec de la boue. De ses mains, il encercler les morceaux de charbon entassés dans le poêle comme pour s'en saisir et souffle sur les braises.

Sous son passe-montagne dont il ne reste presque que le cuir crasseux – le duvet de la doublure étant complètement disloqué – quelques cheveux couverts de givre flottent au vent. Les rides s'entremêlent plus ou moins verticalement sur son visage comme si l'on y avait peint des toiles d'araignée. Sous ses prunelles ternes, coulent de la morve et des larmes de froid. Le dos de ses mains est creusé et sillonné de meurtrissures, de

veines bleues rappelant de sinueuses entrailles ; quant à ses doigts, certains n'ont plus d'ongle et ceux qui restent sont noirs de contusions... Au premier coup d'œil, on peut aisément affirmer qu'il approche de la soixantaine et que sa situation est peu enviable : il a travaillé dur toute sa vie, a fait face à toutes sortes de difficultés pour assurer sa subsistance et, s'il est toujours en vie, c'est seulement parce qu'il n'a pas pu mourir avant. Même en faisant abstraction de la vieille veste de costume qu'il porte, à la seule vue de son pantalon de *Hanbok*³ usé dont les trous n'ont pas été rapiécés mais simplement pliés en deux avant d'être recousus et dont le bas est serré par une ficelle de nylon bleu utilisée d'ordinaire pour attacher des fardeaux, n'importe quelle femme un tant soit peu observatrice peut deviner que cet homme est veuf, sans femme ni enfant.

Ce vieillard est vraiment seul.

Sa femme avait des difficultés à venir à bout des corvées de cuisine les plus simples à cause de sa vue faible. Elle est morte subitement d'une indigestion après avoir mangé de la viande le soir du premier anniversaire du bébé de leur propriétaire, il y a déjà cinq ou six ans.

Bien qu'il ait un fils prénommé Manseok, il n'en parle jamais ; et lorsque des gens lui demandent : « Avez-vous des enfants ? », il répond dans un soupir : « Comment pourrais-je en avoir ? ». Ce genre de question l'irrite au plus haut point, parfois même il aurait envie de hurler : « Que j'aie des enfants ou non, en quoi ça vous regarde ? ». Son irascibilité n'est pas liée au sentiment de culpabilité que peuvent parfois ressentir les personnes qui n'ont pas d'enfants. Manseok est en bonne santé, mais au lieu de gagner honnêtement sa vie au risque de gagner peu, il mène une vie de vagabond faite de vols et de cambriolages et purge régulièrement des peines de deux ou trois ans d'emprisonnement. Quand il pense à son fils unique, le vieil homme se sent terriblement blessé, déshonoré, et se dit qu'il préférerait ne pas avoir d'enfant.

3. *Hanbok* : vêtement traditionnel coréen.

Depuis la mort de sa femme, plus précisément depuis la disparition de Manseok – cette disparition n'étant pas consécutive à une arrestation, le vieillard ne sait quand il reverra son fils – il a pris l'habitude de dire au gens : « Maintenant que mon gamin est en prison à perpétuité, à quoi bon m'en faire ? De toute façon, s'il en sortait vivant, je le battrais à mort de mes propres mains à coups de martinet... » Malgré les apparences, en son for intérieur, son fils lui manque. Pourtant, il ne l'attend plus. Son seul espoir en tant que père pour ce jeune en cavale est qu'il prenne soin de lui-même et qu'il ne se fasse pas arrêter.

Vendre des marrons grillés assis dans la rue en plein froid, ne représente donc pas un moyen de vivre comme tout le monde mais plutôt un moyen de mourir décemment. En effet, quand il mourra il deviendra un cadavre anonyme, il ne peut donc pas se permettre de mourir sans le sou... autrement dit, il prépare sa mort grâce à ce gagne-pain.

Avant que le vieillard ait fini d'allumer le feu, une fillette accourt et s'arrête net devant lui, les mains dans le dos :

– Père Manseok⁴, vous avez fait griller beaucoup de marrons ?

Le vieillard continue à allumer son poêle sans même prêter attention à elle.

C'est la fille de l'employée de maison de son propriétaire. Dès qu'elle a un moment de libre, elle vient à l'étal aider le vieux à faire du feu ou à décortiquer les marrons pour profiter de ceux cassés ou trop grillés pour être vendus.

– Père Manseok !

– Qu'est-ce qui t'arrive, petite sotté ?

– Vous savez, une lettre est arrivée pour vous...

Elle lui tend une enveloppe présentant plusieurs coups de tampons et sur laquelle sont collés deux timbres.

4. Dans la tradition coréenne, les adultes sont souvent désignés par le lien de parenté qui les unit aux enfants dont les noms sont connus de tous.

Notre analphabète la prend avec quelque hésitation, curieux de cette lettre qui lui est destinée. Au même moment, un client promène son regard d'un côté à l'autre de l'étal. Il semble vouloir acheter des marrons.

– Veuillez m'excuser, les marrons ne sont pas encore grillés. Toutefois...

– Oui ?

– Au risque de vous importuner... pourriez-vous jeter un œil à cette enveloppe ?

Le jeune homme porte un manteau de style occidental, un passe-montagne, une écharpe en soie de *Sampalju*⁵, des chaussures ocre et des lunettes à monture dorée. Bien qu'il soit venu pour acheter des marrons, il prend gentiment la lettre.

– Qui est Monsieur Hwang ?

– C'est moi.

– Cette lettre vient d'un certain Seo Ilkwon de Séoul.

– Seo Ilkwon ? Seo Ilkwon... et que dit cette lettre... sans vouloir abuser de votre amabilité...

– Mais cette lettre vous est adressée, c'est donc à vous de l'ouvrir.

Le vieux Hwang décachète l'enveloppe de ses mains tremblantes qui ressemblent aux pièces d'une machine usée. À l'intérieur se trouvent une feuille à carreaux et un papier rougeâtre.

– C'est un mandat postal de dix wons.

– De l'argent ?

– Attendez...

Le jeune homme lit la lettre et ajoute :

– C'est une lettre de votre fils. Il s'est installé au nord de Jiandao, s'y est marié et a ouvert un magasin. Il vous attend à Séoul pour vous emmener à Jiandao avec lui. Vous devez utiliser cet argent pour le rejoindre à Séoul. Une fois là-bas, vous resterez dans la salle d'attente de la gare jusqu'à ce qu'il vienne vous chercher. Dès que vous recevez cette lettre, vous devez immédiatement partir pour Séoul. Voilà tout.

5. *Sampalju* : étoffe de soie fine fabriquée en Chine.

Malgré sa simplicité d'esprit, le vieillard a tôt fait de comprendre que ce Seo Ilkwon qui lui est totalement inconnu n'est autre que son fils Manseok. Pourquoi ce dernier a changé de nom ? Pourquoi il n'est pas venu à Daegu ? Il pouvait sans peine imaginer les réponses à ces questions.

– Où est-ce que je peux retirer cet argent ?

– Venez voir. La poste est juste en face. Si vous voulez, je peux vous y accompagner. Il suffit que vous ayez votre sceau.

Serait-il en train de rêver ? Il se pourrait bien que ce soit vraiment son fils et qu'il fasse ce genre de choses à présent. Mais tout cela est si surprenant qu'il se croit dans un rêve.

Durant un bref instant, lorsque le jeune homme a dit « Votre fils... », le vieillard a d'abord redouté la suite de la lettre. Mais en sortant de la poste, il s'est laissé aller à verser des larmes de joie : « Même si c'est un mauvais gars, il n'a pas abandonné son père. Malgré tout ce temps, les liens familiaux existent toujours. »

À onze heures cinquante, le sifflet de l'express à destination de Séoul retentit longuement.

Un vieil homme quitte précipitamment Daegu sans prévenir son propriétaire ni même ses amis, comme s'il fuyait ce lieu où il a passé près de cinquante années de sa vie ; c'est le père de Hwang Manseok.

Chaque été, quand il prend le train muni de sa faucille, c'est pour aller désherber la tombe de son propriétaire à Kyeongsan ; c'est donc la première fois qu'il quitte Daegu pour des raisons personnelles.

Aujourd'hui, il achète son billet de train avec son argent et choisit un compartiment pour s'y asseoir. Il regarde par la fenêtre. Pendant que défilent à toute vitesse les paysages de son pays natal où il a demeuré toute sa vie, de temps à autre, des montagnes surgissent puis s'empressent de disparaître au loin ; mais tout cela le laisse indifférent.

Débordant d'une énergie nouvelle, son cœur gonflé de larmes bat la chamade.

Ce fils qu'il a hâte de prendre dans ses bras comme quand il était petit, sa femme malheureusement

décédée en l'espace d'une nuit, la nouvelle vie qui se profile devant lui, tous ses souvenirs tristes, toute la joie qu'il éprouve aujourd'hui... Ce vieillard peu sensible n'a que ses larmes pour exprimer ce qu'il ressent à ce moment précis.

Que le train passe dans un tunnel obscur, traverse un pont en acier dans un bruit assourdissant, s'arrête ici, reparte là..., tout cela lui est bien égal.

Il ne mange pas, il n'a pas faim. Il ne fume pas, il n'en a pas envie. Il ne se rend pas compte qu'il cligne des yeux ni même qu'il essuie ses larmes du dos de la main.

Parfois, lorsqu'il lui arrivait de boire un coup avec des amis, si l'un d'eux lançait : « Toi, au moins, tu as un fils... », pensant que c'était pour se moquer de lui, il rétorquait : « Pfff ! Comment tu peux dire ça, tu connais ma situation ! J'ai pas d'enfants ! Mon fils est un fils indigne... ». Aujourd'hui, il regrette ces propos malheureux. Comment ai-je pu être aussi impudent ! J'ai plutôt de la chance d'avoir un fils ; les gens qui n'ont pas d'enfant, quand bien même ils vivraient cent ans, ne connaîtront jamais la joie de déguster un repas préparé par leur belle-fille ou d'avoir de belles funérailles organisées par leurs enfants.

Le vieux Hwang repense à quelques-uns de ses amis qui n'ont pas d'enfants, il ne peut s'empêcher d'éprouver de la pitié pour eux ; le regret s'empare de lui. Avant de partir il aurait dû aller discrètement faire ses adieux à la mère de son propriétaire et, quitte à n'aller voir personne d'autre, au moins partager un dernier verre avec ses amis qui n'ont pas d'enfants.

Penser à sa pauvre femme décédée le chagrine plus que tout, lui, qui malgré une vie très dure, est toujours en vie. Elle est morte sans connaître les beaux jours en compagnie de ce fils qu'elle s'était donné tant de peine à élever. Il se sent presque coupable d'être le seul en vie pour goûter ce bonheur.

« Quand j'aurai retrouvé mon fils, on ira faire un petit tour dans Séoul. Ensuite, j'irai avec lui au nord de Jiandao où m'attend ma belle-fille. Là-bas, ils m'auront sans doute préparé une chambre bien chauffée ainsi

qu'un bon repas. Et plus tard, lorsqu'ils deviendront parents à leur tour, je pourrai prendre mes petits enfants dans mes bras... »

Le père Hwang jette un coup d'œil au dos de sa main. Cette main couverte de cicatrices tel le dos d'un crapaud, résume sa vie : en un mot, gardien. Il a été gardien durant soixante ans. Que connaît-il du bonheur ? Le plaisir de fendre du bois sec avec une hache bien affûtée après avoir laborieusement coupé du bois mouillé avec une hache émoussée ? En effet, il avait sans doute connu ce genre de bonheur.

Le vieux Hwang regarde encore une fois son reflet dans la fenêtre à travers laquelle défile le paysage.

Ses rides entremêlées, ses cheveux couverts de givre... il sent à nouveau la tristesse monter en lui. « Cette vie de souffrance ne finira-t-elle jamais ? » Il avait souvent maudit sa vie mais aujourd'hui cette vie lui semble si précieuse que tout d'un coup, face à son désir de vivre cent ou deux cents ans, il ne peut réfréner cet élan de tristesse.

Tandis que le soleil descend lentement derrière la montagne, des éclairs – formant des colonnes rougeoyantes – lacèrent de temps à autre la fenêtre dans un fracas assourdissant comme s'ils allaient frapper le visage du vieillard. Les voyageurs s'affairent à ranger leurs valises et se préparent à sortir.

Pour la première fois depuis le début du voyage, le père Hwang s'adresse à la personne assise en face de lui :

– Pardon monsieur, où sommes-nous ?

– Ça, c'est le fleuve Han. Vous allez où ?

– À Séoul.

– On arrive à Yongsan. Séoul, c'est le prochain arrêt. On pourra descendre ensemble.

Le père Hwang s'étonne d'être déjà arrivé à Séoul. Il n'a pas vu passer le temps malgré le trajet de sept heures entre Daegu et Séoul. Depuis l'âge de raison et durant près de cinquante ans, il n'a jamais été aussi heureux que pendant ces heures de train. Il est comblé au point d'en négliger sa tenue, d'en oublier de manger et même de fumer.

Il comprend enfin ces personnes fortunées en quête d'immortalité.

Bien qu'il ait peu de valises, il s'affaire lui aussi, s'empresse de prendre sa pipe et palpe rapidement son passe-montagne qu'il a gardé sur la tête.

Tel un coureur de marathon bras en l'air tête en arrière, se ruant vers la victoire à l'approche de la ligne d'arrivée, le train file vers la gare de Séoul dans un héroïque cri de joie.

Intrépide, le vieux Hwang descend du train et sans rien demander à personne, il traverse une passerelle, suit les autres passagers et présente son billet avant de sortir de la gare.

Il est à peine arrivé dehors que Manseok surgit de la foule : « Père ! ».

– Oh !

– Père !

À ce moment, le vieux Hwang, s'essuyant les yeux, retrouve Manseok et fait ses premiers pas dans ce monde nouveau.

Avant même que le père, contenant sa tendresse paternelle, et le fils n'aient le temps de se prendre la main, une personne s'interpose entre eux.

– Hé !

Si le vieux Hwang reconnaît le brave monsieur qui a lu sa lettre et qui est allé retirer de l'argent avec lui le matin même, Manseok reconnaît l'inspecteur de police, aussi mauvais qu'une vipère.

– Viens par-là, saligaud ! Avant de prendre la main à ton père, mets-la voir là-dedans

– Eh, père...

Manseok tente d'agripper le revers de la veste de son père mais ses mains sont liées.

Le vieux Hwang se frotte les yeux comme s'il venait de se réveiller d'un cauchemar, il cherche Manseok du regard mais il a déjà disparu.

Seules les silhouettes de badauds fermant la marche derrière le coupable menotté par l'inspecteur, s'éloignent lentement telle une meute de loups.



OMBRE

Demain, c'est *Chuseok*⁶. Pourtant, comme si la pleine lune s'était levée un jour en avance, il fait aussi clair qu'en pleine journée.

Le dernier bus est parti et le tram ne circule plus depuis longtemps. Contrairement aux habitants de la ville intra-muros, ceux de Cheongnyangni sont sans doute rentrés se coucher tôt pour profiter de la fête de demain..., la rue déserte semble déjà endormie.

C'est une nuit calme sous une lune sereine.

En cette magnifique et paisible nuit, les feuilles sur les branches se font tristement leurs adieux en se dispersant. Le vent, inlassablement, les fait rouler sur le sol.

Je marche seul dans cette rue. Je regarde flotter au loin la silhouette sombre de la Porte de l'Est, repensant à une histoire insignifiante, une histoire passée sans importance.

C'était il y a quatre ou cinq ans, une nuit d'été où il pleuvait. Je la rencontrai pour la première fois. J'étais allé à la maison principale de Myeongweolgwan avec quelques amis, c'était aussi la première fois que j'allais dans un restaurant en compagnie de *kisaeng*⁷.

Ce soir-là, nous étions quatre. Nous avons invité deux *kisaeng* : Hyanghwa, originaire de Pyeongyang et Soryeon, de Namdo.

6. *Chuseok* : Fête des récoltes, le 15^{ème} jour du 8^{ème} mois lunaire.

7. *kisaeng* : Courtisanes coréennes, souvent apparentées aux geisha.

Contrairement à K, nous avions peu l'habitude de ce genre de situations, il n'y avait qu'à nous voir dans nos uniformes d'étudiants. En effet, nous n'avions jamais eu l'occasion de nous divertir avec des *kisaeng* ; nous n'avions donc pas encore de *Nasimi*⁸ attirée. Connaissant leur talent respectif, K avait fait venir Soryeon et Hyanghwa.

Dressant l'oreille aux chansons et aux plaisanteries des séduisantes *kisaeng* provenant de la pièce voisine, nous attendions impatiemment que les nôtres fassent leur entrée.

K disait aimer les *Sushimga*⁹ de Hyanghwa et le son du *kayageum*¹⁰ de Soryeon mais nous, pour la première fois, nous attendions des *kisaeng*. Nous avions hâte de découvrir la beauté des ombres qui allaient s'offrir à nos yeux. Je me souviens encore qu'à chaque fois que nous entendions des bruits de chaussons passer devant la porte, nous étions tout excités et nos cœurs se mettaient à battre la chamade.

La première à entrer fut Hyanghwa. Vêtue de soie légère, elle avait la poitrine souple. Sa veste rose tendre et sa jupe verte lui seyaient à merveille. À peine s'était-elle inclinée pour nous saluer qu'elle s'assit et, d'une main, ôta ses chaussettes d'étoffe. Puis, sans hésitation, elle prit place aux côtés de K.

— C'est les vacances, je me doutais que vous viendriez, mais...

Elle avait prononcé ces premières paroles en regardant K d'un air qui me paraissait bien étrange.

Lorsque Soryeon entra, comme Hyanghwa était déjà avec nous, nous étions beaucoup moins nerveux. Après avoir fermé la porte coulissante, elle s'agenouilla et nous salua avec la plus grande attention en adressant un signe de tête à chacun de nous. Comparée à

8. *Nasimi* : Terme japonais pour désigner une *kisaeng* que l'on a l'habitude d'inviter.

9. *Sushimga* : Chant mélancolique des provinces du nord-ouest. Celui de Pyeongyang est le plus connu.

10. *kayageum* : Cithare coréenne à douze cordes.

Hyanghwa à l'aise avec les usages, l'attitude de Soryeon avait quelque chose de presque embarrassant. Sa veste et sa jupe en ramie d'un blanc terne et son pic à cheveux en corne noire lui donnaient un air triste.

Au début, une certaine déception m'avait conduit à me demander d'où pouvaient bien sortir ces *kisaeng* rurales ; mais plus j'étais en leur compagnie, plus je m'intéressais à cette Soryeon, simple et élégante.

C'était peu après avoir compris que Hyanghwa était vulgaire et superficielle. Elle portait la raie sur le côté et avait volontairement saucissonné sa jupe avec une ceinture de *Rubashka*¹¹, qui jurait avec ses vêtements de Joseon, pour la rendre plus près du corps et laisser entrevoir ses sous-vêtements. Quant à ses qualités de prétendue chanteuse, elle ne faisait que singer les *Sushimga*, tout juste bonne à interpréter des chansons populaires.

Soryeon était au contraire une *kisaeng* cultivée. Sa tenue était décente et sa verve aussi distinguée que celle des jeunes filles de familles respectables. Cette décence n'altérait en rien la gaieté des clients et rendait même l'atmosphère très amicale, comme si nous partagions un moment de convivialité entre amis. Sa jupe de ramie à petits plis et la petite poche brodée brillait vaguement... En tous cas, si on pouvait comparer Hyanghwa à une poule de basse-cour, Soryeon, elle, avait la dignité et l'élégance d'une grue de Sibérie.

Maintenant encore, quand je pense à Hyanghwa, je garde cette image d'elle avec sa longue bouche railleuse, la fourche de ses sous-vêtements en soie légère soulignant le contour de ses fesses sous sa jupe entrouverte. Soryeon, elle, n'était pas ce genre de fille. Elle avait les yeux clairs, aussi purs que ceux des jeunes ingénues que l'on peut croiser à l'*Institut religieux*¹² le dimanche. À bien y réfléchir, un lettré de mon acabit

11. *Rubashka* : Chemise russe pour homme.

12. *Institut religieux* : L'institut du dimanche était chargé de l'éducation religieuse des jeunes filles.

ne saurait être en mesure de juger de la qualité de sa captivante chanson de Namdo ni même de l'habileté avec laquelle elle jouait de son *kayageum*.

Bonne ou mauvaise, une chose est sûre : le son triste de son *kayageum* me donne aujourd'hui envie d'écrire.

L'image de ses larmes perlant aux coins de ses yeux reste gravée dans ma mémoire. La tête de son *kayageum* posée sur son genou, le front baissé, elle était plongée dans sa musique. J'étais fasciné par sa voix et la danse effrénée de ses dix doigts sur les cordes.

Sa chanson était triste ; une chanson où les cordes pleurent de concert avec la musicienne. Après avoir posé son *kayageum*, elle eut un mouvement de la main pour cacher ses yeux. Afin de ne pas laisser voir qu'ils étaient emplis de larmes, elle esquissa un sourire forcé. Tandis que le battement de la pluie s'amplifiait, l'assistance restait silencieuse.

– Êtes-vous souffrante ? lui demanda K.

Mais Soryeon savait que ce n'était ni le lieu ni le moment pour s'apitoyer sur son sort.

Moi aussi, j'étais triste. Après Soryeon, le plus triste ce soir-là c'était peut-être bien moi. C'était suite à une proposition de K que nous nous étions retrouvés à Myeongweolgwang pour consoler mon chagrin de l'époque.

Même si ses larmes et les miennes coulaient pour des raisons différentes, dans ce monde où les autres vivent dans la joie, elle et moi avions un point commun : nous avions des raisons de pleurer.

Pensant à Chant de Luth, le poème de *Baek Nakcheon*¹³, et pris par un nouvel élan de tristesse et de compassion, je lui demandai une autre chanson d'âmes en peine. Sans hésiter, elle reprit son *kayageum*.

Plus tard, quand je lui ai demandé pourquoi elle était vêtue de blanc, elle me répondit qu'elle portait le deuil de sa mère adoptive morte en mars. Mais lorsque je poursuivis afin de savoir si elle connaissait ses vrais parents, elle hésita à répondre.

13. *Baek Nakcheon* : Pseudonyme de Baek Geo-i, poète de l'empire des Tang en Chine.

– Je ne les ai pas connus... Pourquoi ne vous amusez-vous pas ? m'a-t-elle lancé en prenant le tambour des mains de Hyanghwa.

Vu l'heure tardive, nous ne pouvions plus écouter de chansons. Nous avons alors commencé à bavarder et comme c'était un lieu de divertissement pour les étudiants, nous avons naturellement abordé le sujet de l'amour.

– ... Hé ben, le plus important pour moi c'est le caractère. Si l'homme me plaît..., dit Hyanghwa.

– Ça ne marche pas comme ça. Si l'on s'embrasse et meurt le jour de la rencontre, tu aurais peut-être raison, mais si on choisit un homme génial, c'est pour vivre longtemps avec lui, tu ne crois pas ? Hélas, même si l'on ne vit qu'un seul jour, il faut de l'argent. À nous amuser ainsi tous les soirs avec des clients, il se pourrait qu'un homme me plaise mais l'argent resterait un problème.

Je me souviens qu'entendre Soryeon dire cela en allumant la cigarette de K avait éveillé en moi une légère jalousie.

Pourtant, entre elle et moi, chaque fois que nos regards se croisaient, ce n'était pas seulement nos yeux qui se contemplaient, c'était comme si nos cœurs essayaient de s'appuyer et de se reposer l'un sur l'autre pour se reconforter mutuellement.

Comme si un lien secret nous unissait déjà, j'avais l'intime conviction qu'elle accèderait à toutes mes demandes.

Profitant d'un instant où personne ne prêtait attention à nous, Soryeon prit un stylo-plume dans l'un des costumes accrochés au mur :

– Monsieur, connaissez-vous ce caractère ? m'a-t-elle demandé en tirant ma paume sur ses genoux. Mais il ne s'agissait pas d'un caractère chinois, je pouvais lire un numéro suivi d'un nom de rue – Seorin-dong.

Le lendemain matin, je sortis pour chercher ce numéro sur Seorin-dong. Je trouvai la rue du premier coup et la fameuse adresse mais une fois devant la porte, étrangement, je n'eus pas le courage d'entrer.

C'était une maison au toit en tuiles mais je ne savais pas si elle faisait partie de la grande maison mitoyenne ou si elle en était séparée. En tout cas, c'était une vieille et modeste maison à la limite de tomber en ruine. Mais ce n'est pas cette raison qui m'empêcha d'entrer ; moi qui ignorais tout du demi-monde, je réalisais à quel point la misère faisait partie de la vie de ces filles et je pensais :

« Quoi ? Elle aurait agi comme une vulgaire courtisane ! Elle s'est imaginé que j'étais riche parce que je venais de Tokyo ! Elle m'a discrètement écrit le numéro de sa maison comme si elle m'en donnait la clé, mais c'était juste dans un but professionnel ! Je ne suis donc pas le seul client à venir chez elle ! Tout content qu'elle m'ait donné son adresse, je suis venu ici, mais quel naïf je fais ! »

À ce moment, je vis arriver derrière moi une personne qui ne me semblait pas inconnue. Finalement, je quittai les lieux sans même entrer.

Quelques jours plus tard, je repartis pour Tokyo sans avoir eu l'occasion de la revoir.

Peut-être était-ce à cause de ma vie si monotone à Tokyo, toujours est-il que je me surprénais à penser à Soryeon à tout moment.

Chaque fois, je revoyais son image aussi élégante et solitaire qu'une fleur d'automne, pris par des élans de passion, je lui écrivais des lettres. Mais, de même que je n'ai pas osé passer sa porte après avoir trouvé sa maison, je ne les ai jamais postées.

Je ne revis cette Soryeon que l'année suivante pendant les vacances d'été.

J'étais encore allé m'amuser avec K et quelques amis, mais cette fois à Gukilgwan.

J'avais fait venir Soryeon mais je n'étais pas un simple client qui voulait l'écouter jouer du *kayageum*. Après l'avoir invitée, je sentis mon cœur s'emballer et chaque fois que j'avais l'impression que quelqu'un arrivait devant la porte, la fièvre me montait aux joues. Vous le devinerez par la suite mais je préfère vous le dire, cette fille a été mon premier amour.

Ah, le premier amour ! Pour elle aussi, j'étais son premier amour. Avant même d'atteindre l'âge de raison, elle était sortie avec de nombreux hommes aux yeux rougis par le désir et ce qu'elle croyait être l'amour, mais c'est avec moi qu'elle en a compris le sens pour la première fois.

Elle aussi ne m'avait pas oublié durant toute cette année. Mon souvenir, aussi vague et imprécis fût-il, était resté présent dans sa mémoire. Chaque fois qu'elle était appelée par des clients, elle m'avait cherché, espérant avoir la chance de me revoir. Si ce n'était pas le premier amour, si nous ne nous étions pas cherchés l'un l'autre, comment aurions-nous pu échanger un regard aussi passionné ? En entrant, elle balaya l'assistance du regard et s'arrêta sur moi. Lorsque nous avons tous deux pris conscience de la situation, cela fut un moment intense comme jamais je n'en avais vécu.

Je me sentis soudain très gêné et immédiatement quittai la pièce.

Je contemplais le ciel obscur comme pour me rafraîchir le visage. Derrière moi, une voix m'appela alors que je partais.

C'était Soryeon.

Par la suite, nos rencontres secrètes sont devenues de plus en plus fréquentes mais faute d'argent, je ne pouvais l'inviter à ma guise dans les restaurants comme le faisaient les autres. Je l'attendais jusqu'à deux ou trois heures du matin chez moi, tout en haut de Samcheong-dong.

À l'époque, elle n'était pas libérée de ses obligations envers sa maquerelle. Après la mort de sa mère adoptive, ses dettes n'avaient cessé d'augmenter, aggravant ainsi sa situation financière. Et comme elle vivait en location, elle avait dû quitter sa maison de Seorin-dong et s'était de nouveau endettée pour entrer chez cette maquerelle. Elle se rendait dans les lieux de divertissement à contre cœur. Évidemment, il lui était interdit de voir des clients qui ne pouvaient pas payer, elle était totalement sous le joug de cette femme.

Je veillais tard pour l'attendre mais elle ne m'a jamais déçu - qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il vente - après son travail, vers deux ou trois heures du matin, elle traversait Sogyeok-dong pour venir me voir en haut de Samcheong-dong, une petite rue si obscure et si étroite que même un pousse-pousse ne pouvait passer. Bien qu'exténuée d'avoir tenu compagnie à plusieurs clients tard dans la nuit, elle ne pouvait passer la nuit chez moi. Elle devait rentrer chez sa maquerelle au plus tard à quatre heures du matin. Si elle passait la nuit dehors, elle devait rapporter une somme d'argent suffisante pour échapper aux coups de fouet de sa maquerelle qui vivait de l'argent gagné par le sang des autres.

Même si elle ne passait jamais la nuit chez moi, l'argent qu'elle gagnait dans la nuit représentait trop peu par rapport aux heures soi-disant travaillées. De plus, elle rentrait tous les jours à quatre heures et cela ne manqua pas d'éveiller les soupçons de sa maquerelle.

Un jour, avant le coucher du soleil, j'ai trouvé des chaussures de femme posées devant la porte de ma chambre. Comme Soryeon ne venait chez moi que dans l'obscurité de la nuit, je n'avais pu reconnaître ses chaussures - il était d'ailleurs peu probable que ce soit les siennes, à cette heure-ci, elle devait être en train d'attendre un pousse-pousse. Après avoir longuement hésité, je me décidai à entrer en toussant pour signaler ma présence. C'était bien ses chaussures, je les voyais pour la première fois à la lumière du jour.

Soryeon était allongée sur ma couverture. J'entrai et m'assis aussitôt. Ses yeux étaient bouffis d'avoir trop pleuré et ses larmes ne cessaient de couler.

Outre l'ecchymose à son oeil, la peau de sa tête était toute gonflée d'avoir été empoignée par les cheveux. Tout son corps était en ébullition, je sentais son haleine fiévreuse.

Elle n'a rien dit et je ne lui ai posé aucune question.

Sans nous dire un mot, nous avons pleuré jusqu'à ce que la pénombre envahisse la chambre.

Je ne pouvais m'empêcher de repenser à notre conversation à Myeongweolgan.

Elle devait avoir soif mais je n'ai même pas eu l'idée de lui proposer un fruit. Aujourd'hui encore, j'éprouve beaucoup de peine.

Toutefois, Soryeon semblait infiniment heureuse que je sois à ses côtés pour la soigner et, le temps d'une nuit, d'oublier le lendemain.

Mais comment pouvait-on ne pas penser au lendemain ? La nuit avançait et le matin approchait, menaçant à chaque instant les deux prisonniers amoureux et infortunés que nous étions.

Que faire ? Soryeon devait rester chez sa maquerelle encore quatre ou cinq mois pour s'acquitter de sa dette. Et moi, malgré la remise des diplômes prévue au printemps, n'étant pas issu d'une filière technique, comment pouvais-je espérer trouver un emploi aussi rapidement ? Pourtant, sans cet espoir, il nous aurait été impossible de continuer à vivre.

C'était bien cela. Soryeon croyait en moi. Elle croyait en mon amour, en ma force. Moi aussi, je croyais en elle.

Je pense aujourd'hui que je lui ai promis des choses que je n'aurais jamais pu lui offrir.

Nous avons fait le projet d'aller dans une ville comme Incheon pour qu'elle trouve un nouveau maquereau qui lui prêterait de l'argent, avec lequel elle pourrait rembourser sa dette jusqu'à ce que je trouve un travail et une chambre à louer.

Comme disent les anciens : nous avons bâti une forteresse en une nuit.

À l'aube, j'ai pu dormir un peu. Mais Soryeon, fumant ces saloperies de cigarettes, ne ferma pas l'œil de la nuit.

Pour le petit déjeuner, il n'y avait à manger que pour une personne mais nous n'avons pas pu finir. Enivrés par le riz et le sommeil, nous nous sommes recouchés. Une voix de femme m'appelait à l'extérieur. Après avoir reconnu la voix, Soryeon dit que c'était sans doute une des *kisaeng* qui travaillait avec elle.

Je sortis. Il y avait en effet une femme aux allures de *kisaeng* avec une fillette de quatre ou cinq ans.

Sans rien demander, je les fis entrer.

– Pourquoi t’es venue ? Et cette petite peste est venue elle aussi ! T’avais peur que je sois morte ?

– T’es pas trop amochée ? Quelle vieille garce !

Regardant autour d’elle avec cette habileté propre aux *kisaeng*, la visiteuse s’assit en prenant la main de Soryeon et de nouveau s’adressa à moi :

– Elle est venue vous importuner...

Comme ces personnes qui connaissent les mêmes déboires et compatissent mutuellement à leurs malheurs, elles restèrent un long moment sans rien dire, regardant d’un air absent la fumée de leurs cigarettes.

– Venez que je vous la présente. C’est l’amie qui habite avec moi.

Soryeon me présenta finalement cette *kisaeng* prénommée Myeongok. Pendant que nous discutions, de son côté Soryeon murmurait quelque chose à la fille de Myeongok. Du moins c’était ce qu’elle m’avait dit.

En y repensant maintenant, je réalise soudain que cette fillette était restée assise sans dire un mot et qu’elle s’était contentée de hocher la tête.

Myeongok m’expliqua qu’elle aussi était originaire de Namdo comme Soryeon. Elles se connaissaient déjà avant de vivre ensemble ; elles s’étaient rencontrées à plusieurs occasions dans des lieux de divertissement et surtout elles s’entendaient comme des sœurs. Elle ajouta que toutes les maquerelles auraient réagi ainsi. Myeogok était une femme d’âge mûr qui avait aussi connu de rudes épreuves dans la vie.

– Si tu donnes un coup de pied dans une pierre, c’est toi qui auras mal. Alors, viens, rentre vite, prends le pousse-pousse... Si tu veux te reposer, tu dois rentrer à la maison.

Myeongok partit moins d’une heure après son arrivée. Mais la gamine s’agrippait à la main de Soryeon comme une enfant gâtée, et semblait ne pas vouloir partir.

– File, suis ta maman. Je vous rejoindrai plus tard... Cette petite peste me préfère à sa mère.

Après avoir raccompagné les visiteuses, je suis revenu dans la chambre. En souriant, Soryeon prit ma main et la posa sur son front.

– Je n’ai plus de fièvre. Vous devez être fatigué, venez vous coucher. Je vais vous chanter une berceuse.

Je me suis allongé à ses côtés.

– Monsieur ?

– Oui.

– Vous savez, Myeongok est née sous une mauvaise étoile... les hommes ne sont pas tous avenants.

– Pourquoi ? Moi aussi ?

– Oui, peut-être...

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Comme moi, Myeongok avait un amant... non, ce n’est pas « elle avait », car aujourd’hui encore elle aime toujours cet homme, mais la petite fille qu’elle a amenée ici... vous dormez alors que je vous parle ?

– Non, continue, et donc ?

– Au début, il ne savait pas qu’elle avait un enfant.

– Elle lui avait menti ?

– Pas vraiment... Mais que pouvait-elle faire ? Un enfant né de père inconnu ? Il faut quand même l’élever. Toujours est-il que le mec s’est affolé et a rompu avec elle à cause de la gamine, quel égoïste !

– En effet.

– Il a été trop dur..

– Oui, mais on ne peut pas le blâmer. Je n’attends pas d’une femme qui a été *kisaeng* qu’elle soit vierge, mais si elle a un enfant, chaque fois que je le verrai, moi aussi, je ne pourrai m’empêcher de penser que c’est l’enfant d’un autre. Si par chance le futur mari s’occupe d’une œuvre de charité – un orphelinat par exemple – il aura peut-être pour l’enfant des sentiments différents de ceux qu’éprouvent les autres pères envers leur progéniture. Mais dans le cas contraire, ce n’est pas juste une passade d’un ou deux jours ; après il voudra aussi avoir ses propres enfants et il devra s’en occuper sans avoir de préférences pour l’un ou l’autre. Comment veux-tu que cela ne devienne pas un problème ?

– C’est sans doute vrai...

– Sans doute vrai ? Non, c'est tout à fait vrai. Est-ce que quelque part dans ce monde, il existerait des hommes assez sages pour ne pas prendre cela au sérieux, et jeunes par dessus le marché...

– À Séoul aussi il y a des orphelinats ?

– Oui, peut-être...

Ne me sentant pas concerné, je m'endormis sur ces mots sans y accorder de réelle importance.

Ce soir-là, le corps ankylosé, Soryeon retourna chez sa maquerelle.

Sans comprendre pourquoi, en la voyant descendre péniblement la colline rocailleuse, je sentis les larmes monter.

Pourtant, c'était comme si elle était déjà ma femme et qu'elle s'absentait seulement pour quelques instants. Je l'ai regardée s'éloigner en se retournant régulièrement. Je lui souriais de tout mon cœur.

Fouettée par sa maquerelle, Soryeon avait, pour la première fois, passé une nuit chez moi pour épancher sa colère et exprimer sa souffrance. Mais à vrai dire, quelle consolation lui avais-je réellement apportée ? Je m'étais allongé à ses côtés ; elle avait essuyé ses larmes puis d'une main tremblante, elle avait saisi mon poignet et s'était confiée à moi : « Monsieur, s'il n'y avait pas eu votre ombre dans mon cœur, j'aurais déjà quitté ce monde depuis fort longtemps. »

Je l'avais consolée. Non, je ne l'avais pas seulement consolée ; toute vulnérable qu'elle était, pleurant devant moi, comme elle croyait en moi, j'avais cru en ma force et je lui avais promis des choses que je n'aurais jamais pu lui offrir.

Soryeon partit en disant qu'elle reviendrait le lendemain mais plusieurs jours passèrent, elle ne revint pas. Plus tard, je reçus une lettre :

« Veuillez me pardonner. Je suis partie précipitamment, je n'ai pas eu le temps de vous revoir. Je suis près de Séoul, à Incheon... je voudrais vous faire venir mais vous devez attendre que je m'installe et que je vous donne mon adresse. »

Voilà ce que disait sa lettre.

Puis, de nouveau, je n'ai plus eu de nouvelles. Il est fréquent que dans une ville comme Incheon de violentes disputes éclatent, que des hommes les yeux injectés de sang, aussi forts soient-ils, doivent se battre pour survivre. Mais j'imaginai ma Soryeon devant tenir bon, traverser des moments difficiles, luttant elle aussi, ses poings tout rouges et son corps si frêle.

Dès le matin, je faisais les cent pas dans ma chambre, je restais toute la journée sans nouvelle et lorsque le soleil se couchait, j'étais fou d'inquiétude.

Plus de dix longs jours passèrent ainsi, le jour de l'examen approchait. J'avais prévu de partir par le bus du matin mais je repoussai mon départ au bus du soir, puis je le reportai à nouveau au lendemain matin. Bien que toujours sans nouvelle d'elle, je dus finalement me résoudre à partir en laissant mon adresse à Tokyo à mon propriétaire.

Mais à Tokyo aussi, même après deux semaines, je ne trouvais aucun moyen pour avoir de ses nouvelles. Un jour, contre toute attente, je reçus une lettre de K.

Dans cette lettre, il m'annonçait une nouvelle qui me faisait froid dans le dos. Cela a été pour moi comme une mise en garde qui a vivement réanimé mon sens des réalités, que j'avais laissé de côté pour me consacrer à mon premier amour..

Cette mauvaise nouvelle me glaçait le sang..

La petite fille que Myeongok avait amenée à Samcheong-dong le jour où Soryeon était chez moi, n'était pas sa fille mais celle de Soryeon – donc l'histoire que Soryeon m'avait racontée après leur départ n'était pas non plus l'histoire de Myeongok mais bien la sienne. Si elle m'avait dit, en toute honnêteté, que c'était sa fille, ma réponse n'aurait pas été aussi intransigeante, et Soryeon n'aurait pas été déçue au point de prendre tout cela au sérieux et de le garder secret.

Bien qu'il m'ait été impossible de connaître la vérité sur cette histoire seulement avec la lettre de K – lui-même ne pouvait avoir plus de détails hormis le simple article de journal relatant qu'elle avait été arrêtée, suspectée de tentative d'empoisonnement sur sa fille –,

mais n'ayant pas eu de nouvelles depuis plus d'un mois, je ne pouvais que croire un minimum à la véracité de cette affaire.

Quant à mon sens des réalités qu'a fait revivre en moi cette lettre de K...

J'avais peur. Penser à ce meurtre me donnait la chair de poule. Si jamais Soryeon avouait sa relation avec moi, je craignais d'être soupçonné, et pour la première fois, j'ai pu détester Soryeon. Je l'ai détestée de ne pas s'être tout simplement confiée à moi dès le début, et plus encore, inquiété par les nouveaux incidents qui pourraient se produire, j'ai détesté son passé, ses relations avec tous ces hommes, enfin, j'ai détesté en bloc qu'elle ait été une *kisaeng*.

En toute honnêteté, si Soryeon m'avait manqué autant qu'à l'automne passé, lorsque mon affection pour elle était basée uniquement sur des impressions, quand bien même elle se serait révélée être une femme cruelle qui avait commis un meurtre, je n'aurais pas hésité à aller la voir. A ce moment, j'avais déjà goûté à tous les plaisirs qu'elle pouvait m'offrir jusqu'à satiété.

Ainsi, tandis que ma passion vacillait telle la flamme d'une bougie sur le point de s'éteindre, ma raison reprenant le dessus, profondément ancrée en moi, l'emporta sur mes états d'âme.

Au début, j'étais déchiré entre une certaine empathie plus ou moins légitime pour Soryeon et ma raison qui me poussait à agir égoïstement dans mon propre intérêt. Finalement le temps a fait son travail, emportant mon cœur vers d'autres horizons.

De plus, l'ombre d'une autre femme commençait à se profiler dans mon cœur et Soryeon n'était déjà plus qu'une romance d'autrefois ; quand mes amis parlaient de leurs souvenirs d'amour, moi aussi, j'évoquais sans ressentir la moindre excitation mon histoire avec Soryeon comme un souvenir appartenant à un passé lointain.

Parfois, dans mes rêves, il m'arrivait de revoir son visage tantôt souriant tantôt pleurant, mais il disparaissait à mon réveil et cela n'avait aucune incidence sur ma vie.

Ainsi, une année passa, puis une autre, son ombre a fini par s'éloigner de plus en plus, même dans les méandres de mes rêves.

Depuis le jour où elle est partie de Samcheong-dong en disant revenir le lendemain, trois années se sont déjà écoulées sans que je ne m'en aperçoive.

Demain, c'est *Chuseok*. Pourtant, la lune est déjà si imposante.

Je reviens de la gare de Cheongnyangni. J'ai accompagné ma femme qui va fêter *Chuseok* chez ses parents. Dans ce train de nuit, les passagers étaient peu nombreux. Portant le panier de ma femme, je suis monté dans le train avant même qu'il ne soit à l'arrêt.

J'ai regardé d'un côté puis de l'autre, j'ai rapidement trouvé une place et y ai d'abord posé les bagages.

Puis ma femme est entrée dans le compartiment, je l'ai amenée à la place et me suis assis avec elle. Je lui ai expliqué comme à une enfant que si elle s'endormait, elle risquait de manquer son arrêt et que si elle descendait trop vite du train vu que c'était un express, elle pourrait facilement se tromper de gare.

Elle sourit sans rien dire.

C'était un train en provenance de Gyeongseong, tout près d'ici. Beaucoup de gens étaient déjà endormis, ils avaient sans doute embarqué après avoir parcouru un long chemin durant la journée.

En face de nous, une jeune femme dormait d'un profond sommeil, elle était accompagnée d'une fille qui pouvait être sa jeune sœur ou sa fille. Sa tête était inconfortablement posée sur sa valise sale sous la fenêtre, un bras ballant sur les genoux, l'autre tenant mollement l'épaule de la petite fille qui dormait appuyée contre elle. Elle soupirait en dormant.

– Est-ce possible de s'endormir dans une position aussi inconfortable ? me fit remarquer ma femme d'un ton soucieux.

J'ai alors regardé de nouveau le visage de cette femme qui dormait les yeux couverts d'un mouchoir.

Son visage était couvert jusqu'au nez, je ne pouvais en voir que la bouche et le menton. Mais sans que je

sache pourquoi, ses lèvres fines me semblaient familières. Au moment même où cette pensée me traversa l'esprit, j'ai eu l'impression que j'allais découvrir quelque chose qui m'effraierait et me serrerait le cœur.

Lorsque je reconnus la petite tache brune sous l'ovale de son menton, il n'y avait plus aucun doute possible, c'était Soryeon.

À cet instant, la petite fille dont la tête était posée sous l'épaule de Soryeon, se réveilla. C'était la fille de Soryeon, celle que Myeongok avait amenée avec elle à Samcheong-dong. Elle avait tellement grandi que j'aurais pu ne pas la reconnaître mais sa ressemblance avec Soryeon était frappante. Peut-être pour ne pas réveiller sa mère, elle resta la tête blottie contre elle. Elle me fixait de ses grands yeux accusateurs comme si elle m'en voulait, l'air de dire qu'elle était encore vivante.

La fine veste en coton blanche et la jupe couleur jade de Soryeon étaient tachées. La fille était élégamment habillée avec des vêtements en soie teinte.

Voyant que j'avais l'air préoccupé, ma femme me demanda :

– Tu la connais ?

Mais je ne répondis pas.

Cette petite fille dont le visage ressemble à celui de sa mère qui vieillit... le triste sort de la jeune Soryeon semble se répéter, entraînant sa petite fille par le poignet sur le chemin de la vie.

Assis dans le train, j'ai eu pitié d'elles. Je les ai regardées comme si elles m'étaient étrangères et j'ai réalisé que j'étais responsable de ce qu'elles étaient devenues aujourd'hui. J'ai soudain eu peur que Soryeon ne se réveille.

Au sifflet du train, je me suis empressé de descendre.

Ah, Soryeon ! La voilà repartir au loin.

Où peut-elle aller ? Me cherche-t-elle encore ?

L'été est terminé, elle ne se rend certainement pas à Wonsan pour se baigner ni à la source thermale de Sambang ou de Seogwangsa. Elles n'ont pas pu prendre ce train de nuit de la ligne de Gyeongwon et

s'y endormir ainsi à cette époque de l'année où le vent froid nous fait remonter nos cols, pour un voyage de vacances.

Sous une lune voilée, je regarde le train disparaître derrière la colline, j'ai l'impression de voir un cortège funèbre transporter le corps sans vie de la pauvre Soryeon. Soudain, je fonds en larmes.

Combien sont les femmes et les hommes comme Soryeon et moi en ce monde ! Aujourd'hui encore, ne suis-je pas en train de promettre le bonheur et un avenir radieux à un être plus faible et plus dupe que moi ?

Est ce que je peux véritablement rendre quelqu'un heureux ?

Ah, combien Soryeon doit m'en vouloir !

Je suppose que si Soryeon se réveille, ma femme, si sensible aux malheurs des autres, engagera la conversation et lui posera probablement des questions sur sa situation. Elle pourra peut-être tout m'apprendre en détail : comment Soryeon a pu sortir saine et sauve de cette affaire, où et comment elle a vécu, où elle va maintenant, si elle pense toujours à moi et si elle veut me voir maintenant encore.

Mais à quoi bon ? S'il s'agissait de nouvelles qu'il me ferait plaisir d'entendre, ma femme ne me les répéterait sans doute pas. Et puis, aujourd'hui, comment pourrais-je espérer avoir des nouvelles réjouissantes de Soryeon et quels mots aurais-je pour la consoler ?

Même si un jour, quelque part, elle passait à côté de moi, comment pourrais-je arrêter ses pas ?

Tout n'est qu'ombre.

Tchouuuuuu - Ce train allant par-delà la plaine lointaine, où s'arrête-t-il ?

Où va-t-il ?

Le vent, inlassablement, fait rouler les feuilles mortes sur le sol.

PAYS NATAL

Tokyo est déjà bien loin. Le train file à toute vitesse dans un irrésistible élan sans prêter attention aux petites gares de campagne.

« Six ans déjà... Après-demain matin, pour la première fois depuis tout ce temps, je vais revoir les montagnes de Corée » murmure Kim Yunkeon. Il ferme les yeux à plusieurs reprises pour dormir mais il sait qu'il n'y arrivera pas. Le front et la pointe du nez appuyés contre la fenêtre froide il regarde dehors mais l'obscurité qui enveloppe la plaine l'empêche de distinguer quoi que ce soit. Il se redresse sur son siège et prend un livre, à peine en lit-il quelques lignes qu'il le referme.

Il imagine qu'il n'est pas sur le chemin du retour vers son pays mais qu'il part pour le champ de bataille. Il a tant de choses auxquelles penser. « Enfin, je rentre chez moi ! Mais où est-ce vraiment chez moi ? »

Quittant définitivement Tokyo, son avenir lui semble plus sombre qu'il ne l'avait imaginé. Yunkeon n'a pas de pays natal. Lorsqu'on lui demande ses origines, il répond sans hésitation qu'il est de Cheolwon dans la province de Kangwon, mais peu de gens y connaissent son nom et il n'y a pas de maison. Il est né à Cheolwon, mais quand au début d'un printemps, son père, membre du parti réformateur, rentra en pleine nuit et emmena femme et enfants avec lui en exil, il n'avait que quatre ans.

Par la suite, Yunkeon passa deux ans à Vladivostok où il perdit son père. Puis, il partit avec sa mère s'installer à Baekimi dans la province de Hamkyeong, où elle décéda à son tour. Seul, il monta à Wonsan et y passa trois années, puis un an à Pyongyang, cinq à Séoul, six à Tokyo. Voilà les lieux auxquels il s'était attaché à différentes époques de sa vie. En pensant à cela, il se rend compte qu'aucun lieu ne lui manque plus qu'un autre. Dans ses rêves, il voit tantôt la plage de Baekimi où petit il ramassait les coquillages avec ses camarades de *Seodang*¹⁴, tantôt les rues de Séoul où il vendit des médicaments et des gâteaux fourrés à la pâte de haricots rouges pendant cinq ans pour finir ses études au lycée W. Lorsqu'on lui demande ses origines, il répond qu'il est de Cheolwon dans la province de Kangwon mais aucun souvenir de ce village n'apparaît dans ses rêves. Cheolwon n'est en fin de compte que son lieu de naissance. En termes de durée, les six années passées à Tokyo représentent son plus long séjour dans un même lieu, paradoxalement c'est également la ville où il s'est senti le plus seul et le plus triste en tant qu'étranger.

À Tokyo, quand la nostalgie s'emparait de lui, Yunkeon jetait son livre sur son tatami et commençait à songer aux lieux chers à son cœur. « Où c'est chez moi ? Baekimi, Séoul, Cheolwon ou plus généralement la terre de Corée ? Mais qui m'attend là-bas ? Personne. Aucun de ces lieux n'est chez moi »

Malgré tout, il ne disait jamais que la terre de Corée n'était pas sa patrie. « Je dois me dépêcher de finir mes études pour rentrer en Corée. »

Fort de cette détermination, il parcourait les rues au petit matin distribuant des journaux ou tirant sa charrette de lait. Pendant six ans, il fit preuve d'une grande volonté.

En dépit des difficultés, il rédigea un excellent mémoire qui enthousiasma ses professeurs de sciences politiques à l'université M, et obtint son diplôme avec plus de mérite que quiconque. Il avait atteint son but

14. *Seodang* : école où l'on apprenait autrefois les caractères sino-coréens.

mais ce jour-là, malgré un avenir incertain, il quitta Tokyo pour regagner les montagnes et les rivières de son pays, l'empire de Corée.

Lors de son départ, ses camarades l'encouragèrent :

– Kim, nous espérons qu'une fois là-bas vous prendrez activement part à la lutte ! Nous comptons sur votre grande force morale !

L'un d'eux, inquiet pour Yunkeon, lui demanda discrètement :

– Alors ça y est, vous rentrez ! Vous avez déjà trouvé un poste ?

Insouciant et tout sourire, il répondit :

– Du boulot ? Je verrai sur place.

Il était heureux, non seulement parce qu'il s'agissait d'un diplôme universitaire que d'autres n'obtenaient pas malgré les quatre ou cinq mille wons dépensés pour leurs études, mais aussi parce qu'il avait reçu ce diplôme sur la paume de sa main aussi dure que l'écorce d'un arbre. Contrairement à d'autres étudiants, depuis son arrivée à Tokyo six ans auparavant avec seulement son billet de train en poche, il avait distribué des journaux, tiré sa charrette de lait, sans jamais se reposer pendant les vacances scolaires. Il était heureux parce qu'il avait vraiment mérité son diplôme et pouvait en tirer une grande fierté.

2

Pourtant Tokyo était déjà bien loin. Le train filait à toute vitesse dans un irrésistible élan sans prêter attention aux petites gares de campagne. En pensant à ses camarades qui avaient tendu leur gros bras pour lui serrer chaleureusement la main et qui devaient être rentrés chez eux pour dormir, une nouvelle solitude envahissait le cœur de Yunkeon. Décidé à rentrer en Corée, il avait acheté un billet pour Séoul mais il ne savait pas où aller dans cette ville, et cela le préoccupait. Sa valise ne contenait que son diplôme et les quelques livres qui s'étaient ajoutés à ceux qu'il avait apportés à Tokyo avec lui six ans auparavant. Il sortit son

portefeuille, plutôt léger, et versa le contenu dans sa main : il n'avait pas de quoi vivre à Séoul ni même de quoi s'acheter à manger.

Mais il en fallait plus pour l'arrêter. Sa philosophie de vie l'avait bien aidé jusqu'à présent. « À mes yeux, ce genre d'obstacle n'est qu'une petite flaque de boue insignifiante, il me suffit d'un grand pas pour l'enjamber. »

Yunkeon sortit une cigarette et la porta à sa bouche. Comme si ses soucis allaient se dissiper avec la fumée, il redressa le buste, inspira profondément quelques bouffées avant d'expirer. Il pensa : « Chez moi ce n'est pas Cheolwon, ni Baekimi, ni Séoul. Quand je poserai le pied sur le quai à Busan, je serai chez moi, même s'il est peu probable que ce pays me fournisse un nid douillet où me reposer. D'ailleurs, je ne suis pas du genre à entretenir de telles attentes. Là-bas, de courageux amis pleins d'entrain m'accueilleront : Venez avec nous sans plus attendre ! Ne soyez pas lâche en préférant la réussite sociale. Faites preuve de courage et rejoignez nos rangs ! Comme j'ai hâte de vivre ce moment ! ... »

Le train lui semble étroit et étouffant, Yunkeon ôta sa veste d'étudiant et l'accrocha au mur. En petite chemise, il sortit à plusieurs reprises sur le marchepied entre les wagons et contempla les paysages de ce pays étranger défilant à toute allure.

Le lendemain matin, le train s'arrêta sur le quai de Kobe. En descendant acheter à manger, Yunkeon tomba sur un jeune coréen qui ne lui était pas inconnu. Ce dernier eut vite fait de reconnaître Yunkeon et s'approcha pour lui serrer la main.

– Vous rentrez ?

– Oui.

– Je suis dans ce compartiment.

Voyant Yunkeon sur le point de descendre acheter un en-cas, le jeune homme l'en empêcha et le conduisit dans le wagon-bar. Yunkeon ne se rappelait pas le nom de ce jeune homme, il se souvenait juste qu'il étudiait à l'université W et que, contrairement à lui, il avait

suffisamment d'argent pour payer ses études sans avoir à travailler dur et logeait dans une bonne pension.

Le jeune homme dans son costume bleu foncé flambant neuf commanda le petit déjeuner au garçon puis demanda à Yunkeon :

– Vous avez fini vos études ?

– Oui, je rentre en Corée.

– Moi aussi, je rentre mais cette fois c'est définitif. L'idée de ne plus pouvoir me promener dans les rues de Tokyo me chagrine beaucoup. Toutefois, je n'aurai qu'à économiser un peu pour y retourner. Ce n'est pas trop indiscret de vous demander dans quelle société vous avez trouvé du boulot ?

– Je n'en ai pas encore trouvé.

– Dans ce cas, vous avez du souci à vous faire. Il faudra vite trouver un emploi ! Dans quel domaine voulez-vous travailler ?

Yunkeon ne savait que répondre ; il était blessé par les paroles du jeune homme – des propos offensants. L'un pourrait de nouveau visiter Tokyo grâce à ses économies alors que l'autre ne pouvait se permettre de rester sans travail, qu'il ignorait dans quel domaine il voulait travailler, etc. « Quel arrogant ! » se dit Yunkeon humilié mais se ressaisissant aussitôt : « C'est un compagnon de voyage ! N'est-il pas mon compagnon de voyage vers un plus noble dessein et non un simple compagnon de voyage qui rentre en Corée par le même train ? »

L'expression sur le visage de Yunkeon s'adoucit :

– À vrai dire, je m'inquiète beaucoup. Je suis en train de réfléchir au domaine dans lequel je veux travailler. Et vous, vous avez déjà trouvé du travail ?

– Oui, enfin, rien d'exceptionnel. Pourtant cela n'a pas été facile d'y entrer. D'autant plus que les Coréens eux-mêmes n'osent postuler à ce poste. J'ai insisté pendant presque un an auprès d'une personne bien placée dans cette compagnie pour obtenir le poste.

– De quelle compagnie s'agit-il ?

– Le siège social de la banque X.

« Je m'en doutais » pensa Yunkeon en son for intérieur mais face à l'aplomb de ce type, il se sentit obligé de le flatter :

– C'est un bon poste !

– Ce n'est pas grand-chose... Mais vu que je n'ai pas la carrure pour faire un coup d'état, je préfère chercher à ne pas être trop pauvre, ce qui d'un certain point de vue peut être considéré comme un acte patriotique...

Cela demanda beaucoup d'efforts à Yunkeon pour répondre de nouveau le contraire de ce qu'il pensait :

– C'est une autre façon de voir les choses...

– Avoir le ventre plein permet de sauver les apparences. C'est le seul moyen pour vivre sans perdre sa dignité... Allez, finissez-moi ce verre. Je commande une autre bière ? Ne vous faites pas de souci, j'ai reçu de l'argent pour mes frais d'entrée en fonction calculés pour la deuxième classe. Comme je voyage en troisième classe, il me reste un peu d'argent.

– Non merci.

Yunkeon refusa sèchement. Il exécrait tellement l'attitude du jeune homme qu'il avait envie de lui ficher la bouteille de bière en travers du visage, mais les propos du jeune homme lui paraissaient si insensés qu'il finit par ne l'écouter que d'une oreille distraite.

Yunkeon faussa compagnie à ce nouvel employé de banque dès qu'il en eut l'occasion. De retour à sa place, il était vexé en pensant au petit déjeuner offert par le banquier. Il avait mauvaise conscience comme s'il avait mordu à l'hameçon de cet homme, une inquiétude réelle le tourmentait comme s'il s'était attablé avec un malade contagieux.

Faisant saillir les grosses veines sur le dos de sa main et sur son front, Yunkeon murmura : « Cette année, combien de gars regagnent leur pays aussi glorieux que ce banquier ? »

Il descendit du train. Ce soir-là, il du attendre pendant une heure et demie à la gare de Shimonoseki

avant de prendre le bateau. Il rencontra de nouveau l'employé de la banque X.

– Vous avez dîné ?

– Oui, j'ai déjà mangé.

Yunkeon voulut lui faire comprendre qu'il n'avait pas envie de discuter mais le jeune homme gonflé d'orgueil et sans tact poursuivit :

– Vous rentrez par le bateau de ce soir ?

– Oui. Pas vous ?

– On m'a dit que le quartier des maisons closes de Shimonoseki était très réputé, je vais aller m'y divertir ce soir et je prendrai le bateau demain après-midi... Bon...

Il tendit la main à Yunkeon avant de se diriger avec désinvolture vers l'hôtel Sanyang.

À la gare de Shimonoseki, Yunkeon rencontra beaucoup de Coréens. Certains d'entre eux, vêtus d'un pantalon et d'un veston traditionnels en coton, était mêlés à la foule tels des *Pigeons* au milieu des corbeaux. Ces vêtements, Yunkeon les voyait pour la première fois depuis longtemps, mais il avait beau les regarder, il les trouvait peu seyants, en particulier les pantalons et les vestons des ouvriers noircis par la fumée de charbon.

« Comment ces vêtements pourraient être ceux d'un peuple doté d'une riche culture et d'une longue histoire ? Les vêtements que je verrai demain en Corée ne seront-ils pas aussi hideux que ceux que je vois ici... ? »

4

Noyé dans la foule, Yunkeon monta à bord. Comme les autres couraient, lui aussi se précipita vers la troisième classe. C'est alors que quelqu'un l'interpella : « Monsieur ! ». Malgré son costume, on peut voir au premier coup d'œil qu'il est Coréen ; non seulement il parle coréen, mais surtout les traits de son visage ne peuvent être que ceux d'un Coréen, Yunkeon s'en réjouit.

– C'est à moi que vous parlez ?

Mais contre toute attente, l'homme se montra impoli :

– Bouge pas.

Désappointé, Yunkeon comprit rapidement à qui il avait affaire.

L'inspecteur de police l'interrogea de manière insistante en raison de sa destination suspecte avant de lui faire ouvrir son cartable et de secouer chacun de ses livres page par page. Quand Yunkeon entra finalement dans la cabine du bateau, il n'y avait plus de place. Il se fraya un passage au milieu des gens pour trouver un endroit où s'allonger au risque d'être collé aux pieds de quelqu'un. Des ouvriers qui disaient venir d'Osaka, s'installaient près de lui. L'un d'eux lança :

– On est presque arrivé ! Une fois à bord, c'est comme si on était déjà sur la terre de Corée.

En son for intérieur, Yunkeon était d'accord avec cet ouvrier, il se sentait comblé. Prendre ce bateau signifiait mettre les pieds sur la terre qui lui manquait tant – la Corée. Curieusement, avant même d'entrer dans la cabine, il fut saisi par le sentiment qui émane de la Corée : un ressentiment et une angoisse propres aux Coréens.

Longtemps après l'embarquement, enfin calmé, Yunkeon s'adressa à l'un des ouvriers coréens allongés à côté de lui :

– Vous avez gagné beaucoup d'argent ?

– De l'argent ? Si j'en avais gagné beaucoup, pourquoi rentrerais-je en Corée ?

– Au Japon, on a plus de chance de gagner de l'argent qu'en Corée, n'est-ce pas ?

– Oui, mais ce n'est pas grâce aux Japonais.

– Alors, qu'est-ce que vous faisiez ?

– L'arrosage des voies publiques. Au Japon, je n'ai fait qu'arroser les avenues pendant des mois.

– Combien étiez-vous payé ?

– On m'avait dit qu'au début, même les Coréens étaient payés un won et vingt *jeons*¹⁵ par jour, mais quand je suis arrivé au Japon, nous étions payés

15. jeon : unité monétaire coréenne traditionnelle. Un jeon correspond à un centième de Won.

seulement quatre-vingt *jeons*. Récemment, on est même descendu à cinquante *jeons*, pas moyen de mettre de l'argent de côté.

– Vous êtes originaire d'où ?

– Kimcheon près de Daegu. Avec les collègues, on vient tous du même coin.

– Une fois rentrés, vous allez cultiver la terre ?

– Encore faudrait-il avoir des terres. S'il n'y avait pas nos familles à nourrir, vu qu'on gagne plus d'argent au Japon qu'en Corée, on essaierait d'y vivre mais cela ne suffit pas pour entretenir un foyer, c'est pourquoi on préfère rentrer auprès de nos familles même sans projet précis car nos enfants nous manquent plus que tout.

Yunkeon ne posa plus de questions. Brrr Brrr... Le bruit du moteur du bateau s'éleva.

La nuit touchait à sa fin. Yunkeon sortit sur le pont à plusieurs reprises mais il rentra aussitôt à cause du froid. Les trois ouvriers qui bavardèrent avec lui durant la nuit, sortaient et rentraient avec entrain, le froid ne semblait pas les gêner. L'un d'eux accourut, les lèvres crispées :

– On voit déjà des montagnes !

– Des montagnes ?

– Pfff ! Je serais plus heureux de revoir ces montagnes si j'avais quelques centaines de wons en plus.

Le bateau accosta. Les voyageurs de la troisième classe se mirent en rang comme à l'embarquement la veille. Un couple, a priori japonais, se tenait debout devant Yunkeon ; derrière lui les ouvriers coréens jacassaient. La dame japonaise qui mettait sans doute les pieds en Corée pour la première fois s'exclame :

– C'est incroyable, il n'y a que des montagnes nues.

Derrière Yunkeon, les ouvriers y vont de leurs commentaires :

– Qu'est-ce qu'ils ont ceux-là ? Avec cette longue pipe et leurs vêtements blancs, ce ne sont sûrement pas des ouvriers.

– Est-ce parce que je rentre du Japon que ces gens me paraissent si mous ?

Ce qui avait également sauté en premier aux yeux de Yunkeon, c'était l'inertie de ces gens vêtus de blanc aux mouvements aussi lents que ceux d'un aveugle.

– On est arrivé en Corée ! s'écrie l'un des ouvriers.

Une fois dans la salle d'attente de la gare de Busan, Yunkeon posa sa valise et s'étira longuement. Soudain, il se figea tel un coupable. Arrivé à Busan, le même inspecteur de police qui l'avait interrogé la veille à Shimonoseki se tenait debout devant lui :

– Vous prenez ce train ?

Sans répondre à la question, Yunkeon rétorqua :

– Vous êtes aussi arrivé par ce bateau, n'est-ce pas ?

– Vous ne m'avez pas répondu... je vous demande si vous prenez ce train.

Coupé dans son élan par l'inspecteur, Yunkeon soupira :

– Oui.

L'inspecteur disparut sans l'interroger davantage. Mais lorsque Yunkeon s'assit dans le train, un Japonais qui semblait le connaître, l'apostropha :

– Vous êtes Monsieur Kim ?

C'était un inspecteur de police japonais.

Il avait l'air moins menaçant que l'inspecteur coréen mais il le harcela tout de même de questions très précises jusqu'à la gare de Choryang – destination de cet inspecteur japonais. Finalement, il l'interrogea sur ses livres et lui demanda de prendre sa valise pour le suivre. Yunkeon descendit sa valise de l'étagère et l'accompagna jusqu'au lavabo situé en face des toilettes où il vida sa valise à la demande de l'inspecteur.

5

Yunkeon était en nage. Il était anxieux au point de se soupçonner lui-même d'être un criminel. Parmi les gens assis à côté de lui, les Japonais le dévisageaient avec insolence, les yeux grands ouverts comme s'ils avaient affaire à un trafiquant ou un dangereux bandit. Ce regard lui était très désagréable. S'il était rentré régulièrement à chaque période de vacances comme

d'autres étudiants et si ce n'était pas la première fois depuis six ans qu'il rentrait en Corée, cet interrogatoire lui aurait semblé anecdotique. De retour pour la première fois depuis six ans, il était devenu un étranger dans son propre pays, ses nerfs étaient confrontés de plein fouet à la réalité de la Corée. Contrairement à d'autres voyageurs habitués à ce genre d'interrogatoire et pour qui c'était devenu une formalité au même titre que le contrôle des billets, Yunkeon ne pouvait rester insensible et crédule face à ce qu'il venait de subir. Tandis qu'il contemplait le ciel clair du printemps de Corée pour la première fois depuis longtemps, un profond ressentiment faisait rage dans son cœur.

Lorsque le train s'arrêta à Daegu, Yunkeon descendit pour acheter à manger. Il aperçut les ouvriers qui avaient dit aller jusqu'à Kimcheon en train d'acheter des mandarines et chuchoter :

– Pfff ! On revient du Japon et on achète des mandarines à Daegu !

– Hé ben ! Si c'est pas magnifique, il nous reste même de l'argent pour les payer.

De retour à sa place, Yunkeon n'arrivait pas à se débarrasser de l'image des ouvriers. Il les imaginait quelques heures plus tard, retrouvant leurs familles qui leur avaient tant manqué et défaisant le filet contenant les quelques mandarines pour les déguster. À la seule pensée que, les poches vides, il allait devoir chercher une chambre dans un petit hôtel à Séoul, la solitude et l'angoisse s'emparaient à nouveau de lui.

« Combien de temps va durer leur joie de retrouver leurs familles ? »

Les paroles des ouvriers lui revinrent à l'esprit : « ... Mais cela ne suffit pas pour entretenir un foyer, c'est pourquoi on préfère rentrer auprès de nos familles même sans projet précis car nos enfants nous manquent plus que tout. »

La nuit était déjà tombée quand il descendit à la gare de Kyeongseong. Lorsque le contrôleur du tram lui demanda où il allait, sans réfléchir, Yunkeon répondit « Jongno ». Il descendit à Jongno et se dirigea derrière Jonggak ; là-bas, il prit pension dans un petit hôtel.

Après son bain, pour la première fois depuis longtemps, il mangea du *Kimchi* de navet et des condiments à base de purée de piment. Puis il lut un journal coréen avant de s'endormir.

Le lendemain matin, il se leva tôt : « À partir d'aujourd'hui, c'est un nouveau départ ! » Il épousseta son uniforme d'étudiant usé et l'enfila avant de sortir. Les rues avaient quelque peu changé mais pas autant qu'il l'avait imaginé. Le tram passait même dans le quartier Anguk. Yunkeon remonta la grand-rue ; s'il y avait bien un endroit où il pouvait se rendre à Séoul, c'était au lycée de *W*, même si ce n'était qu'en qualité d'ancien élève.

Au lycée, ce n'était pas encore les vacances, beaucoup d'enseignants étaient en classe, il y en avait peu dans la salle des professeurs.

Yunkeon ne connaissait pas la plupart d'entre eux. Quant à ceux qu'il avait eus en cours, ils ne semblaient ne pas se souvenir de lui et ne manifestaient aucune joie de le revoir. Il se rendit au bureau du proviseur. Dans le fauteuil de la direction était assis son ancien professeur de mathématiques qui n'avait encore aucune responsabilité administrative à l'époque où Yunkeon était lycéen. Le proviseur l'accueillit avec toute la bienveillance dont aurait fait preuve n'importe quel proviseur envers un ancien élève et sembla ravi de le revoir ; mais Yunkeon se rappela que c'était en mathématiques qu'il avait les plus mauvaises notes et qu'il s'était opposé à cet enseignant lors de la grève des étudiants. De nouveau, il quitta la pièce sans s'y attarder, et partit flâner sur le terrain de sport où il croisa un ancien camarade également venu en visite au lycée.

– Ça fait un bout de temps qu'on ne s'est pas vu !

– Oui, ça fait longtemps. T'étais pas à Tokyo, toi aussi ?

– Si, je suis rentré hier soir. Tu as fini tes études l'année dernière, n'est-ce pas ?

– Non, j'ai arrêté pendant un an parce que j'étais malade... Moi aussi, ça ne fait que quelques jours que je suis revenu. Alors tu as trouvé ?

– Trouver quoi ?

– Du boulot.

Yunkeon pense : « Ici aussi, tout le monde parle de boulot, alors en quoi la situation est-elle différente de celle du Japon ? »

– Non, et toi t’as trouvé ? T’as fait les Beaux-Arts ?

– Oui... je vais peut-être aller à Pyongyang. Ici, pour les postes d’enseignants artistiques, les universités recrutent uniquement des chargés de cours, du coup, on est mal payé... c’est une catastrophe !

– Comment ça une catastrophe ?

– He oui, certains ont accepté des postes payés une centaine de wons... tu as croisé Kang ?

– Kang ?

– Kang X. Il est en poste ici. Il est sorti de l’école normale l’an dernier, il enseigne l’anglais. Je crois qu’il est en classe en ce moment. Lui au moins, il est sûr de toucher cent vingt wons tous les mois.

– Euh... Kang X !

Yunkeon avait de ce Kang un souvenir aussi déplaisant que celui qu’il avait de son ancien professeur de mathématiques. Pendant la grève étudiante, Kang avait espionné les étudiants mais Yunkeon l’avait démasqué et lui avait asséné un coup de poing, contraignant ce dernier, alors en larmes, à écrire une lettre d’excuses sous le regard de ses camarades de classe :

– Je crois que tu étais assez proche de Ma X, n’est-ce pas ?

– Oui...

– Tu sais ce qu’est devenu Bae X ?

– Alors, où travaille Ma en ce moment ?

– Ma et Bae ont tous deux fait une belle carrière.

Une fois sorti de l’école de santé publique, Ma est retourné dans sa région et il est devenu administrateur d’une coopérative de crédit. Quant à Bae, une fois sorti de l’Université de Kyoto, il est entré au Bureau gouvernemental d’exploitation de la production. Il paraît qu’en comptant les primes, il gagne en moyenne deux cents wons par mois...

– Hé ben, on peut dire qu’ils ont un bel avenir devant eux, ces deux-là ! Ha ! Ha !

Cet ancien camarade proposa à Yunkeon d'aller ensemble voir Kang, mais Yunkeon déclina l'invitation et traversa le terrain de sport pour sortir du lycée.

— Ces gars-là ne manquent pas d'air ! soupira-t-il.

Yunkeon restait dubitatif, il ne pouvait être le seul idiot à vouloir servir son pays : « C'est moi le dégonflé ou bien eux ? Ce que voient mes yeux et entendent mes oreilles ne peut pas être une vue de mon esprit. Est-ce là la réalité implacable ? »

6

La fureur s'empara de Yunkeon. Tel un ivrogne, il devint rouge de colère. Les mille voire dix mille personnes comme Kang, Ma, Bae et ce banquier rencontré dans le train sur la ligne de Dokaido au Japon, Yunkeon était bien décidé à les écraser comme il foulerait du pied un champ de cailloux, à les mépriser et à leur cracher dessus.

« Je dois devenir quelqu'un. Je ne veux pas vivre comme un chien asservi à la bouffe pendant dix ans. Je dois vraiment devenir quelqu'un. »

Les chambres de l'hôtel ne sont pas chauffées le matin. Il entra dans sa chambre glaciale, ne sachant que faire pour gagner sa vie :

« Où dois-je aller pour trouver des gens susceptibles de me faire travailler ? »

Yunkeon se rendit au Journal A. Il voulait rencontrer le directeur mais à l'accueil, on lui demanda sa carte de visite. Il répondit qu'il n'en avait pas. On lui demanda alors son nom et son statut, Yunkeon protesta expliquant qu'il était venu de Tokyo pour parler affaires. Il rencontra finalement le directeur. Ce dernier le questionna sur le but de sa visite ; mais sa venue n'ayant rien d'officiel, Yunkeon ne sut pas retenir son attention et se résigna à quitter les lieux. Il alla au Journal B. Cette fois, il demanda à voir le rédacteur en chef. Une fois de plus, lorsque le coursier à l'accueil lui pria de présenter sa carte, il répondit qu'il était venu de Tokyo et réussit ainsi à rencontrer le rédacteur en chef. Entendant dire que le

visiteur portait un uniforme d'étudiant, le responsable de la rédaction crut que sa visite concernait un article. Il fit entrer Yunkeon dans la salle de rédaction où se trouvaient plusieurs dizaines d'employés répartis en groupes de travail. Yunkeon pensait qu'il aurait moins de difficulté à prendre la parole que lors de sa visite au journal *A* mais il se montrait encore moins bavard. Assis un peu partout dans la pièce, les employés plongés dans leur travail s'arrêtèrent d'écrire pour jeter un coup d'œil à Yunkeon. Mal à l'aise, il partit.

Le lendemain matin, il passa au bureau de l'association des résistants contre le Japon. Mais il n'y avait même pas de réception, la porte était fermée. Il rendit visite à plusieurs magazines, mais il n'était le bienvenu nulle part. En effet, son nom « Kim Yunkeon » n'était connu de personne.

Yunkeon retourna à son lycée pour demander l'adresse de Yi Changsik, un de ses anciens camarades qui ne comptait pas parmi ses amis les plus intimes. Pendant cinq ans, ils n'avaient jamais été dans la même classe, ils n'avaient pas eu beaucoup l'occasion de faire connaissance. Cependant, au printemps de leur cinquième année de lycée, quand avait eu lieu la grève organisée par les élèves de quatrième année, leurs deux classes s'étaient réunies dans une salle pour discuter de leur participation à la grève. Yi Changsik s'était fait remarquer en prenant le parti de faire la grève. Depuis, Yunkeon et lui étaient devenus amis et entretenaient une relation courtoise et cordiale.

Arrivé au lycée, Yunkeon croisa son ancien professeur de gymnastique sur le terrain de sport, il était content de le revoir.

– Vous avez beaucoup changé, professeur.

– Ah oui ?

– Maintenant vous fumez et vous portez des pantalons...

Lorsque Yunkeon était lycéen, le prof de gym venait de rentrer du Japon après ses études dans une école militaire. Ce jeune officier à l'air menaçant, portait toujours des guêtres de cuir ou des bottes, il ne lui manquait que son sabre.

– Monsieur, vous connaissez Yi Changsik ?
– Bien sûr.
– Que devient-il ?
– Ce qu’il devient ? Vous n’êtes pas au courant ?
– Non, nous ne nous sommes pas revus depuis la fin du lycée...

– Ça fait longtemps qu’il est en taule !

Yunkeon n’était guère étonné. Sans même rentrer dans le bâtiment de l’école, il salua son professeur et quitta les lieux.

« Je m’en doutais. Vu la situation actuelle, qui pourrait y échapper ! »

Il se rappela un article lu récemment dans un journal à Tokyo : « Malgré la crise économique actuelle, un budget de plus de trois cent mille wons a été voté pour l’agrandissement des prisons en Corée. »

Yunkeon avait faim. Dorénavant, il n’avait plus assez d’argent ne serait-ce que pour payer un bol de soupe de bœuf et de légumes à trente *jeons*. Le soleil était encore loin de se coucher, il ajusta sa ceinture et descendit la grande rue de Kyeongun-dong; à mi-chemin il s’engagea dans le parc de Pagoda.

Des groupes de personnes étaient assis en rond au soleil. « Qu’est-ce qui se passe ? » Yunkeon fit un tour pour les observer. Semblables à des antiquités, des hommes âgés et mal nourris tenaient ouverts des livres d’horoscope chinois et de physiognomie, ils calculaient les cycles sexagésimaux ; c’était des voyants et des physiognomistes.

– Vous ne voulez pas qu’on vous prédise l’avenir ? De nos jours, même les étudiants viennent nous consulter pour savoir s’ils vont trouver du boulot.

7

Sans répondre, Yunkeon se dirigea vers le pavillon octogonal. Un groupe de personnes était rassemblé sur l’escalier.

– J’espère que vous allez m’annoncer de bonnes nouvelles. Ça fait déjà un an que j’ai quitté le foyer familial mais je n’ai toujours pas trouvé de boulot. Est-ce que j’aurai plus de chance cette année...

– Eh ! Vous pourriez montrer un peu plus d'égard pour votre sort... dix *jeons*, ce n'est pas assez... Rajoutez-en dix. Si les prédictions sont bonnes pour vous cette année, je vous dirai ce que vous réserve votre vie entière.

– Pour que chacun de vous y trouve son compte rajoutez cinq *jeons*, lance l'un d'eux.

– Je le ferais volontiers si j'avais plus d'argent. Je suis loin de mes racines, je suis tellement démuné que je viens ici, je ne suis pas avare mais comment voulez-vous que je rajoute dix *jeons* ?

Yunkeon entendit la conversation derrière lui. Ces gens lui inspiraient de la pitié et une profonde haine. Il avait envie de leur cracher au visage et de les frapper à coups de pied en les invectivant : « À quoi ça vous sert de vivre ? » Mais d'un autre côté, il aurait aimé les prendre dans ses bras et fondre en larmes. Il avait du mal à contenir son émotion.

« Et ben, c'est du joli tout ça ! Aujourd'hui, même au parc de Pagoda... »

Yunkeon rentra à son modeste hôtel. Dans la chambre, il remarqua que son cartable avait disparu. Il appela le garçon d'hôtel.

– En fait, euh... Cette chambre a été réclamée par un client qui y a séjourné auparavant. Et comme aucune autre chambre n'est disponible... Votre cartable, je l'ai mis dans le bureau.

Yunkeon comprit la situation. Le garçon s'empressa d'aller au bureau. Après quelques chuchotements, il en ressortit avec le cartable de Yunkeon et la note d'hôtel de deux wons et soixante *jeons*.

Il entendit la propriétaire de l'hôtel : « Dans ce cas, vous reviendrez payer la note et récupérer votre cartable quand vous pourrez. » Il regarda les petites tables de dîner apportées dans les chambres avant de quitter l'hôtel, les mains vides.

Yunkeon errait dans des rues de Séoul. Partout où il allait, les restaurants attiraient son regard. Chaque fois qu'il passait devant un restaurant, il serrait les dents.« Serais-je le seul à ne pas dîner ce soir ? Non ! Serais-je le seul à passer la nuit dans la rue froide.

Non ! Dans ce pays, beaucoup de gens sont dans la même situation. Je suis né sur cette terre, je dois courageusement affronter le mépris comme le fait le peuple de ce pays. »

Le lendemain matin, il passa la main dans ses cheveux ébouriffés et, bien qu'il ait dormi on ne sait où, se présenta à l'accueil du journal *A*. Il voulait se renseigner sur l'adresse de Pak Cheol ; on dit de lui qu'il est l'un des sociologues les plus anciens et les plus brillants du pays. Il se demandait si Pak Cheol n'était pas déjà en prison mais il se rappela avoir lu son nom récemment dans différents journaux et revues. À son grand étonnement, la personne à l'accueil du journal *A* passa gentiment un coup de fil au service de la rédaction et lui nota l'adresse de Pak Cheol. Faisant abstraction de sa faim, Yunkeon alla lui rendre visite mais Pak Cheol n'était pas chez lui. C'est seulement à sa troisième tentative qu'il put finalement le rencontrer à la tombée de la nuit.

– Je meurs de faim. Si vous pouviez me donner de quoi manger...

Yunkeon vit du riz pour la première fois depuis deux jours. Il commença à discuter avec Pak Cheol mais peu après, le ton monta. Ils semblaient incapables de se mettre d'accord. Yunkeon finit par gifler Pak Cheol de sa main aussi lourde qu'un couvercle de marmite.

– Espèce d'imposteur, tous les jeunes sont en taule ! Alors pourquoi toi, le beau parleur, t'es toujours sain et sauf ?

« Oh là là ! » s'écrie Pak Cheol en s'effondrant.

Yunkeon partit de chez Pak Cheol sans destination précise. Ce soir-là, il ne faisait pas très froid mais le vent, telle de l'eau glaciale, faisait frissonner son visage réchauffé. Des amas d'étoiles brillaient dans le ciel. Il sortit d'une ruelle obscure puis s'engagea sur une avenue bondée.

Les phares des voitures clignotaient ça et là. Quelqu'un pousse un cri strident. Surpris, Yunkeon a un mouvement de recul avant de se retourner pour jeter un œil derrière lui. C'était un agent de police aux

yeux écarquillés semblables à des phares de voitures. Yunkeon se détourna rapidement et poursuivit sa marche. Une automobile passa à toute vitesse à côté de lui et freina un bon moment pour ralentir avant de s'arrêter brusquement. La portière s'ouvrit.

– Où allez-vous tout seul ?

Une personne sortit la tête de la voiture, c'était encore ce banquier.

– Si vous n'êtes pas pressé, montez. On sort se divertir avec mon ami. Ça me fait plaisir de vous croiser par hasard !

8

Il semblait vouloir se lier d'amitié avec un gars comme Kim Yunkeon. Peut-être était-il gêné d'avoir trouvé un travail à la banque *X* qu'on peut presque considérer comme une administration. Cela rendait le banquier encore plus détestable aux yeux de Yunkeon mais l'envie de se soûler était de plus en plus forte ; incapable de refuser l'invitation, il se joignit à eux dans la voiture. Avec l'ami du banquier, ils formaient un joyeux trio. Ils arrivèrent devant la porte d'un grand restaurant.

Yunkeon fermait le cortège derrière un employé. En passant devant une pièce à l'entrée de laquelle étaient posées de nombreuses pantoufles, il entendit des propos qui s'apparentaient à un discours prononcé en public.

– He bien, cette année, plus de soixante-dix pour cent de nos diplômés, soit vingt-deux anciens élèves ont trouvé du travail dans les administrations ou des sociétés célèbres. C'est évidemment grâce au prestige de notre université mais surtout grâce au dévouement de nos enseignants...

« Pfff ! Ils se prennent vraiment pour les meilleurs. Bande de dégonflés ! Avec leur soirée de remerciements... »

Yunkeon marmonna tout seul derrière les autres puis entra dans une pièce dont le garçon de salle tenait la porte ouverte.

Après un bref échange avec son ami, le banquier demanda à faire venir deux *kisaeng* et commanda un plateau d’amuse-gueules en ajoutant qu’il fallait rapidement leur apporter des bières car ils mouraient de soif.

Après le bol de riz partagé avec Park Cheol, les quelques verres de bière finirent de mettre à mal l’estomac de Yunkeon privé de repas depuis plusieurs jours.

– Aïe ! Aïe !

Il était hors de lui. Comme l’écume de la bière, toute la colère contenue durant ces derniers jours bouillonnait en lui.

– Yunkeon, que vous arrive-t-il, vous êtes déjà ivre ? Au fait, vous avez dit que votre nom était Kim ?

En arrivant dans la pièce, tous trois s’étaient présentés chacun leur tour, même si le banquier et son ami se connaissaient déjà. Le banquier voulait savoir de quel coin venait ce Kim Yunkeon car son nom à lui aussi était Kim.

– Oui, je m’appelle Kim Yunkeon. Mon nom est Kim... Aïe aïe !

– D’où vient votre famille ? Il ne faut pas déjà vous enivrer de la sorte !

– Je suis un Kim de Kimhae. Je ne suis pas ivre...

Le banquier posa son verre de bière et tendit sa main vers Yunkeon en s’écriant :

– Vraiment ? De Kimhae ? Moi aussi je viens de Kimhae, oh !

Entendant ces mots, Yunkeon reprit brusquement ses esprits. Au même moment, des applaudissements se firent entendre dans la pièce devant laquelle ils étaient passés. Dans son cœur, quelque chose éclate dans un grand fracas comme si une bombe à retardement avait fini par exploser. Au lieu de serrer la main du banquier, Yunkeon saisit sa bouteille de bière par le goulot :

– Salaud, comment peux-tu être content de rencontrer un Kim de Kimhae... Espèce de salopard !

« Aïe ! » Le banquier tomba d’un coup. Yunkeon donna un coup de pied dans le vantail de la porte pour sortir, il enfonça la porte de la pièce voisine. Les yeux

écarquillés, les gens assis en rond en train de jouer au *mah-jong*¹⁶, se levèrent précipitamment. Hormis ceux qui prenaient la fuite, dans cette pièce aussi, personne n'échappait à son courroux. Il bouscula et flanqua par terre les gars qui se ruaient sur lui comme des fétus de paille, puis il se précipita dans la grande pièce dont l'entrée débordait de pantoufles. À l'intérieur, une vingtaine voire une trentaine d'étudiants et une dizaine de professeurs discutaient assis en cercle. Surpris par ce grossier personnage, tous se levèrent. Yunkeon agitait sa bouteille de bière tout autour de lui sans faire de distinction entre étudiants et professeurs. Plusieurs types costauds et sportifs qui étaient là le maîtrisèrent finalement et le ligotèrent sur place.

De retour dans son pays natal pour la première fois depuis six ans, Kim Yunkeon qui n'avait personne sur qui compter fut condamné à loger dans les bureaux d'une administration dès ce soir-là.

16. *mah-jong* : jeu de société d'origine chinoise

R.A.S.

A – On ne peut pas se priver d'un article érotique.

B – C'est pas faux, d'ailleurs dans notre numéro du nouvel an de l'année dernière, l'article sur les ressortissants coréens en Manchourie et celui sur l'issue du conflit de Shinganhoe, traitaient tous deux de sujets très importants mais n'ont suscité aucune réaction alors que partout l'article sur l'exposition « les arts de la chambre à coucher » est devenu le principal sujet de conversation.

C – Du coup, on a vendu mille exemplaires de plus grâce au titre de cet article. Ceci dit, il était sans doute un peu trop osé.

D – Mais si on n'avait pas fait ce choix, le magazine ne se serait pas aussi bien vendu. Peu importent les moyens, un magazine se doit de publier des articles qui alimenteront les conversations des gens ; comme ça, ceux qui demanderont dans quelle revue on peut lire cet article, voudront se procurer le magazine...

E – Soit. En tout cas, il nous faut un sujet érotique avec un titre accrocheur, d'ailleurs c'est le printemps...

Cette conversation eut lieu au cours d'une réunion de la rédaction du magazine *M*.

L'équipe s'était accordée pour se concentrer sur le thème de l'érotisme. Hormis une journaliste assise dans un coin, qui n'avait pas desserré les lèvres le visage rougi par l'embarras, tous les autres avaient fièrement rivalisé d'inventivité pour proposer des titres à connotations érotiques.

Mais cette fois encore le titre provisoire retenu était celui du rédacteur en chef. Les yeux fermés, feignant de ne pas entendre les propositions des autres, il attendit le dernier moment pour annoncer son titre avec toute sa superbe – « Les incontournables Éros du printemps » un titre « cent pour cent tapageur », pour reprendre leurs termes.

Voyant qu'il était déjà onze heures du soir, K sortit de chez lui. Bien qu'il tienne mal l'alcool, il avait fait une rapide escale dans un troquet, histoire de se donner des couleurs avant de prendre le tram pour Kwanghimun.

K était journaliste au magazine *M*. Évidemment, il était en route vers le quartier que lui avait affecté le rédacteur en chef pour partir en quête des « incontournables Éros ».

Il était nerveux. Son cœur battait la chamade, non seulement il venait de boire deux doubles doses d'alcool, mais surtout il se rendait pour la première fois dans des lieux appelés « les quartiers des maisons closes ». Arrivé depuis à peine deux semaines dans cette rédaction, il était rongé d'inquiétude, c'était sa première vraie mission grâce à laquelle il pourrait exprimer ses talents de journaliste. Son esprit n'était plus disponible pour penser à autre chose.

Pendant le dîner, son mépris et sa rage envers son bol de riz et lui-même, avaient rendu le riz qu'il mâchait aussi insipide que des grains de sable. Il s'était rappelé ce qu'il avait ressenti le premier soir de son arrivée au magazine *M* et le lendemain matin en allant au bureau. Pour lui, travailler ici ne signifiait pas simplement qu'il avait trouvé un travail. Ce sentiment suscitait chez lui l'envie de se lier d'amitié avec les gens qu'il croisait dans la rue et de leur serrer la main.

« Ma plume doit devenir un sabre. Le sabre de tous ces gens. Ma détermination doit être aussi forte que si j'étais engagé dans l'armée en tant que soldat et non simplement en tant que journaliste pour un magazine. »

Il s'était rappelé que c'était cette émotion qui avait enflammé son cœur. Aller dans les quartiers des maisons

closer chercher des sujets pour un article érotique le décevait beaucoup, voire le mettait en colère contre lui-même et le magazine *M*.

« Réduit à ce rôle de charlatan, comment pourrais-je garder la tête haute et me présenter comme un porte-parole du peuple coréen ? »

K avait eu du mal à avaler son riz mais cette épineuse crise de conscience n'avait pas fait long feu face à la dure réalité.

Un jour, comme pour signifier qu'elle le mettait à la porte, sa propriétaire l'avait sommé d'un ton pressant de libérer la chambre sans même exiger qu'il paie le loyer, mais depuis qu'elle avait appris qu'il avait trouvé du boulot, elle se montrait gentille, elle était soudain devenue une autre personne comme ce soir lorsqu'elle avait ouvert la porte pour lui dire :

« Il n'y a pas beaucoup de plats d'accompagnement... Est-ce que la chambre est assez chauffée ? Comme il y a du vent aujourd'hui, j'ai mis deux morceaux de charbon de plus que d'habitude, mais... »

À la vue du visage de l'aimable propriétaire, sa profonde crise de conscience avait finalement fondu comme la neige sous le vent du printemps. La pension des trois derniers mois ... Ses chaussures aux talons usés ... K avait calculé qu'il lui restait beaucoup de jours à patienter avant de toucher son salaire. Il s'était également souvenu des quelques conseils que lui avait donnés le rédacteur en aparté :

« Quand vous rencontrez des prostituées dans ce genre d'endroits, il ne faut pas vous transformer en humaniste sentimental comme le ferait un jeune amateur de littérature. »

Il n'avait qu'une idée en tête : trouver un sujet érotique inédit qui ferait scandale et lui permettrait de se distinguer au sein de cette rédaction pleine de gens bouffis d'orgueil.

Une fois descendu du tram, K remonta la rue de Byeongmok-Jeong en surveillant ses arrières. Plus il avançait dans la rue, plus elle était éclairée et animée comme s'il avait remonté le temps et que c'était de

nouveau le début de soirée. Le vent s'était calmé. En ce début de printemps, le fond de l'air était encore assez frais pour geler les oreilles. K enfonça son chapeau, non pas à cause du froid mais par crainte de croiser une connaissance.

Devant les portes des maisons éclairées, de jeunes hommes vêtus de manteaux traditionnels coréens ou de costumes, étaient attroupés tels des meutes de chiens. K avait peur. Ne sachant où s'arrêter et le visage rouge de honte, il continuait de remonter la rue d'un pas soutenu feignant de ne pas être un client potentiel. Derrière les portes et les fenêtres des maisons, des filles s'adressaient clairement à lui :

– Monsieur, s'il vous plaît.

– L'une d'entre elles l'interpella d'une voix rauque comparable à celle d'une ivrogne :

– Oh hé ! Vous avec le chapeau vissé sur la tête !

Chaque fois qu'une fille l'apostrophait, K accélérât le pas. Peu après, il se retrouva dans une grande rue.

Cet endroit avait l'air d'une rue normale mais il eut tôt fait de remarquer que cette allée qui conduisait au pied d'une montagne, était bordée de part et d'autre de maisons japonaises de deux ou trois étages qui ne ressemblaient en rien à des magasins. À ce moment il réalisa qu'il se trouvait dans un vrai quartier de maisons closes. Il s'approcha des maisons et découvrit des photos de filles au visage de poupée tapissant l'entrée étroite et retirée de chaque maison, évoquant des portraits d'acteurs dans la vitrine d'un photographe. Il se dit que c'était une chance que ce quartier soit moins passant que celui des maisons closes coréennes qu'il venait de traverser. Le chapeau toujours bien vissé sur la tête, il entra sous le porche de quatre ou cinq maisons, se mêlant à d'autres gens, pour voir les photos. Mais il n'y avait rien d'intéressant pour son article. Il avait l'impression que s'il continuait à parcourir les quartiers de maisons closes de cette manière, même s'il y passait toute la nuit, il ne trouverait jamais de sujets intéressants. Il prit son courage à deux mains et se ressaisit : « Ce genre de difficulté fait aussi partie de la vie d'un journaliste. Vu

que je débute dans le métier, je ne dois pas avoir peur de faire preuve de zèle. » Il retourna dans cette ruelle qu'il avait traversée sans oser lever les yeux.

Le plus choquant pour K c'était de constater qu'il y avait beaucoup d'adolescentes parmi les prostituées.

Bien qu'elles ne soient plus vierges, ces jeunes filles, aussi frêles que des abricots encore duveteux, étaient trop fluettes pour affrioler des hommes avec leur corps. Debout devant les portes d'entrée, ces filles de quinze ou seize ans aux cheveux tressés lançaient des regards lubriques aux passants en fredonnant des chansons. Aux yeux de K, cette scène était des plus tragiques. Sans qu'il ne s'en rende compte, l'une d'elles l'attrapa par le poignet et l'emmena dans la cour d'une maison.

Le malaise empourrait le visage de K. Loin d'être excité, il avait pitié du comportement de la jeune fille. Il repensa à l'avertissement du rédacteur en chef qui faisait sans doute référence à l'état psychologique dans lequel il se trouvait à cet instant précis. Il laissa faire la fille mais quand elle lui proposa d'aller dans une chambre, il eut besoin de réfléchir.

Il ignorait si c'était pour ce genre de situation que la direction du magazine lui avait donné quelques wons pour ses frais de bouche, mais il n'avait pas le courage d'entrer dans une chambre pour dépenser cet argent. En fin de compte, K s'assit sur le petit parquet de bois sous l'avant-toit, les jambes ballantes. Un ouvrier vêtu d'un épais veston traditionnel sortit brusquement, tête la première telle une fusée, par la porte de la chambre voisine où régnait jusqu'alors un calme qui laissait supposer qu'elle était inoccupée. Ce dernier détala aussitôt sans même jeter un regard à la fille qui le saluait d'une voix chaleureuse : « Au revoir. À bientôt ! »

Comme s'il venait de voir un voleur de ses propres yeux, K était saisi de sueurs froides. En entendant le bruit du tram aux alentours, il réalisa soudain que ce monde côtoyait le monde dans lequel lui vivait.

La fille qui l'accompagnait renouvela son invitation en souriant :

– Allez venez, entrez.

Avant même que K n'ait le temps de comprendre ce qui se passait, des jeunes filles s'étaient déjà empressées de lui ôter son chapeau, défaire ses lacets et le faire entrer dans la chambre sans la moindre délicatesse, comme s'il s'agissait d'un animal. Puis elles fermèrent la porte avant de se retirer.

La fille prit le chapeau de K et l'accrocha au mur. Elle s'assit devant la coiffeuse. Elle releva ses cheveux – aussi luisants de gomina qu'un serpent après la traversée d'une rivière – pour mettre en place son *eooyo meori*¹⁷ sur le haut de son crâne et, sans hésitation, ôta son veston traditionnel en soie artificielle bon marché. Elle en replia immédiatement les manches en veillant à bien poser les extrémités à plat comme s'il s'agissait d'un vêtement précieux, et sans prendre la peine d'en enfiler un autre, se tourna face à K, la poitrine nue. En la voyant, K ne put contenir son étonnement :

– Quel âge as-tu ?

– Arrêtez de me fixer du regard comme ça, vous me faites peur !

Elle posa ses mains sur les yeux de K telle une enfant.

Son attitude allait avec sa voix enfantine.

– Quel âge as-tu ?

Elle savait que dire son vrai âge était inutile.

– Quel âge vous me donnez ? Si vous devinez juste, ce serait vraiment un miracle !

K ne pouvait présumer avec certitude de l'âge de la fille. Sa voix et son visage portaient à croire qu'elle devait avoir tout au plus quinze ou seize ans mais sa poitrine était celle d'une jeune fille de plus de vingt ans. Elle semblait si irréaliste qu'il avait l'impression d'être hanté par l'âme d'un mort. Au début, en voyant son visage si jeune, il avait pris pitié de cette jeune fille mais maintenant qu'il était face à sa poitrine nue, assez généreuse pour la considérer comme une femme, il tremblait de tout son corps soudain envahi par un irrépressible désir charnel.

17. *eooyo meori* : coiffure traditionnelle coréenne que portaient les femmes.

Au moment de négocier le prix, lorsque la fille dénoua les liens de sa jupe, K n'eut plus le courage d'insister pour connaître son âge, il lui donna alors un billet d'un won et quitta les lieux sans plus attendre.

Comme quelques heures auparavant, toutes sortes de gens étaient bruyamment rassemblés devant l'entrée et les fenêtres de chaque maison.

Se ressaisissant, K se dirigea dans une ruelle sombre. Là, devant le mur d'une maison, il trouva finalement un sujet pour son article érotique.

Bien que n'ayant pas l'apparence d'une fille de joie, une femme vêtue d'un manteau traditionnel blanc interpella K. Lorsqu'il s'approcha d'elle, elle s'avança de quelques pas en l'invitant à nouveau :

– Venez par là, s'il vous plaît.

K pensa aussitôt: « Ça, c'est ce que les Japonais appellent un *dokkudane* – un vrai *scoop* ! »

Il la suivit. Plutôt mince, elle avait de belles formes. Elle se retournait régulièrement après avoir fait quelques pas ; sa coiffure assez peu soignée et ses pas bien rapides pour une fille de joie éveillèrent les soupçons de K, il se méfiait d'elle. Mais l'intérêt qu'elle représentait en tant que sujet pour son article justifiait qu'il la suive d'un pas soutenu.

La ruelle devenait de plus en plus étroite et obscure. Il ne savait pas combien d'allées bordées d'habitations ils avaient empruntées mais une fois sortis du quartier des maisons closes, la femme s'arrêta devant une masure et se tourna vers lui:

– Veuillez entrer dans mon humble demeure.

– Je peux vraiment entrer, cela ne vous dérange pas ?

– Oui, ne vous inquiétez pas...

Après un moment de réflexion, il réalisa que son travail et le but de sa visite étaient différents de ceux des autres clients. Armé de courage, il suivit la femme dans la maison et se retrouva devant une chambre. Elle ouvrit la porte. De l'autre côté du *maru*¹⁸ – pas plus grand que

18. *maru* : salon traditionnel coréen, parqueté et ouvert sur la cour intérieure.

la paume d'une main, on voyait de la lumière dans la pièce principale mais les volets étaient fermés. Il devait déjà être une heure du matin. Le calme qui régnait dans ce quartier pauvre était aussi profond que la mort.

Malgré une peur à faire dresser ses cheveux sur sa tête, il suivit la femme jusqu'à une autre chambre. Celle-ci n'était pas éclairée par une lampe électrique mais par une bougie, ce qui la rendait encore plus lugubre.

– Je vous en prie vous pouvez vous asseoir ici.

K s'assit.

– Vous pouvez également ôter votre chapeau.

Il obéit à la femme.

Dans la chambre, il n'y avait pas de coiffeuse ni même une couette en soie artificielle. Il pouvait aisément deviner que c'était la misère qui la poussait à se prostituer. Le visage amaigri par une fatigue extrême, elle devait pourtant n'avoir guère plus de vingt quatre ou vingt cinq ans. Elle n'était pas vraiment belle mais portait avec élégance son visage ovale. En désignant l'autre chambre, K chuchota :

– Il y a quelqu'un dans l'autre chambre ?

– Oui, une personne dont on n'a pas à se préoccuper.

Maintenant qu'ils étaient là, K tentait de récolter quelques informations à propos de cette femme pour écrire son article. Il prit ses mains et commença à la courtiser :

– Puis-je rester pour me reposer ?

Sans qu'il ne comprenne pourquoi, la femme qu'il s'attendait à voir sourire poussa un long soupir. La chambre lui semblait soudain déserte. C'est alors qu'il remarqua que les yeux de la femme étaient rouges et ses paupières pâles et gonflées. Elle était sans doute épuisée d'avoir pleuré.

– Vous êtes un homme, vous allez vous mettre en colère si je vous dis de partir. Mais ne soyez pas fâché, s'il vous plaît, et partez !

K était de plus en plus déconcerté. Que lui arrivait-il ?

C'est elle qui m'a attiré ici... De toute façon, trouver un sujet pour mon article érotique, c'est déjà tombé à l'eau ! Mais l'histoire de cette femme pourrait faire un sujet intéressant.

Toujours assis, K essayait de comprendre ce que cette femme avait sur le cœur, elle détourna alors son regard.

– Si je vous demande de partir ce n'est pas pour ménager mon corps mais parce que je suis souffrante... Partez ! Comme vous le voyez, ma situation est si désespérée que je suis obligée de me vendre dans les rues...

Elle poussa de nouveau un long soupir.

– Je comprends...

Toutefois, il avait toujours à l'esprit les conseils de son rédacteur en chef qui lui avait dit de ne pas tomber dans le sentimentalisme. Il la tira par le poignet et, bien que conscient de la cruauté de ce geste, se dit qu'il était en train d'accomplir la mission que lui avait confiée le magazine M. La femme se laissa entraîner sans opposer la moindre résistance et, le visage tourné face à K, s'approcha de lui. Seul un monstre pourrait prendre du plaisir à voir des yeux emplis de larmes ! Son sang ne faisant qu'un tour, K lâcha sa main et recula. Il promenait son regard sur le mur de la chambre et s'arrêta sur une photo poussiéreuse accrochée près de la bougie. Il s'en approcha. Il y avait un paravent en arrière-plan devant lequel se tenait un homme d'âge mûr et de belle carrure, portant un chapeau de cérémonie en crin de cheval, un manteau à larges manches et des jambières – il n'avait pas l'air d'être un homme du peuple.

– Qui est-ce ?

La femme ne répondit pas, elle ne cessait de pleurer. Bienveillant, K lui demanda quelle était sa situation. Sans doute parce qu'elle lui faisait un peu confiance, elle lui raconta son histoire dans les grandes lignes :

– C'est une photo de mon père. Elle a été prise avant l'annexion de la Corée par le Japon, quand il vivait à Seosan dans la province de Chungcheong.. Comment un tel monde peut-il exister...

Son chagrin était si grand qu'elle avait du mal à parler.

– Mon père est parti à l'étranger en tant que membre du parti indépendantiste suite au rassemblement du *Samil-undong*¹⁹. Deux mois après son départ, il nous a envoyé une lettre de Pékin. Depuis, plus rien ; ma mère et moi n'avons plus de nouvelles depuis dix ans, et nous savons qu'à l'âge qu'il doit avoir maintenant, il y a peu de chances pour qu'il soit encore en vie. Maintenant, nous habitons à Susong-dong car nous avons dû vendre notre maison, cet argent nous a permis de vivre pendant cinq ou six ans. Par la suite, j'ai travaillé dans une usine de verre... mais j'ai dû quitter mon travail malgré moi, le chef d'atelier qui avait de la tendresse pour moi, m'a créé des ennuis...

K la dévisagea de nouveau. Il l'imaginait dans toute sa beauté et son innocence à l'époque où elle était heureuse.

– Nous ne sommes que deux dans la famille, mais comment peut-on vivre si personne ne gagne d'argent ? C'est à cette époque que j'ai fait la connaissance du type qui tient le magasin de riz dans la rue. Après avoir perdu sa femme, il envoyait souvent une personne m'apporter du riz.

Son visage s'empourprait davantage.

– Il n'a jamais pris la peine de passer une nuit entière à mes côtés, il s'est contenté de me donner quelques boisseaux de riz... Quand on vit dans la misère, on est parfois prêt à tout pour de la nourriture... Il m'a déshonorée et ce n'est pas tout...

Tête baissée, elle sanglotait tel un oiseau blessé. K aussi sentait ses yeux chauffés et son nez congestionné par l'émotion.

– ... Après m'avoir transmis une maladie honteuse, il n'a plus remis les pieds chez moi. Comment ça peut exister un type pareil ? Bon sang ! Je lui ai demandé de payer les médicaments mais il a fait la sourde oreille.

19. *Samil-undong* : manifestation pour l'indépendance de la Corée, le 1er mars 1919.

K était indigné :

– Pourquoi ne pas l’avoir dénoncé ?

– Le dénoncer ? C’est ce qu’on m’a dit de faire. Je suis allée au commissariat mais, sans doute parce que j’habite dans ce quartier, les policiers m’ont accusée de m’être prostituée clandestinement et m’ont giflée à plusieurs reprises avant de me jeter dans une cellule...

Elle cligna des yeux en faisant la moue.

- Je ne peux aller nulle part porter plainte pour cette douloureuse affaire. Je suis sortie de cette cellule hier soir après y avoir passé sept jours. Il paraît qu’on a parlé de moi dans les journaux comme d’une prostituée insolente qui avait osé aller au commissariat pour dénoncer un mauvais payeur et qui, bien entendu, avait été arrêtée. Quel monde injuste...

K se souvenait d’avoir lu des articles sur cette affaire dans deux journaux.

– Au moins en prison, j’ai pu manger à chaque repas. Ma vieille mère qui a maintenant soixante ans n’a sans doute pas mangé à sa faim pendant je ne sais combien de jours. Quand je suis rentrée, je l’ai trouvée allongée, elle n’avait même plus la force de parler. Alors que pouvais-je faire ? J’étais si faible. Devais-je voler ? Que me restait-il à mettre en gage ? Après avoir réfléchi, je suis sortie dans la rue... Et... hier soir je suis rentrée dans cette chambre avec un type, ma mère a dû nous remarquer... J’ai eu un étrange pressentiment. J’ai couru vers sa chambre mais elle avait déjà les yeux révulsés, seul un bol d’eau additionnée de soude caustique roulait par terre. Je voulais crier et appeler au secours mais je n’y arrivais pas. Son cadavre se trouve toujours dans la chambre là-bas. Dans sa chambre... À quoi bon continuer à vivre ? Mais je dois au moins l’enterrer de mes mains, n’est-ce pas ?

Quand elle eut fini de parler, ses lèvres se mirent soudain à trembler, son visage alors écarlate devint aussi pâle qu’une feuille de papier, elle était sur le point de s’évanouir.

– Oh la la ! Êtes-vous souffrante ?

– Non... non.

Mais elle tenait à peine debout.

K aurait pu fondre en larmes comme si cette histoire était arrivée à sa propre sœur. Il avait envie de la prendre dans ses bras et de pleurer à chaudes larmes avec elle. Malgré le sol glacial, son visage rougissait de honte. Il pensait : « Je voulais que ma plume devienne le sabre de tous ces gens ; et moi je suis sorti pour écrire quoi avec cette plume ? Quel vautour je suis ! ». K vida ses poches et s'empessa de sortir, le poing serré comme pour contenir un « Au secours ».

Que ce monde est calme ! Que ce monde est paisible ! Provenant d'on ne sait où, le lent claquement des morceaux de bois du veilleur de nuit semblait répandre ce message : « Rien à signaler, pas d'incendie, pas de voleurs ».



LES CERISIERS DU JAPON

– À quoi bon regarder en arrière comme ça ? Maintenant que le vent est tombé, nous devons nous dépêcher..

À ces mots, il se retourna pour regarder sa femme. Sa voix était calme alors que ses yeux se remplissaient de larmes. À la pensée qu’après avoir franchi le sommet, il ne pourrait plus revoir ce village, ses pieds lui semblaient peser des tonnes. « Ce col... ce col n’est qu’à cinq *li* de chez nous ; chaque fois que je le traversais, le dos chargé de bois, cette maison qui est la nôtre apparaissait en premier devant mes yeux. De cet endroit, chaque fois que je voyais s’élever la fumée de notre cheminée, je remontais ma ceinture et me redressais, mon fagot de bois sur le dos. D’ici, dans les rayons du soleil couchant, je pouvais même distinguer la jupe que ma femme avait étendue sur la haie. Maintenant, de ce col, c’est la dernière fois que je regarde cette maison dont le toit de chaume, récemment changé, fait penser à un poussin venant de briser sa coquille ! »

Une fois arrivé au sommet, il remonta la corde avec laquelle il avait ficelé son balluchon et se retourna de nouveau pour contempler son village. « Aucun endroit au monde ne vaut celui-là. Quand je revenais du village, il me suffisait de passer le sommet du *seonwangdang*²⁰ pour qu’il fasse soudain plus doux, sans le moindre souffle de vent. Quand il faisait froid, nous pouvions facilement

20. *seonwangdang* : autel où l’on vénère l’esprit tutélaire du village.

chauffer la maison plusieurs jours grâce aux aiguilles de pin que nous ramassions ; l'eau des ruisseaux devant chez nous était idéale pour laver notre linge et si fraîche pour nous désaltérer... Maintenant tout cela est bien loin ! »

Derrière lui, sa femme avançait en essuyant ses larmes et en reniflant :

– Allons, dépêchons-nous !

Après avoir franchi le col, ils accélèrent le pas. L'homme portait un balluchon sur son dos : des couvertures, des vêtements, un tisonnier, une calebasse. La femme portait un enfant, si bien enveloppé dans une couverture qu'on ne pouvait voir sa tête ; elle portait également un objet semblable à une bouteille d'huile. Au gré de la marche, elle précédait ou suivait les pas de son mari ; quand elle se trouvait devant un fossé, elle l'enjambait ; quand elle se trouvait sur un chemin sinueux, elle coupait à travers champs et rizières au pas de course au point d'entendre le vent siffler à ses oreilles.

Comme ce n'était pas un jour de marché, les trois membres de cette famille ne croisèrent âme qui vive hormis des cailles qui s'envolaient devant leurs pieds dans un léger bruissement d'ailes, et des faisans, surpris par leur présence, qui criaillaient avant de se sauver vers la montagne.

La femme dit alors :

– Comment faire si on se trompe de route ?

– Impossible que je ne reconnaisse pas la route que j'ai empruntée tous les jours pour aller ramasser du bois...

Ils échangeaient ce genre de propos tout en progressant sur un petit chemin, puis cessèrent de parler comme si leur bouche se collait. Ils avançaient en silence. Longtemps après l'heure du déjeuner, ils s'engagèrent dans une grande rue menant à Séoul.

Le vent soufflait fort. Les fils électriques tremblaient entre les poteaux. Le solstice d'hiver approchant, les revers de leurs vêtements frémissaient de nouveau sous le vent aussi acéré que des morceaux de glace.

Ils tremblaient non seulement à cause du vent froid mais aussi à la vue de cette immense route, une route pavée à perte de vue, si étrangère aux yeux de ce couple, à leurs pieds, à leur cœur. Alors qu'ils traversaient les rizières et les champs, ils ne réalisaient pas qu'ils étaient en train de quitter leur village, mais maintenant qu'ils s'étaient engagés dans cette grande rue, ils prirent conscience qu'ils étaient en train de partir pour de bon vers un lieu étranger sans projet précis. L'idée de partir à la recherche d'un lieu où vivre les remplissait soudain d'inquiétude. Les tremblements des fils électriques les effrayaient plus que les cris des oiseaux de montagne ou des faisans. Même s'ils n'échangeaient pas un mot, ils éprouvaient les mêmes sentiments.

Ils n'avaient d'autre choix que de continuer à marcher, dix li puis vingt. Quand des voitures passaient ou qu'une bicyclette approchait en klaxonnant, pris de panique, ils se serraient l'un contre l'autre et descendaient de la route pour continuer à avancer péniblement vers Séoul.

Ils étaient trois dans la famille – M. Bang, Mme Kim et Jeongsun, leur fillette de deux ans que Mme Kim portait sur son dos. Quelques jours auparavant, avec le père de M. Bang, ils étaient encore quatre. Depuis sa naissance, pendant trente deux ans, M. Bang avait vécu sans manquer de rien dans ce village qu'il venait de quitter. Même si les terres que la famille Bang avait cultivées depuis plusieurs générations appartenaient au fonctionnaire Kim, la bonté de son propriétaire avait amené M. Bang à les considérer comme siennes, il les avait labourées librement. Du vivant de monsieur Kim, les villageois n'avaient jamais été contraints de payer de loyer pour leur terrain ; même après sa mort, sa famille ne s'était pas mal comportée contrairement à certains propriétaires dans d'autres provinces. Le docteur Kim, son fils, avait hérité de la gentillesse de son père. Lors du partage de la récolte, il donnait toujours aux familles qui cultivaient les terres un sac ou deux de riz en plus de leur part, comme pour les années où ces mêmes familles devaient organiser une cérémonie telle

qu'un mariage ou des funérailles. Les paysans, pas très éclairés, ne comprenaient pas pourquoi le docteur Kim, cet homme qui avait si bon cœur, avait vendu ses terres arables. Selon les dires de certains villageois, il aurait exploité des mines d'or avec des japonais ou aurait fondé une compagnie avec eux. D'ailleurs, pendant une période, un Japonais et quelques hommes en costume se rendaient régulièrement chez lui, suscitant les aboiements assourdissant de ses deux chiens. M. Bang s'en souvenait aussi clairement que si cela s'était passé la veille.

Après le départ de la famille du docteur Kim pour Anseong et le changement de propriétaire, les terres avaient été cédées à une société japonaise. Excepté les paysans qui possédaient un peu de terre, tous les autres peinaient à survivre ; le nouveau propriétaire augmenta le prix du terrain et offrit aux paysans des engrais chimiques pour les inciter à en utiliser pour cultiver les champs. A l'automne, les Japonais taxèrent l'utilisation de ces engrais chimiques et s'approprièrent le riz pour un prix dérisoire ; ils prélevaient des impôts, des taxes, dont les villageois n'avaient jamais entendu parler. Certains firent faillite ; pour rembourser leurs dettes, ils n'avaient d'autre solution que de vendre leur bétail ou leur maison. Un premier foyer quitta le village, puis un deuxième ; en trois ans, cinq à six foyers étaient partis. Ce phénomène inquiétait beaucoup la sous-préfecture. Le village, considéré auparavant comme un village exemplaire, était en proie à l'exode ; les autorités locales se devaient de prendre des mesures pour lutter contre ce phénomène. Au printemps dernier, elles avaient offert au village plus de deux cents cerisiers japonais, elles en avaient donné deux par foyer et avaient planté le reste sur le bord des chemins et dans les collines. Les autorités avaient pensé que, lorsque ces arbres fleuriraient tels d'épais nuages, les villageois aussi insensibles soient-ils, s'attacheraient davantage à leur village et qu'ils ne le quitteraient plus pour une autre province.

À l'exception de quelques arbres, la plupart de ces cerisiers japonais étaient sains. Ceux que la famille

Bang avait plantés dans la cour devant la maison et ceux plantés sur la colline derrière le village avaient bien poussé et étaient en bonne santé. À la vue des cerisiers, les fonctionnaires venus rendre visite à la famille Bang, avaient dit que ces arbres fleuriraient l'année suivante.

Malgré tout, les villageois décidés à partir finirent par quitter le village.

Au début, les membres de la famille de M. Bang n'avaient pas envie de partir sans projet précis. Leur attachement à leur terre natale, à cette nature, à leurs voisins, ancré au plus profond de leur cœur, était plus sincère que ces fonctionnaires qui leur avaient offert les cerisiers. Après avoir planté les arbres, craignant que certains ne meurent, les membres de la famille Bang les surveillaient du matin au soir. En voyant poindre les bourgeons sur les branches luisantes, même eux qui avaient toujours vécu proches du printemps, n'avaient jamais été aussi émerveillés par le spectacle du printemps.

– Ils ont dit que les arbres fleuriraient l'an prochain, n'est-ce pas ?

– Comment ? Tu ne connais pas ces fleurs ?

– En tout cas, il paraît qu'elles valent le coup d'œil !

– Oui, c'est ce qui se dit...

Les villageois décidés à partir finirent par quitter le village. Cet hiver-là, la famille de M. Bang fut la deuxième à partir.

Le troisième jour, le couple exténué découvrit Séoul enveloppée par la brume du soir sous une neige virevoltante. Lorsqu'ils arrivèrent en ville, la nuit était déjà tombée.

À Séoul, des gens les interpellaient chaleureusement :

– Vous venez d'où ? Vous allez où ? Venez dans notre hôtel.

– Nous n'avons pas d'argent...

À cette réponse de M. Bang, ces gens, si bien intentionnés, se sauvaient comme s'ils avaient été piqués par une abeille.

Non pas qu'ils n'aient pas le moindre sou – une fois leur dettes remboursées, il leur restait bien quelques

wons de la vente de leur maison –, mais cet argent ne devait pas leur servir à se loger confortablement dans un hôtel et à payer des repas.

Traînant leurs jambes lourdes de fatigue, faisant face aux réprimandes des agents de police, ils erraient dans les rues sans destination précise ; ce n'est que tard dans la nuit qu'ils purent déposer leur affaires. Ils eurent beau chercher un lieu où s'abriter de la neige, ils ne trouvèrent que ce pont dont ils ignoraient le nom.

– Pourquoi ne pas donner la tétée à cette chipie ?

– À quoi bon un sein qui n'a plus de lait ?

Leur bébé pleurait tellement que les passants les regardaient sous le pont.

Dans l'obscurité, ils ouvrirent leur balluchon pour manger des gâteaux de riz rassis et des œufs durs sans même penser à se désaltérer. Toute la nuit assis sans pouvoir déplier les jambes par manque de place, ils étaient tout engourdis et ne supportaient plus la douleur. Ils se relevèrent et firent quelques pas.

Puisqu'ils n'avaient pas d'autre endroit où aller, le lendemain, ils achetèrent du riz, du bois, une natte en paille qu'ils tendirent autour d'eux ; ils suspendirent également des casseroles et apportèrent de l'eau. Ensuite, les trois membres de famille se reposèrent toute une journée.

Ce jour-là, il neigea sans interruption. En regardant tomber la neige, M. Bang se dit qu'un froid cinglant allait sévir et qu'il aurait mieux fait d'apporter un bon vieux balai en branches de Lespedeza.

Il se leva au petit matin et marcha un long moment sur l'épais manteau de neige dans lequel ses pieds s'enfonçaient ; il cherchait un balai fait de branches, et en trouva finalement un de la taille d'une queue d'écureuil pour la coquette somme de cinq *jeons*. Ensuite, muni de ce gagne-pain flambant neuf, il frappa aux portes des maisons encore fermées :

– Voulez-vous que je balaie la neige devant chez vous ?

– Nous avons déjà quelqu'un qui va s'en occuper...

Il continua sa tournée :

– Voulez-vous que je vous débarrasse de toute cette neige ?

– Ne vous en faites pas, je m'en charge.

M. Bang restait coi. Il pensa: « Alors comme ça, moi qui n'ai pas de cour, j'aurais acheté un balai pour rien, quel imbécile ! » Il revint sous le pont. Il se rendit également dans un bureau de placement, et postula pour une place de domestique. Pour gagner de l'argent, il allait ça et là en se proposant comme travailleur agricole, mais il ne trouva pas d'employeur. Seul un étudiant lui demanda de porter une malle en osier jusqu'à l'arrêt du tram. M. Bang était inquiet, pourrait-il retrouver le chemin du retour ? Il bafouilla alors :

– Si je vous y accompagne, pensez-vous que je pourrai retrouver mon chemin ?

L'étudiant grommela on ne sait quoi en japonais et s'en alla.

Un jour, un agent de police vint sous le pont.

– Il ne faut pas faire de feu sous un pont. Si je vous y reprends, je ne vous laisserai plus dormir ici...

À partir de ce soir-là, il n'eut plus de fumée. Si au moins ils avaient eu quelque chose à faire bouillir, ils auraient osé faire du feu. Mais ce jour-là, dès le matin, les provisions étaient épuisées.

Sa femme, exténuée, n'avait plus la force de pleurer :

– Qu'allons-nous faire ?

L'enfant tenait dans sa bouche le sein sans lait de sa mère et le suçait vainement avant d'éclater en pleurs. Sans répondre, M. Bang, assis, se contentait de faire claquer sa langue avec amertume :

« Quel monde ingrat ! »

Le lendemain matin, l'enfant dormait dans les bras de son père. Le soir, c'était la femme qui endormait la petite dans ses bras, et quand dans la nuit, l'enfant faisait pipi, le père la reprenait avec lui. Plongé dans ses pensées, il n'avait pu s'endormir qu'au petit matin. Alors qu'il dormait profondément avec sa fille, sa femme éprouva une infinie pitié pour son mari : il ne

buvait jamais d'alcool en dehors des grandes occasions, quant aux cigarettes, il n'en achetait que les jours où il travaillait pour en donner à ses collègues. Elle en voulait au monde entier ; comment un homme comme son mari pouvait se retrouver dans une telle situation ! Ils n'auraient peut-être pas dû vendre leur maison, leur village lui manquait.

Après avoir réfléchi, Mme Kim prit sa calebasse. C'était une grosse calebasse toute neuve et bien solide que lui avait donnée une voisine en disant : « On dit qu'à Séoul, même ce genre de choses, il faut l'acheter ! »

Depuis leur arrivée à Séoul, c'était la première fois qu'elle sortait de sous le pont, c'était également la première fois qu'elle sortait sa calebasse. Ses jambes tremblaient. Elle n'avait pas mangé depuis une semaine, elle était épuisée par les tétées de leur fille au point qu'elle voyait des étoiles briller dans le ciel en plein jour. Les yeux écarquillés, elle cherchait des maisons fortunées. De l'extérieur, nombre de maisons lui paraissaient riches mais toutes gardaient porte close. Elle était tellement préoccupée à passer de maison en maison qu'à aucun moment elle ne s'était retournée ; elle continuait à avancer dans une rue puis une autre. Par chance, quelques portes s'ouvrirent mais toutes ne lui donnèrent pas à manger ; lorsque sa calebasse fut finalement remplie, elle avait déjà perdu son chemin. Elle avança dans une rue, puis une autre, c'était un monde qu'elle ne reconnaissait plus. Elle ignorait où elle devait se diriger pour retrouver le ruisseau sous le pont, elle était totalement désemparée. Il y avait beaucoup de passants à qui elle aurait pu demander son chemin mais sans le nom du ruisseau ou du pont, cela lui était impossible. Plus le soleil dardait de ses rayons, plus il y avait de passants dans les rues, plus Mme Kim s'affolait. A ce moment-là, une vieille dame lui donna une tape amicale dans le dos :

– Que cherchez vous ?

Mme Kim fondit en larmes.

– Ne vous inquiétez pas. Il n'y a pas un endroit que je ne connaisse à Séoul. Je vais vous aider...

La gentille dame fit entrer Mme Kim chez elle – la maison devant laquelle elle s’était arrêtée –, et lui servit un petit déjeuner ainsi que de l’eau de cuisson du riz en la consolant :

– Ne vous en faites pas et n’hésitez pas à vous resservir. Pendant ce temps je vais ranger la cuisine. Ensuite, on sortira ensemble.

Mme Kim pensait que l’on pouvait trouver des gens bienveillants à Séoul, elle avait toute confiance en cette vieille dame qui l’avait émue, ses larmes coulaient sur la petite table. Elle ne pouvait rien lui refuser, elle prit du riz avec sa cuillère, mais en pensant à son mari et sa fille qui n’avaient rien mangé depuis des jours, elle n’arrivait plus à avaler. Elle but à peine quelques gorgées de l’eau de cuisson du riz et reposa sa cuillère sur la petite table avant de suivre la vieille dame.

Toute la journée, la vieille dame emmena Mme Kim dans des endroits surprenants – au col de Jingogae, dans des grands magasins, et même jusqu’à un ruisseau qui n’avait rien à voir avec le ruisseau que Mme Kim cherchait – avant de conclure :

– Nous avons assez marché pour aujourd’hui, nous continuerons à chercher demain.

Mme Kim avait le cœur déchiré mais n’avait pas le courage de tourner le dos à l’aide de la vieille dame pour partir seule. Elle resta assise sans fermer l’œil de la nuit. Tôt le lendemain matin, elle fit courtoisement comprendre à son hôte de se hâter. Elles se mirent en route mais la vieille dame l’emmena de nouveau dans des endroits inattendus.

Depuis le début, la vieille avait une idée derrière la tête : elle convoitait le visage et la jeunesse de Mme Kim comme un chat sauvage guette une poule dodue.

« Je devrais réussir à gagner un peu d’argent avec elle... »

C’était le plan que la vieille avait échafaudé après sa rencontre avec Mme Kim.

Il était impossible que Mme Kim revienne sous le pont. M. Bang avait des flammes dans les yeux :

« Cette garce ! Comment a-t-elle pu s’enfuir sans penser à notre petite ! Quelle garce ! »

Il serrait les dents.

Ne pouvant se résigner à laisser sa fille qui n'avait rien mangé depuis deux jours, il la prit dans ses bras pour sortir ; il lui donnait tout ce qu'il trouvait à manger – pimenté, salé. Un jour l'enfant attrapa froid et souffrit de diarrhées.

La couette, le revers de la veste et les pans du pantalon du père souillés par les excréments de l'enfant durant la nuit avaient gelé et s'entrechoquaient. Le corps de l'enfant était si brûlant que le père sentait cette chaleur dans ses propres yeux.

« Oh là là ! Mon dieu, pourquoi êtes-vous si cruel ? » murmura-t-il. Mais seul le vent froid du petit matin lui répondait en lui frappant le visage. »

Il attendit que le jour se lève, prit son enfant et se renseigna pour aller à l'hôpital.

– Sauvez ma fille, s'il vous plaît.

– Le docteur n'est pas encore arrivé. Pourquoi l'avez-vous laissée dans cet état ? Vous auriez dû l'amener plus tôt.

– Parce que je n'avais pas d'argent...

– Vous en avez maintenant ?

– Non. Mais si vous la sauvez, je gagnerai de l'argent pour vous payer plus tard. Comment pourrais-je ne pas vous payer ?

– Allez dans un hôpital plus grand !

Toute la journée, M. Bang parcourut les hôpitaux avant de revenir sous le pont.

Il avait de nouveau faim mais il ne pouvait plus faire un seul pas en laissant seule leur fillette souffrante. Pourtant, le soir venu, ne pouvant passer une nuit de plus sans manger, il ferma les yeux puis se leva pour sortir.

Lorsqu'il revint après avoir ingurgité quelques cuillères de riz mendrées, la nuit était déjà tombée. Il faisait noir sous le pont ; il regardait longuement leur abri, la fillette n'était plus à sa place : la tête collée sur le sol gelé, elle sanglotait. Il la prit dans ses bras, elle avait des convulsions, ses yeux étaient révulsés.

Si tu veux mourir, meurs maintenant ! Et toi, espèce de garce ! On verra bien si tu seras heureuse après avoir abandonné cette petite...

Il poussa sa fille à plusieurs reprises en hurlant « vas-y, meurs ! » mais il la reprenait aussitôt dans ses bras et la regardait. Sa fille avait de plus en plus de mal à respirer.

Mais le plus dur était de lutter contre le sommeil ; il ignorait à quel moment il s'était endormi mais lorsqu'il se réveilla en sursaut, durant ce laps de temps qui lui avait semblé un instant, tout avait changé autour de lui : le soleil brillait dans le ciel, la respiration à peine audible de sa fille avait cessé. Seules ses aisselles étaient encore tièdes, son visage, ses mains, ses pieds étaient aussi froids que des poissons gelés.

Le printemps arrivait. Le rude hiver dont M. Bang venait d'endurer le froid touchait à sa fin, laissant la place au printemps qui rendait M. Bang encore plus triste. À cette époque de l'année, partout les azalées et forsythias en fleur abondaient, tout comme les jeunes filles dans les trams et les voitures ; les fleurs de cerisier du Japon s'épanouissaient généreusement tels les nuages sur Namsan et dans les jardins du Changkyeongwon. Cette période de l'année émouvait l'insensible M. Bang qui pensait à son village, à sa fille et à sa femme.

Tôt un matin, il eut la chance de porter les bagages d'un client japonais, et gravissant Namsam jusqu'au pavillon, il gagna une pièce de cinquante *jeons*. En descendant en toute hâte pour aller dans une taverne, il voyait les fleurs des cerisiers du Japon si abondantes que les branches ployaient dans la cour des maisons japonaises ; il s'arrêta pour les admirer comme s'il contemplait un tableau. Son village lui revint soudain à l'esprit : « Les cerisiers japonais que nous avons plantés doivent aussi être en train de fleurir... Tout le village doit être couvert de fleurs... »

À ce moment précis, le regard d'une Japonaise qui se promenait à l'ombre des fleurs croisa celui de M. Bang. Comme s'il avait commis une faute, il sursauta et se retourna ; le visage de la jeune fille brillait tel un

pétale de fleur ! Il sentait son cœur frémir en descendant la colline.

Il arriva dans la taverne qu'il avait l'habitude de fréquenter pour boire quelques doubles verres d'alcool accompagnés d'un bol de bouillon épicé puis échangea des blagues avec la vieille propriétaire avant de sortir ; le monde lui semblait à la fois morne et joyeux.

Mais une fois dégrisé, tout était redevenu infiniment triste, si triste qu'il ne pouvait plus le supporter :

- Quel monde ingrat !

Il avait envie de se laisser tomber sur le sol et de pleurer.



LA SAISON DES PLUIES

– Si t’as rien à faire, au lieu de rester allongé comme ça, va donc ouvrir le cabinet !

– Pour quoi faire ?

– Les livres sont en train de pourrir et tu ne le sais même pas !

Ma femme sort son fer à repasser électrique de sa cachette et essuie la moisissure sur le fil.

– Si tu as lu des livres, tu dois les nettoyer au même titre que ton fer à repasser !

– Tu crois que j’ai que ça à faire ? Ces livres sont à toi, c’est donc à toi de t’en occuper ! Tu ne peux pas me reprocher d’être à la maison et de ne pas m’en être rendu compte !

– Ça suffit ! On arrête ! Sinon, ça va encore finir comme hier soir !

Je me lève du *maru* pour m’asseoir sur une chaise. Elle est humide comme si elle avait été bouillie. Je passe la soutache de ma veste légère en ramie sur une des rainures de la chaise, le morceau de tissu vire aussitôt au bleuâtre-noir, souillé par le mois et la saleté, comme si j’avais écrasé une chenille processionnaire.

Au même moment, je réalise que ma femme l’avait lavée et que je viens de salir un vêtement propre. Je cache immédiatement la soutache, je regarde le visage de ma femme ; elle est toujours en train d’essuyer le fil du fer à repasser avec un torchon sec. Si elle m’avait vu faire, elle aurait encore dit : « T’es pire qu’un gosse ! Je la lave, la repasse pour que tu puisses la mettre, et toi, tu trouves rien de mieux à faire que de la souiller ? »

Dans ce genre de situation, si au lieu de la laisser parler, je riposte, je ne peux plus l'arrêter. Vivre en s'ignorant comme un vieux couple signifie qu'on est déjà las du train-train quotidien. Comme nous sommes encore relativement jeunes, parfois nous nous clouons le bec ou nous mitraillons de petites phrases aussi acérées que des pics, ce qui a pour effet d'entretenir notre relation conjugale.

Depuis deux semaines, je suis enfermé à la maison sans pouvoir sortir à cause de la pluie ; c'est peut-être pour cette raison que nous nous disputons sans cesse pour un rien. En prenant le recul nécessaire, à la lumière de notre courte expérience de vie de couple, on se rend compte que nos disputes portent toujours sur des brouilles ; la raison de notre engueulade de la veille n'avait rien de grave : Somyeong, notre chipie de fille, s'était changée quatre fois dans la journée. Ma femme l'a grondée, elle lui a reproché de ne pas arrêter de sortir sous la pluie et de rentrer trempée alors qu'il n'y avait pas de soleil et que les vêtements humides pourrissaient ; elle a donné une gifle à la gamine qui s'est aussitôt mise à hurler de rage. Face à ce vacarme, à mon tour j'ai réprimandé ma femme en lui expliquant que parfois les enfants devaient s'amuser sous la pluie pour renforcer leur système immunitaire contre les maladies tels que les rhumes ; que ne pas pouvoir sécher les vêtements ou ne pas avoir assez de vêtements secs pour changer un enfant n'était pas une raison pour qu'un adulte enferme un enfant, et encore moins pour lever la main sur lui et que c'était un comportement vraiment insensé et irresponsable ! Maintenant sa position, ma femme m'a rétorqué que j'avais beau jeu de parler de responsabilité, et que, dans ce cas, pourquoi cette responsabilité incombait seulement à la mère et pas au père. Elle a enchaîné en me reprochant de ne pas avoir les moyens d'acheter assez de vêtements aux enfants, ce qui lui épargnerait d'avoir à se soucier du nombre de fois où les enfants se changeaient, et de ne pas faire construire une maison digne de ce nom où elle pourrait faire sécher les vêtements si vite qu'ils n'auraient pas le temps de pourrir. Malgré mes objections, elle a continué

à soutenir que mon comportement était insensé et irresponsable pour un homme, mari et père. Comme si elle avait listé toutes les imperfections de notre maison, elle les a énumérées en insistant sur les mots « pourquoi tu ne peux pas faire...? » elle m'a durement accablé.

Dans ce genre de situation, je reste imperturbable et, pour la faire taire, je réponds :

– Alors comme ça tu ne respectes pas ton engagement ? Avant notre mariage, c'est pas toi qui avais promis de ne jamais te plaindre des difficultés financières ?

Si, malgré tout, elle s'entête encore et encore, je lâche les mots fatidiques :

– Hé bien, dans ce cas, fais comme tu veux !

Ces mots expriment une opinion des plus implicites ; si elle continue à faire la sourde oreille et me demande d'être plus clair :

– Qu'est-ce que t'entends par « comme tu veux » ?

Je suis tout à fait capable de développer cette déclaration explosive, ces mots sont toujours très efficaces pour la pousser à bout.

Hier, nous sommes arrivés à ce stade de dispute – l'explication de ces mots durs ; contrairement au proverbe qui dit « la nuit on oublie son ennemi », ce matin, la colère de ma femme ne semble pas s'être apaisée.

On dirait qu'il va bientôt cesser de pleuvoir. Je sors mes chaussures rangées sous le *maru*. Elles sont couvertes d'une moisissure bleuâtre, même à l'intérieur.

– Chérie ?

Pour la première fois depuis hier soir, je l'appelle d'un ton sérieux.

Elle se contente de me jeter un coup d'œil.

– Chérie ?

– Tu ne peux pas me parler sans m'appeler de la sorte ?

– La moisissure est-elle végétale ou animale ?

– Ce que tu peux être barbant !

En effet, je le suis parfois.

Je me regarde dans le miroir et noue ma cravate pour la première fois depuis longtemps ; ma barbe est

aussi dense que les mauvaises herbes dans la cour, je pense alors : « Est-ce que je me rase avant de sortir ? »

En sortant ma lame de rasoir, je remarque qu'elle est rouillée. Si je la partageais avec d'autres personnes, je trouverais le moyen de leur rejeter la faute, mais comme je suis le seul à m'en servir, elle a sans doute rouillé parce que je l'ai mal essuyée. Je dois l'aiguiser un long moment pour enlever la rouille. Faire apporter de l'eau et du savon, tout cela est ennuyeux. Je pense alors à *Yi Sang*²¹ et ses favoris aussi élégants que ceux de Lincoln. Une barbe drue confère une beauté féline au visage d'un homme, c'est un peu comme un bon vieux maquillage. Mais la mienne est un peu tendre. Quand je vois la photo de mon père orné de ses très longs favoris... Je n'en ai vraiment pas hérité.

Il est tout juste onze heures. Si je vais au salon de thé Nangnang ou à la pâtisserie Myeongchijekwa, à coup sûr, je rencontrerai quelques amis qui ne sont pas soumis à des horaires de bureau, comme *Yi Sang* ou Ku bo, parés de leur barbe plus longue que la mienne, en train de s'ennuyer assis devant leur café. Une fois entré, ils m'accueilleront chaleureusement comme s'ils m'attendaient. Puis, ils me recommanderont la lecture d'un des livres qu'ils ont lus récemment et ils me raconteront des anecdotes susceptibles de stimuler mon inspiration créatrice engourdie.

Je sors de la maison. J'arrive au niveau de la vigne à mi-hauteur de la colline. Aujourd'hui encore, je me laisse aller à penser que ce serait bien si le bus venait jusqu'à ce pont en pierre. Je regarde le ruisseau en contrebas. Depuis plusieurs jours, la pluie emporte l'eau du ruisseau dans sa descente, une eau si limpide que l'on pourrait se brosser les dents avec. Une femme passe et dit tout haut :

– Elle serait parfaite pour faire la lessive !

Je suis affligé par ce genre de réflexions malheureuses que peuvent faire les Coréennes en voyant une eau si pure.

21. *Yi Sang* : nom de plume de Kim Haekyeong, poète et romancier.

Il n'y a pas le moindre morceau de ciel bleu. Une fois le col atteint, le ciel m'apparaît plus bas. Les fenêtres du magasin du variolé ne sont pas ouvertes. Alors que ce n'est pas la saison, un pot de crème glacée jonche la chaussée et gêne la circulation des voitures.

J'entends les exclamations stridentes de la femme du variolé :

– Tu crois qu'un gars comme toi peut me duper ? C'est moi qui vais faire « *Choyak*²² » avec les quatre cartes orchidées, allez donne-moi celle qui me manque...

Sa voix est aussi enfantine que celle d'une fillette d'à peine douze ans. Je dis le magasin du variolé mais d'autres gens l'appellent le magasin de la bossue à cause de sa femme. Le visage de celle-ci est toujours très pâle tel un ascaride, ses traits, bien qu'un peu serrés, peuvent être considérés comme harmonieux ; si elle n'était pas bossue, ce serait une belle femme qu'un homme au visage variolé n'aurait jamais eu l'audace de convoiter. Une fois son handicap déclaré, il paraît qu'elle n'a eu d'autre choix que de se marier avec ce gars qui tient ce misérable magasin de *bingsu*²³ sur la colline ; mais, peut-être qu'en son for intérieur, elle n'arrive pas à se défaire de cet amour propre qui la pousse à toujours considérer son mari comme « un pauvre type ». Parfois, quand je passe devant le magasin, je l'entends pester contre lui de sa voix enfantine : « les gars de ton espèce font ceci ou cela » tandis que lui – le visage bistre et grossier, contrairement à sa femme – répond par un « Petite coquine... » en la suivant, les yeux pétillants pour pincer je ne sais trop quelle partie de son corps ; et quand je m'éloigne, j'entends son « aïe ! », mi - cris mi - simagrées. Comparé à elle, maigre et aussi voûtée que les pattes d'une sauterelle, le mari paraît massif et robuste. Parfois, je le vois monter à toute vitesse depuis l'école Boseong jusqu'à son magasin au sommet du col, la bicyclette chargée de provisions qu'il vient d'acheter

22. *Choyak* : carré composé des quatre cartes « orchidées ».

23. *bingsu* : dessert à base de glace pilée agrémentée de haricots rouges sucrés et sirops de fruits.

– bouteilles de soda, bananes. Que son mari si robuste l’empoigne avec force au point de presque l’écraser et hurler de douleur en minaudant, serait-ce ce que cherche secrètement cette femme ?! Même s’il pleut, même s’il n’y a pas de clients et même s’ils n’ont rien à manger, elle reste en tête-à-tête avec son mari dans le magasin, en s’écriant « *yak*²⁴ » ou « *ti*²⁵ » selon les cartes qu’elle a en main. Je me demande ce qu’ils ont bien pu mettre en jeu... Au *hwatu*²⁶, la joie que l’on ressent en retournant les cartes peut être considérée, d’un certain point de vue, comme un privilège en ce triste monde.

Il pleut de nouveau. Des nuages et un brouillard opaques enveloppent Namsan. Je me plonge plus facilement dans mes pensées en descendant le col qu’en le montant.

Ce couple formé d’un homme au visage variolé et d’une bossue... il est peu probable qu’ils se soient entendus d’un commun accord, en se tenant la main, l’un disant « comme mon visage est variolé, je t’accepte même si tu es bossue », l’autre : « comme je suis bossue, je t’accepte même avec ton visage variolé ». Quelqu’un a dû leur servir d’entremetteur et dire à la jeune mariée que son futur époux avait le visage variolé et au futur époux que la jeune mariée était bossue, ils s’étaient certainement mariés une fois informés de leur défaut respectif.

« Quand le jeune homme a appris que la femme qu’il était sur le point d’épouser était bossue, qu’a-t-il ressenti ? »

À cette seule pensée, j’ai le cœur serré.

Je n’ai pas fini de descendre le col.

« Et nous... Comment nous sommes-nous rencontrés ? »

24. *Yak* : au *hwatu*, désigne un carré de cartes.

25. *Ti* : cartes de *hwatu* dont le dessin représente un galon en forme d’arbre.

26. *hwatu* : jeu de cartes composées de quarante-huit petites cartes rigides – douze séries de quatre cartes, chaque série représentant un mois de l’année – sur lesquelles sont représentées, de façon très stylisée, les quatre saisons, par des fleurs et des plantes.

Je me souviens. Moi, je venais de la province de Kangwon et ma femme de Hwanghae – province que je n’avais jamais vue et dont je n’avais jamais entendu parler jusqu’à l’âge de mes vingt-six ans. Nous nous sommes rencontrés grâce à Mademoiselle Jo – à l’heure qu’il est, elle aussi est mariée – je la connaissais un peu et il se trouve qu’elle était également une amie intime de la femme que j’allais épouser. Nous ne sommes pas tombés amoureux l’un de l’autre au premier regard au hasard d’une rencontre en compagnie de Mademoiselle Jo ; et quand bien même une telle opportunité se serait présentée à nous, contrairement à moi, ma femme n’avait rien d’une héroïne d’histoire d’amour. En fait, dès le début c’est Mademoiselle Jo qui a joué l’entremetteuse, elle a organisé un rendez-vous galant avec l’intention de nous marier. J’ignore ce qu’elle a dit de moi à ma femme mais elle me l’a présentée en ces termes :

– Tout d’abord, c’est une fille de bonne famille, et bien qu’elle ait grandi dans l’opulence, elle est d’une nature plutôt conciliante et saura s’accommoder de toutes les situations ; c’est une femme de la nouvelle génération sans être trop « moderne » pour autant ; elle a étudié la musique mais n’a pas l’ambition de devenir musicienne, c’est juste un loisir pour elle ; physiquement, on ne peut pas dire qu’elle soit belle mais si vous vous voyez, je suis sûre que vous vous plairez.

J’ai aussitôt demandé à Mademoiselle Jo de me la présenter. Ce qu’elle a fait. Pour aller au rendez-vous, je suis allé chez le coiffeur, j’ai épousseté mon costume et ciré mes souliers. Non seulement j’allais la voir mais elle aussi me verrait ; j’étais nerveux, je ne quittais pas la table des yeux ; elle n’avait pas l’air d’avoir un tempérament sanguin, au contraire, elle semblait humble et un peu timide, son visage rappelait celui de la chanteuse japonaise Gujomuja, elle ne m’a pas déçu.

« Mais pour se marier, il faut s’aimer. Combien de temps devra-t-on attendre avant que nous tombions amoureux et puissions enfin nous marier ? L’amour n’a pas sa place dans une rencontre pour un mariage

arrangé tel que le nôtre. Même si nous nous plaisons et nous embrassons comme dans les films – ce qui est normal pour une première rencontre – cela n’a rien à voir avec une affaire de cœur...»

Dans un sens, j’ai regretté que nous nous soyons rencontrés avant le mariage. Comme j’avais toute confiance en Mademoiselle Jo – sa personnalité, sa culture, notre amitié – j’aurais dû la laisser s’occuper de tout et arranger les fiançailles sans que nous nous rencontrions avant la cérémonie. Que cela aurait été plaisant d’éprouver cette curiosité légitime et naïve en voyant ma future épouse pour la première fois le jour du mariage ! Aujourd’hui encore, je regrette que cela ne se soit pas passé ainsi. Mais comme nous nous étions rencontrés avant, il me semblait nécessaire de faire un peu connaissance ; je lui ai donc proposé d’aller nous promener ensemble. Elle a accepté en ajoutant que, comme elle était encore étudiante, elle ne pouvait sortir de son école que pendant trois heures, de deux à cinq heures le samedi après-midi, et qu’elle n’aimait pas les lieux animés tels que les parcs ou les cinémas.

Nous avons rendez-vous à l’arrêt du tram à Seodaemun mais je ne savais pas où l’amener :

– Où souhaitez-vous aller ?

– Je ne sais pas.

À ces mots, elle rougit en regardant autour d’elle. Elle semblait vouloir quitter les lieux au plus vite de crainte de rencontrer ses copines ou ses professeurs.

Je lui ai alors proposé :

– On n’a qu’à monter le long de ce château, qu’en pensez-vous ?

Elle a commencé à marcher calmement. Après un moment, en pointant en direction de Hyangchon-dong, je me suis de nouveau adressé à elle :

– Et si nous allions nous promener dans cette montagne ?

– Mes copines viennent souvent s’y promener.

Faute de mieux, j’en étais rappelé le chemin du temple bouddhiste Jinkwansa où collégien j’étais allé pique-niquer avec ma classe. Après la prison de Seodaemun

et le col Muhakjae, le chemin débouchait sur le ruisseau qui coule en contrebas du pavillon Sekeom Jeong, le sable y était fin et l'eau claire. C'était l'automne comme le jour de ce pique-nique, l'odeur des céréales bientôt à maturité, les chrysanthèmes sauvages, le ciel clair et le chemin de sable blanc, tout paraissait nous accueillir. Les pieds couverts de poussière, nous avons continué à avancer vers la prison de Seodaemun puis nous avons passé le col Muhakjae. Croire qu'il suffirait de passer le col pour voir apparaître un chemin propre et les eaux cristallines du ruisseau était une douce illusion. Nous avions beau marcher, la poussière s'élevait en formant des volutes de fumée. Une charrette de fumier est passée soulevant davantage de poussière, la puanteur a assailli mes narines. Quand une voiture passait, nous ne pouvions ouvrir les yeux ni respirer pendant un long moment. Une petite heure s'était déjà écoulée. Je ne lui avais toujours pas adressé le moindre mot gentil. De toute évidence, nous devions marcher davantage pour voir apparaître le ruisseau. Le soleil de plomb dardait ses rayons sur nos têtes, je ne voyais que des rochers brûlants. Pourtant, nous n'avions pas d'autre solution que d'aller dans la montagne pour tenter de trouver un endroit où nous asseoir. Une fois arrivés, j'ai cherché un coin sous les arbres, il n'y avait que des pins rouges à force d'être rongés par les chenilles processionnaires. J'ai finalement trouvé un endroit ombragé et me suis assis. Près du cours d'eau aussi ténu qu'un fil, étaient rassemblées des femmes venues faire leur lessive, elles faisaient autant de bruit que si elles étaient en train de pêcher. Dans le vacarme des battoirs, nous devions crier pour nous entendre.

Quelque temps plus tard, la première fois que j'ai amené ma femme à Seongbuk-dong, elle a plaisanté en me demandant pourquoi, le jour de notre rencontre, je n'avais pas pensé à cet endroit plus propice à une promenade en amoureux ; elle a ajouté que j'étais peut-être doué pour écrire des romans mais pas des romans d'amour. Mon excuse était que ce jour-là, nous n'étions pas encore amoureux l'un de l'autre.

À cette réponse, ma femme a fait la moue en disant :

– Dans ce cas, va étancher ta soif d’amour !

En effet, j’ai parfois envie de flirter. Ce désir est peut-être notre lot à tous. Toute expérience est toujours nouvelle, on ne saurait en être rassasié : serait-ce là le propre du flirt ?

Aujourd’hui encore, le bus me ridiculise en partant sans moi. Il a démarré alors que je fermais mon parapluie et m’appêtais à courir. Pour ne pas être hanté par l’affiche publicitaire à l’arrière de ce maudit bus, je détourne mon regard.

Depuis trois ans déjà, je prends ce bus presque tous les jours et je n’ai jamais eu la chance de le prendre sans devoir courir derrière ou de l’attendre, ni celle d’arriver à l’heure pour l’attraper. Il semblerait normal que cette chance se présente au moins une ou deux sur les centaines fois où je prends le bus mais cela n’arrive jamais.

« D’abord, où je vais ? »

Après avoir longuement réfléchi, je décide de monter dans le premier bus qui arrivera quelle que soit sa destination. C’est le bus qui va en direction du gouvernement général. Ce bus n’est plus qu’un vieux tas de ferraille. Je me fraye un passage et m’assois sur le siège derrière le conducteur. Cette épave ne doit pas être graissée souvent, à chaque fois que le bus s’arrête et redémarre, on dirait qu’il traîne ou pousse une pelle à feu dans un vacarme à crever les tympans. Ce qui est également désagréable quand je prends ce bus, c’est qu’il dessert l’arrêt Donhwamun. Une fois arrêté là, il ne bouge plus tant que le contrôleur à l’humeur acariâtre n’a pas donné sa permission ; ce dernier ne laisse jamais repartir le bus immédiatement, même pas une fois sur dix. Dans le bus, tous les yeux arborent un regard perçant comme pour lui signifier : « Eh oh ! Allez, laisse voir repartir le bus ! ». Parfois, je compte dans ma tête, il m’arrive de compter jusqu’à soixante-dix voire quatre-vingt avant que le bus ne redémarre. Le pire, c’est quand le contrôleur demande aux voyageurs de

descendre du bus pour monter dans celui garé devant ou derrière ; dans ce cas, certains voyageurs sont tellement énervés qu'ils laissent échapper un « crétin ». Alors que j'étais installé, je dois renoncer à ma place assise pour monter dans l'autre bus où tous les sièges sont pris, et comme je suis assez grand, il m'est impossible me tenir droit, je reste debout en faisant semblant de regarder par la fenêtre. Je ne peux m'empêcher de grommeler :

« Quel enfoiré ! Qu'est-ce qui le pousse à retenir le bus si longtemps ? » ou « Ce salopard ne sait rien dire d'autre que de changer de bus et prendre le bus de devant... »

À bien y réfléchir, il va sans dire que le contrôleur ne le fait pas exprès, ce genre de régulation et d'arrangement est parfois nécessaire pour assurer le transport des voyageurs.

Mais de telles réflexions sensées viennent a posteriori, il est fréquent que la première réaction des voyageurs pressés d'arriver à destination soit de pester et de regarder le contrôleur de travers ; c'est peut-être dû au manque de civisme des Coréens. En tout cas, il est évident que, tout comme le métier d'inspecteur de police ou de fonctionnaire des impôts, le métier de contrôleur de bus est un frein aux relations humaines.

Aujourd'hui, on ne nous demande pas de changer de bus, mais si j'avais compté, j'aurais dû compter au moins jusqu'à quatre-vingt-dix avant que le bus ne redémarre.

Je prends le tram à Anguk-dong. En fait, je devrais dire « Anguk-Jeong », mais aujourd'hui encore « Anguk-dong » me vient plus naturellement. Je n'approuvais pas vraiment la politique de regroupement des districts administratifs que sont les « *dong* » et les « *li* » en de plus grosses unités appelées « Jeong ». Contrôler la culture en prenant en considération uniquement l'efficacité, c'est seulement une mauvaise manière de gouverner importée de l'étranger par les dirigeants coréens. D'ailleurs, désigner notre quartier de Seongbuk-dong par « Seongbuk-Jeong » serait comme faire l'honneur à quelqu'un de l'appeler « Maître Yi » au lieu de

« Fonctionnaire Yi ». À ce rythme, d'ici quelques années, le gouvernement pourrait bien décider de réguler par tous les moyens les patronymes tels que Yi, Kim, Pak ou Jeong sous prétexte qu'il y en a trop.

Une culture qui brime l'originalité à tous les niveaux ne saurait être une culture riche.

– On est arrivé devant les bureaux du *Joseon Jung-ang Ilbo* ! lance le chauffeur du bus.

Avant même d'arriver à Jongno, je descends du bus. Comme j'ai travaillé pour ce journal pendant un an, même si je n'ai rien eu d'autre à faire que d'échanger quelques banalités du genre « Vous allez bien ? » aussi dénuées de sens que le bruit d'un bâillement, j'ai gardé l'habitude d'y faire un saut car c'est là que se rassemblent la plupart des gens que je connais dans le quartier.

Pourtant, une fois entré, je m'ennuie toujours. Les employés se contentent de me prendre par le poignet ou, s'il y a une chaise à proximité, m'invitent à m'asseoir. Tête baissée, ils doivent continuer à écrire leurs articles comme moi à l'époque où j'y travaillais. Tout en bavardant avec moi, ils continuent de répondre au téléphone. De même, quand ils me prennent amicalement par la main, ils crient au coursier :

– Hé toi, va demander combien de colonnes sont réservées pour les publicités.

C'est une vraie tragédie pour moi de voir *Yeosu*²⁷ avec son goût pour la méditation, dans son fauteuil de directeur des affaires sociales se renfrogner en lisant les titres des faits divers – cambriolage, viol. Quant à *Bingheo*²⁸, il croupit depuis longtemps à son poste au quotidien *Donga Ilbo*, comme *Suju*²⁹ qui perd son temps à travailler pour le magazine féminin de ce même journal.

27. *Yeosu* : nom de plume de Pak Palyang, poète et journaliste.

28. *Bingheo* : nom de plume de Hyeon Jinkeon, romancier, nouvelliste et journaliste.

29. *Suju* : nom de plume de Byeon Yongno, poète, essayiste ; il a également été rédacteur en chef du mensuel Shingajeong « foyer nouveau » publié par le journal du même nom.

Comment les directeurs de ces journaux peuvent-ils être aveugles au point de ne pas voir le talent de ces hommes ?

En toute honnêteté, ils ne savent absolument pas tirer profit du talent de leurs employés. Si j'étais directeur d'un journal ou d'un magazine, je serais sûrement plus compétent que ceux des autres journaux, au moins en ce qui concerne l'attribution des postes aux employés de qualité ; je suis aussi triste et indigné pour tous ceux qui pourrissent dans ces journaux et ces magazines que pour les journaux et les magazines eux-mêmes.

– Vous partez déjà ?

– Oui.

Comme d'habitude, après avoir feuilleté quelques journaux, je réalise que ces gens sont trop occupés pour discuter. Embarrassé, je me lève.

– Vous savez, pour le feuilleton, vous pouvez nous envoyer plusieurs épisodes à la fois...

– D'accord.

Ma réponse est toujours claire et nette mais je n'arrive pas à écrire à l'avance, je n'y vois pas d'intérêt. Écrire au dernier moment est une mauvaise habitude que je dois corriger. Comment je ferai quand je n'écrirai plus de feuilletons pour un journal mais un véritable roman ? Cette idée me laisse dubitatif, je reste comme un imbécile.

Je descends au service de la publication. Les gens sont également occupés. Pieds nus, perchée sur sa chaise montée au plus haut cran, Shinbok³⁰ – surnom de quand elle était enfant – est accroupie comme si elle s'apprêtait à déféquer, les bras en l'air ; d'une main elle tape les cendres de sa cigarette, de l'autre elle écrit bruyamment sur le stencil avec son petit poinçon, elle est l'exemple même de la personne occupée :

– Merci pour le manuscrit.

– Quel manuscrit ?

30. *Shinbok* : surnom de Choi Yeongju quand elle était enfant, écrivain de littérature pour enfants.

Je me souviens qu'elle m'avait demandé à plusieurs reprises d'écrire un manuscrit mais que je ne lui ai pas encore envoyé. M. Yun³¹, qui moisit ici à écrire des chansons pour enfants, m'explique :

– Elle veut dire qu'elle vous serait reconnaissante d'écrire le manuscrit maintenant.

– Et bien, d'accord. Je vais l'écrire maintenant.

Shinbok se tourne sur sa chaise pour descendre et pose devant moi un bloc de papier et une plume.

– Écrivez un essai, s'il vous plaît.

– Quel est le titre ?

– Écrivez un essai sur la mer !

Je me retrouve obligé d'écrire pendant une heure.

– La mer !

Au loin, je vois la montagne Bukhansan trempée par la pluie. J'entends le bruit de l'eau qui tombe des toits et la rotative qui tourne dans l'imprimerie.

– La mer !

J'ai beau l'appeler, cette mer que je veux dépeindre se trouve à cinq cents cinquante *li* à l'est. J'écris une ligne, je la barre, j'écris deux lignes, je les barre ; je me dis que je ne dois pas être trop exigeant avec mes élèves du cours de composition de texte. Une mouche se pose sur le dos de ma main. Pendant la saison des pluies, cette sensation est aussi moite et poisseuse que s'il s'agissait d'un ver en train de se tortiller. Je la chasse, mais elle revient aussitôt se poser au même endroit. J'imagine à quel point la mouche regretterait de ne pas s'être envolée loin si je mettais du papier tue-mouche sur le dos de ma main. Pendant un bon moment, j'oublie que je dois écrire sur « la mer ».

– M. Yi ?

– Oui ?

– Savez-vous quand sort le prochain numéro du magazine *Jokwang* ?

– Je ne sais pas.

En même temps que je prononce ces mots, je réfléchis. J'ai bien fait de répondre ainsi même si ce n'est pas la

31. *Yun*: Yun Seokjung, écrivain de littérature pour enfants.

vérité. La concurrence entre les magazines s'avère plus rude que celle entre les journaux. Comme je fréquente autant le *Jung-ang* que le *Jokwang*, les employés des deux magazines me posent ce genre de questions ; peut-être me considèrent-ils comme une personne à surveiller. En fait, ce n'est pas « peut-être », je sais que c'est le cas. D'ailleurs, c'est un peu vexant. Je me rends compte que j'ai de nouveau oublié la mer pendant ce laps de temps.

Je n'ai personne à qui parler. Je pense faire un saut au magazine *Jokwang* mais de toute évidence, c'est inutile : *Nosan*³² est très souvent en déplacements, il faut l'appeler pour fixer un rendez-vous ; quant à *Ilbo*³³, en tant que rédacteur en chef, il est très occupé ; enfin *Seokyeong*³⁴, qui peint les illustrations et qui prend le temps d'observer longuement sa feuille blanche en plissant les yeux, on pourrait croire qu'il est oisif mais en réalité il est également très pris par son travail de création.

Je me rends directement au salon de thé *Nangnang*. J'ignore pourquoi mais on n'entend pas le phonographe. Il me suffit de pousser la porte d'entrée pour rencontrer au moins une connaissance déjà attablée qui me saluera d'un regard. Nerveux, j'entre et jette un coup d'œil aux gens assis dans la salle. Les clients sont peu nombreux ; tous me regardent puis feignent de ne pas me connaître avant de détourner aussitôt leur regard. Je prends une place dans un coin. J'ai une sensation désagréable. Ces gens qui m'ont regardé quand je suis entré sont tous des habitués de *Nangnang*. Bien qu'on ne se salue pas, on se rencontre souvent ici. Bien souvent, mal connaître les gens ne vaut guère mieux que ne pas les connaître. Si j'étais à leur place, j'aurais agi de la même manière ; lorsque je suis entré, ils ont dû éprouver un léger mépris sans fondement, et se dire : « Que fait ce type dans la

32. *Nosan* : nom de plume de Yi Eunsang, poète de sijo – forme poétique coréenne traditionnelle en trois vers ou 45 syllabes.

33. *Ilbo* : nom de plume de Ham Daehun, romancier.

34. *Seokyeong* : nom de plume de Ahn Seokju, peintre, cinéaste.

vie pour se permettre de venir dans un salon de thé dès le matin ? » Je suis offensé par l'idée qu'ils puissent penser cela.

Je commande un café mais les quelques gouttes d'eau dans la tasse mal essuyée me coupent l'envie de le boire. Je veux boire un café préparé avec une rigueur scientifique, de l'ingrédient de base à l'apprêt du café. Je veux le déguster en bavardant futilement aussi longtemps que je le veux.

J'appelle le serveur :

– Va chercher ton patron au premier étage et dis-lui de descendre !

– Je crois qu'il n'est pas encore réveillé.

– À cette heure-ci ? Va le réveiller !

– Qui dois-je lui annoncer ?

– T'as pas besoin de savoir, alors va le réveiller !

Comme j'insiste, il monte.

Le patron, c'est Monsieur Yi, « le chevalier des larmes » dont j'ai fait la connaissance lors de mon séjour à Tokyo. Il pleure toujours pour un rien, une seule exclamation « Aha ! » suffit à lui faire monter les larmes aux yeux. De jour comme de nuit, il aime fréquenter les salons de thé ; dès son retour en Corée, malgré des revenus assez élevés, il avait quitté son travail au grand magasin *Hwashinsanghoe* car il se plaignait que son patron ne le traitait pas comme un artiste, et avait ouvert ce salon de thé.

À chaque fois qu'il me voit, il me dit qu'il doit me parler en tête à tête. Un soir, je suis passé le voir au *Nangnang*, il m'a emmené dans sa chambre au premier étage pour me dire qu'il était tombé amoureux d'une femme. La femme en question était une belle femme de bonne réputation que tous les jeunes de Séoul admiraient. Et lui seul possédait la clé de cette fenêtre que tout le monde convoitait. Pour arriver à ses fins, il avait passé une dizaine de mois et consacré tous les revenus de son salon de thé à empêcher les autres hommes de recourir à des ruses diaboliques pour séduire son amoureuse ; il m'a raconté tout cela les yeux remplis de larmes.

– Tu sais que j’ai une femme et des enfants, alors que dois-je faire ?

Il m’a pressé de lui répondre en toute franchise. Je n’ai pas eu besoin de réfléchir ; dans sa situation une seule solution était envisageable :

– Tu dois renoncer.

– À qui ?

Il m’écoutait attentivement, les yeux étincelants.

– Ton amante.

– Je ne pourrai jamais...

– Alors reste avec elle.

– Tout en gardant ma femme ?

– Mais oui, elle ne pourra pas intervenir dans votre relation clandestine. Si j’ai bien compris tu n’as pas l’intention de l’épouser... tu ne veux quand même pas aller jusqu’à te marier avec elle ?

– Si, si, bien sûr...

En prononçant ces mots, il a baissé la tête.

– Puisque tu ne pourras jamais renoncer à ta maîtresse, c’est à toi de décider. Que puis-je dire en tant que personne extérieure ?

J’allais reculer mais il a serré fort ma main pour me demander :

– Nous n’avons pas encore consommé notre amour. Mais crois-tu qu’un amour platonique puisse durer éternellement ?

– Ça alors ! Ce n’est pas mieux que d’y renoncer mais c’est un grand idéal.

– Un idéal ? Tu veux dire que c’est impossible ?

Puis, il m’a montré un portrait qu’il a peint de son amante, avant de me demander en pleurant :

– N’est-elle pas une belle fille ?

Quelques temps après, je l’ai revu ; son visage était très abîmé, l’annulaire de sa main était solidement bandé. Quand je lui ai demandé ce qu’il lui était arrivé, il m’a répondu d’un air un peu gêné :

– Je me le suis coupé parce que j’avais un panaris.

J’ai immédiatement compris qu’un brave homme aussi sensible que lui avait dû se couper le doigt à cause de ses affaires de cœur, mais comme nous n’étions pas seuls, je n’ai pu le questionner davantage ; il a ajouté que

les affaires de son salon de thé n'allaient pas bien et qu'il allait repartir à Tokyo pour se changer les idées ; il m'a ensuite demandé si je connaissais quelqu'un intéressé pour reprendre son salon de thé, et le cas échéant de le lui présenter. En entendant cela, j'ai compris qu'il se trouvait dans une situation tragique. Depuis ce jour, je ne l'ai pas revu.

Le serveur revient au bout d'un certain temps :

– Le patron est réveillé mais il a dû sortir. Il est sans doute rentré chez lui pour prendre son petit déjeuner.

– Chez lui ? Il prend souvent son petit déjeuner chez lui ?

– Oui, parfois. Quand il a envie de manger de la cuisine coréenne.

Ni Gubo³⁵, ni Yi Sang ne pointent leur nez. Il pleuviote sans arrêt, cela donne un aspect sale à la rue. Le son du phonographe commence à se faire entendre. Peu importe qui, je veux absolument rencontrer quelqu'un.

Si je vais à la librairie *Daepanok* ou à la librairie *Ilhansobang*, je rencontrerais peut-être Wolpa³⁶ ou Ilseok³⁷.

« Ami ? » Je sors du salon de thé en réfléchissant à ce mot et marche sur le pavé battu par la pluie. M. Yi du Nangnang et moi sommes amis. Mais quand on m'a dit qu'il était peut-être allé chez lui, il m'était difficile d'imaginer comment était sa maison. Comment est sa mère ? Son père ? Où est-il né ? Dans quelle école primaire est-il allé ? Comment était-il dans son enfance ?... Je n'en sais rien. Si un membre de sa famille décédait, je serais incapable de deviner qui serait la personne âgée concernée. Qui sont ses ancêtres ? Ses ancêtres ont-ils marqué l'histoire ? Comment sont ses enfants ? Je n'en ai aucune idée. « Malgré tout, on est amis ? Peut-on quand-même dire que nous sommes amis ? »

35. *Gubo* : nom de plume de Pak Taewon, romancier et poète.

36. *Wolpa* : nom de plume de Kim Sangyong, poète.

37. *Ilseok* : nom de plume de Yi Hiseung, savant de la langue coréenne, écrivain.

À bien y réfléchir, parmi tous les gens que j'ai rencontrés aujourd'hui dans les bureaux du *Jung-ang Ilbo* et tous les gens que je veux rencontrer – Gubo, Yi Sang, Wolpa, Ilseok, tous ne sont-ils pas ce genre d'amis ?

Je les connais seulement parce que nous avons travaillé dans le même journal, avons fréquenté les mêmes écoles, étions membres du Groupe des Neuf. Nous nous rencontrons souvent mais uniquement pour des raisons professionnelles et administratives ; comme nous nous rencontrons, nous nous saluons, et, comme nous nous saluons, nous nous serrons la main, mais c'est tout. Finalement, entre eux et moi, il n'y a jamais eu aucune relation ou tendresse sincères que je pourrais me remémorer avec nostalgie. Comment des paroles de ce genre « Entre amis, et patati et patata... » pourraient-elles ne pas sonner faux ? Aussitôt, je me rappelle quelques amis d'enfance.

Yongki, Heungbong, Haksun, Bongseong... Puis-je vraiment les considérer comme mes amis ? Petits, nous avons grandi ensemble et nagé nus dans le ruisseau. Je sais que Yongki a une cicatrice sur une jambe, combien de taches Bongseong a sur son dos. Quant à Haksun, on avait fait équipe pour la course à trois pieds lors de la fête de l'école et on avait remporté la première place, par la suite nous sommes devenus plus proches. Je connais la famille de chacun d'eux : leurs grands parents et leurs parents. Je connais même parfaitement l'intérieur de leur maison, je sais également dans quelle cour poussent des poiriers asiatiques et derrière quelle maison dans la montagne sont plantés des abricotiers.

« Tiens ! Haksun m'a envoyé une lettre au printemps dernier. »

Je réalise que je n'ai toujours pas répondu à cette lettre. Je me rappelle également que j'ai négligé les demandes qu'il y formulait. Je ne lui avais pas répondu sur le moment, pas parce que que j'étais très occupé, mais tout simplement parce que je voulais feindre de ne pas avoir reçu sa lettre. Je me souviens aujourd'hui encore de ce qu'il a écrit :

« J'ai lu dans un magazine que tu avais publié un

recueil de nouvelles intitulé *Clair de lune*. Alors que tu sais que j'aime des livres de contes, comment as-tu pu ne pas m'en envoyer un exemplaire ? Au fait, pourquoi as-tu choisi ce titre ? Il faut avouer qu'il n'est pas aussi accrocheur que *La couleur de la lune d'automne*³⁸ ou *La lune claire sur la rivière*, non ? Ton livre est sans doute un roman d'amour ? En tout cas, je veux le lire. Peux-tu m'en envoyer un, s'il te plaît ? J'ai un autre service à te demander : je ne peux pas t'envoyer d'argent pour l'instant, mais pourrais-tu m'acheter une pipe à fourneau en terre cuite ? Je pourrais m'en servir pour fumer les mégots que je ramasse. Peux-tu me l'envoyer bien enveloppée avec *Clair de lune* ? On m'a dit qu'on pouvait trouver ce genre de pipe pour dix *jeons* sur les marchés de nuit... »

Comme Haksun vit isolé à la campagne depuis la fin de l'école primaire, je pouvais comprendre qu'il compare mon livre à un livre de contes comme *La couleur de la lune d'automne*, mais, en même temps, cela m'agaçait un peu ; car même si je lui envoyais mon livre, il était évident qu'il ne correspondrait pas à ses attentes, c'est pour cette raison que j'avais même laissé tomber l'idée de lui trouver une toute petite pipe à fourneau en terre cuite.

Aujourd'hui, je regrette. Peu importe qu'il ait la culture nécessaire pour le lire ou pas, le bon sens aurait voulu que je lui envoie et je regrette vraiment de ne pas avoir accédé à sa demande en me préoccupant seulement de mon amour propre.

Je m'engage en direction du col de Jingogae. Dans les magasins, je regarde attentivement les pipes à fourneaux en terre cuite et les modèles de pipes occidentales. Aucune ne coûte entre dix et vingt *jeons*. Toutes valent environ cinq ou six *wons*. Ces pipes ne sont pas plus faites pour Haksun que ne l'est mon roman *Clair de lune*.

38. *La couleur de la lune d'automne* : roman très populaire de Choi Chansik, publié en 1912.

J'entre dans la librairie *Daepanok*. Avant de regarder des livres, je jette un coup d'œil aux clients mais il n'y a personne que je connais. Parmi les nouveautés, aucun titre ne retient mon attention. Bien que ce soit la saison des pluies, l'employé vient épousseter les bouquins avec son plumeau. Je me sens presque chassé de la librairie, je sors et me dirige vers la librairie *Ilhanseobang*. Une fois là-bas, il me semble que je ne connais personne, mais au milieu de cette foule, un homme s'approche de moi en secouant son imperméable luisant de pluie :

– Tu ne serais pas Yi ?

En entendant cette voix, je me rappelle peu à peu le visage de cet homme qui jadis ne portait pas de lunettes.

– Kang..

Moi aussi, je retrouve son nom. Nous étions dans la même classe au collège. Il me serre la main pendant un long moment comme si, plus il me serrait la main, plus les souvenirs de notre passé lui revenaient ; puis il m'invite au restaurant *BonJeong Grill*. Arrivé dans le vestiaire, il ôte son chapeau, ses cheveux sont coupés au carré ; il enlève son imperméable, un écusson du drapeau japonais est épinglé sur le col de son costume. Il choisit une table et s'assoit, puis arrange son col avant de parler :

– Ces derniers temps, je vois beaucoup de tes textes dans les journaux et les magazines. Alors, ça te rapporte un peu d'argent ?

– De l'argent ?

Je lui adresse un sourire amer plein de sous-entendus :

– Et toi, ça te rapporte beaucoup ?

– Eh bien, j'ai jeté quelques lignes à l'eau.

Il m'invite à plusieurs reprises à boire de la bière et prend lui aussi un verre :

– Comme tu le sais, dans ce monde, les affaires c'est comme la pêche, tu comprends ?

Il faut un appât au bout de l'hameçon, ha ! ha !

Il affiche un sourire complaisant ; il a de l'entregent mais a perdu toute dignité :

– Ces derniers jours, j’étais sur une affaire de défrichage d’un terrain asséché sur une plage dans la province de Hwanghae.

– Comment ça un terrain asséché ?

Je ne sais même pas ce qu’est un terrain asséché.

– Ha ! Toi, t’es un vrai *Doryeonnim*³⁹ de maison !

D’après ses explications, ces missions consistent à construire des digues autour de vastes terrains exposés à la marée afin de les défricher.

– J’ai déjà fait défricher quarante ou cinquante *jeongbo*⁴⁰ de terrains.

Il a l’air navré que je ne sache pas reconnaître la valeur de son travail :

– Si je vends ces terrains à bon prix, je peux facilement toucher jusqu’à cinq cents mille wons. Moi, je tiens bon même devant les gens du bureau central.

– Bureau central ?

Je sais qu’il n’a pas utilisé ce mot pour faire allusion à l’épouse légitime par opposition à la maîtresse, pour autant je ne comprends pas de quoi il parle.

– He ben dis-donc, habiter à Séoul ne te sert à rien ! Tu ne connais pas le bureau central, autrement dit le gouvernement général ?

Ces mots me mettent mal à l’aise, je me sens profondément humilié. Puis il commence à se vanter, en racontant qu’il peut dire tout ce qu’il veut à l’inspecteur général des affaires d’Etat, que les terrains asséchés sont pris sur la mer et qu’il en a fait de bons terrains pour des rizières et des champs, ce qui étend le territoire.

– Si je me décidais à devenir sous-préfet, il ne me suffirait que de quelques manœuvres, ce serait un jeu d’enfants !

Il interpelle le serveur et me demande :

– On déjeune ensemble ?

Une fois le déjeuner commandé, il change de ton :

– Ah, cher ami !

39. *Doryeonnim* : titre honorifique désignant un jeune noble pas encore marié.

40. *jeongbo* : unité de mesure, environ 9917,4 m².

– Oui...

– On dit que tu as des contacts dans les universités pour filles.

– Oui, un peu.

– Alors, aide-moi à me marier !

Il affiche de nouveau un sourire complaisant.

Son attitude m'indispose. S'il n'avait pas commandé le déjeuner, j'aurais immédiatement quitté la table.

– Rends ton ami heureux ! Sérieusement, je ne plaisante pas ! Je suis célibataire.

Je ne lui demande aucune précision, ni s'il est marié, divorcé ou veuf ; seul, le mot « ami » me ramène brusquement à la réalité. Il utilise de nouveau le mot « ami » sans gêne. Il m'offre de la bière :

– Ça fait longtemps qu'on ne s'est pas vu, vas-y, bois !

Il continue :

– Si on n'était pas amis, comment pourrais-je te parler de ça ?

Il rote.

Le déjeuner est servi. Je n'arrive pas à oublier sa phrase : « dans ce monde, les affaires c'est comme la pêche ». Il est peut-être en train de m'appâter. Je suis peut-être en train de mordre à l'hameçon.

– Tout d'abord, une femme doit être belle... Qu'est-ce que t'en penses ?

À ce moment, je me dis : « Ça y est, il commence à me pêcher ». Je me contente de répondre :

– He bien...

À bien y réfléchir, la pêche ne profite pas seulement au pêcheur. Il arrive que le poisson parvienne à prendre habilement l'appât. Je décide de manger jusqu'à satiété et d'ingurgiter tous les plats chers qu'il commandera.

– Comme tu es un homme de lettres, j'imagine que tu t'y connais mieux que moi en amour et en mariage. Si c'est toi qui choisis ma femme, je l'accepterai sans condition ; ne prends pas mes paroles à la légère... C'est pas pour me vanter mais avec des gens du bureau central... Tiens, tu connais le fonctionnaire X ?

– Non, pourquoi je devrais le connaître ?

– Dans quelques jours, il va être nommé préfet. Les gens comme lui me présentent des filles fortunées, mais je veux la femme que tu me présenteras. Fais-moi rencontrer une femme moderne et bien roulée, digne d'un roman. Elle ne connaîtra pas les fins de mois difficiles...

Puis il enchaîne :

– ... Je dis ça entre amis ; depuis que je suis célibataire, bien entendu, je fréquente des filles du demi-monde, mais maintenant, je suis épuisé. Et surtout, ma maison est dans un désordre abominable...

Il me tend sa carte de visite en me précisant que, pour son séjour à Séoul, il loge à l'hôtel BiJeonok pour des raisons professionnelles, et que je peux donc facilement le contacter. Nous sortons dans la rue et nous nous quittons. Il s'éloigne un peu et se retourne en me criant :

– Je compte sur toi !

Il va certainement parler de moi à quelqu'un en disant qu'il a mis des appâts à l'hameçon, ces mots feront sans doute allusion au déjeuner qu'il m'a offert aujourd'hui.

Il ne cesse de pleuvoir. Je sens la chaleur se propager dans mon dos – j'ai quand même bu deux verres de bière alors que je tiens mal l'alcool. Cette rencontre aura été une bonne expérience en matière de relations sociales.

Je n'arrive pas à oublier les mots de Kang : « Elle ne connaîtra pas les fins de mois difficiles ! »

« Donc, moi, je suis un mari qui fait endurer à sa femme des fins de mois difficiles ».

Je contourne le salon de thé Nangnang et m'engage dans le quartier chinois. À l'époque où ma femme n'avait pas assez de lait pour allaiter, on m'avait dit de lui donner à manger des pieds de cochon comme mangent les Chinois. J'avais suivi ce conseil et lui en avais acheté ; en effet, elle avait eu beaucoup de lait. Après en avoir mangé plusieurs fois, elle y avait pris goût. Aujourd'hui, même si elle n'en a plus besoin pour les montées de lait, quand je lui achète des pieds de cochon, elle est

ravie ; je passe au restaurant chinois *Cheonjeungwon* et je prends le plus gros pied de cochon que je trouve. Puis je vais à la librairie *Hando*. Aujourd'hui j'achète seulement *Clair de Lune* pour l'envoyer à Haksun, quant à la pipe à fourneau en terre cuite, je lui prendrai plus tard.

Les montagnes de notre quartier de Sungbuk-dong sont toujours noyées dans la bruine.

L'AGENCE IMMOBILIÈRE

Un bruit d'eau qui tombe par terre s'éleva derrière la palissade de la maison voisine. Le bruit était assez fort pour attirer l'attention de *Chosi*⁴¹ Ahn, absorbé à compter sur ses doigts ; il scruta alors le trou de l'évier par-dessus ses lunettes dont l'une des branches était remplacée par un bout de ficelle de papier. Son regard était aussi fixe que celui d'un coq sur le point de picorer des graines. Toutes sortes de débris étaient emportés dans l'eau blanchâtre qui avait servi à rincer le riz – des morceaux de courgette, des coquilles d'œuf, des cosses de haricot mungo...

« Ils sont en train de faire dorer des galettes de haricot mungo à la poêle. Hé ben ! »

Depuis quelques années, *Chosi* Ahn avait pris l'habitude d'ajouter « Hé ben » à la fin de ses phrases.

« Après-demain, c'est déjà *Chuseok* ! Hé ben... »

Sans même s'en rendre compte, il se léchait les babines. L'odeur de l'huile lui avait mis l'eau à la bouche, il sentait ses dents se transformer en véritables poinçons comme à l'époque où sa vie était plus aisée ; il semblait faire abstraction de ses caries et de ses rages de dents qui le faisaient souffrir.

Il serrait si fort ses dents acérées qui n'avaient pourtant rien à mordre, qu'il pouvait les entendre grincer.

41. *Chosi* : titre honorifique désignant, autrefois, un homme initié au chinois classique ; noble lettré.

Il leva la tête ; le ciel s'étendait à l'infini, quelques nuages étaient éparpillés ça et là, certains éblouissaient de leur lueur aussi blanche que du calicot propre et sec. *Chosi* Ahn pensa alors à sa veste en toile légère poussiéreuse. La tête penchée en avant, il observa un long moment ses manches comme si elles étaient imprégnées d'une tristesse et d'une solitude qu'il ne pouvait surmonter avec un morceau de galette de haricot mungo et un verre d'alcool.

Il souffla sur ses manches, les épousseta du bout des doigts et finit par poser son oreiller de bois pour s'allonger.

« Quatre mille pyeong à vingt cinq *jeons*, soit zéro virgule vingt-cinq wons... Vingt fois quatre, quatre-vingt ; quatre fois cinq, vingt, ça fait donc mille... attends... mille wons ? Comme j'ai multiplié par quatre, ça fait quatre milles pyeong ; si je revends chaque pyeong de terrain au moins cinq *hwans*⁴², ça fait quatre *hwans* et soixante quinze *jeons* de profit par *pyeong*, alors... quatre fois quatre, seize, seize milles *hwans*, ensuite... »

Après toutes ces multiplications, *Chosi* Ahn arriva à un total de dix-neuf mille wons. D'après ses calculs, en investissant seulement mille wons, il pourrait en gagner dix-neuf mille. Et s'il investissait dix mille wons, combien gagnerait-il ? Il se redressa promptement et s'assit en tailleur. À cette seule pensée, son front devint brûlant. Redressant ses genoux, il s'accroupit pour déféquer. Il savait pertinemment que son paquet de *Mako*⁴³ était vide mais il le pressa pour s'en assurer. Il n'avait que dix *jeons* en poche, c'était tout ce qu'il lui restait ; sa fille lui avait déjà donné quarante ou cinquante *jeons* à trois ou quatre reprises pour qu'il fasse réparer sa branche de lunettes, mais à chaque fois il avait dépensé cet argent pour acheter des cigarettes. Il sortit son argent de sa poche. La pièce était posée au creux de sa paume, sa main tremblait légèrement.

42. *Hwan* : autre appellation de la monnaie coréenne, synonyme de won.

43. *Mako* : grande marque de cigarettes sous l'occupation japonaise.

Par rapport aux mains épaisses de *Chamwi*⁴⁴Seo, il trouvait les siennes trop maigres et trop fines. Même si de temps à autre, il acceptait le verre que lui offrait *Chamwi Seo* qui l'hébergeait gracieusement dans son agence immobilière où il était aussi libre que si c'était sa chambre, il n'enviait pas la vie de *Chamwi Seo*, courtier en biens immobiliers. Il espérait tout de même qu'au moins une fois dans sa vie, avec un peu de chance, il pourrait habiter dans sa propre maison, y prendre ses repas et affronter de nouveau le monde.

Il se rappela ce que lui avait dit une diseuse de bonne aventure : il devait serrer le poing autour de son pouce pour empêcher la fortune de lui échapper. Il s'efforçait toujours de serrer le poing de cette manière, mais à chaque fois que cela lui revenait soudain à l'esprit et qu'il regardait son poing, son pouce était toujours à l'extérieur et ça l'irritait. D'après la voyante, c'était pour cette raison que son magasin de cuir avait fait faillite et que son magasin de meubles ouvert grâce à l'hypothèque de sa maison avait disparu dans un incendie.

« Ce putain de pouce va rester dedans, bordel ! »

Il s'entraînait à fermer ses poings sur ses pouces puis à les serrer de toutes ses forces jusqu'à se faire mal. Bien qu'il soit sur le point de dépenser la pièce de dix *jeons* qu'il avait dans la poche, il la serra très fort et se rendit au bureau de tabac.

Trois vieux se réunissaient souvent dans cette agence immobilière.

Celui qui était toujours prêt à accompagner les clients qui lui demandaient de visiter des maisons, et qui regardait souvent la grande rue – toujours assis avec son chapeau de cérémonie en crin de cheval, c'était le propriétaire de l'agence immobilière, *Chamwi Seo* ; il avait le visage rouge et de grands yeux. Autrefois, il avait été *Chamwi* ; après l'annexion de la Corée par le Japon, il avait arrêté de travailler pendant cinq ans ;

44. *Chamwi* : grade militaire sous l'occupation japonaise.

il avait attendu le moment opportun pour se refaire mais n'ayant a priori d'autre solution, il avait bien fallu qu'il trouvât un nouveau boulot pour passer le temps : le courtage en biens immobiliers. Au début, ses revenus lui avaient à peine permis de survivre, mais à partir de *la huitième ou neuvième année de l'ère daejun*⁴⁵, que ce soit pour fuir l'augmentation des impôts, ou pour l'éducation de leurs enfants, les riches paysans s'étaient rués à Séoul. A cela s'était ajoutée l'envolée des prix ; dans les quartiers du centre-ville tel que Gwancheoldong et Daok-Jeong, les prix des maisons, excepté les très anciennes, avaient facilement dépassé la barre des mille wons. Durant quelques années, notamment au printemps et à l'automne, certains mois il avait gagné trois, voire quatre cents wons. Il s'était fait construire une grande maison à Gahwoe-dong, puis à peine quelques années plus tard, il avait commencé à acheter des terrains près de Chang-dong. Ces derniers temps, avec l'augmentation du nombre d'agents immobiliers et l'apparition de grandes entreprises du bâtiment comme *Keonyangsa*, comme la règle était désormais d'acheter et vendre des maisons sans intermédiaire, les revenus des courtiers avaient nettement diminué. Pourtant, comme il pouvait prendre en pension autant d'étudiants qu'il le souhaitait dans sa maison d'une vingtaine de pièces, même si certains mois le courtage ne lui rapportait rien, il n'était jamais démuné pour acheter du riz ou du bois.

« Tout le monde peut survivre dans ce monde. »

Chamwi Seo disait souvent cette phrase. À l'époque où il était militaire au camp d'entraînement, sabre à la ceinture, il pouvait crier si fort qu'il aurait fait reculer monts et rivières, alors que depuis, il était devenu un simple agent immobilier qui faisait des courbettes aux clients à la recherche ne serait-ce que d'une chambre, et qui les accompagnait, même si les clients en question étaient des *kisaeng* ou des putains ; il était le garçon de courses de tout le monde. Quand il pensait à l'énergie qu'il avait quand il était jeune et à ce qu'il

45. *huitième ou neuvième année de l'ère Daejun* : 1919-1920

était devenu, il ne pouvait s'empêcher d'être triste et de pleurer. Il aimait bien boire, mais parfois, bouleversé par une profonde émotion, il se rendait à la taverne en cachette.

L'énergie des militaires vient de leur force physique ; au fur et à mesure que sa force physique avait diminué, *Chamwi Seo* était devenu de moins en moins sensible à ce genre d'émotions. Un jour, alors qu'il déjeunait, il avait entendu les cris d'un marchand dont la voix lui semblait familière. Il avait tendu l'oreille, les cris s'approchaient petit à petit, le marchand ne sollicitait pas les badauds mais demandait : « Avez-vous des bouteilles en verre ou des tonneaux de sauce de soja à vendre ? » *Chamwi Seo* savait qu'il connaissait cette voix, il s'était levé pour regarder par la petite lucarne du *maru* ; un homme d'un certain âge était en train de passer, il portait plusieurs *gamani*⁴⁶ sur son dos et une balance à la main ; il criait : « Avez-vous des *gamani*, des journaux ou des magazines à vendre ? ». *Chamwi Seo* le connaissait certainement. Mais d'où le connaissait-il ? Comment s'appelait-il ? Quel était son métier à l'origine ? Il ne s'en souvenait absolument pas.

– Ah ! Oui... bien sûr... Ben ça alors !

Après un long moment, il hocha la tête. Alors que les cris « des bouteilles en verre et des tonneaux de sauce de soja » s'éloignaient dans la ruelle, il se souvint de cet homme :

« C'est mon collègue *Chamwi Kim*... Hé ben ! »

À l'époque où ils étaient militaires, *Chamwi Kim* avait toujours reçu les compliments des supérieurs car il était plus jeune que *Chamwi Seo* ; il était très cultivé pour son âge, il avait de l'esprit et une voix puissante quand il donnait des ordres. *Chamwi Seo* entendait la voix de son collègue pour la première fois depuis vingt ans. Sa voix et son apparence n'avait pas changé, mais se rappeler l'image de son collègue d'autrefois et le voir ainsi ce jour-là l'avait tellement ému qu'il avait arrêté de manger et s'était contenté de boire quelques gorgées d'eau froide.

46. *gamani* : sac de paille tressée pour mettre le riz.

Contrairement à l'époque où il était jeune et fougueux, ce genre d'états d'âme lui passait vite. En voyant son deuxième fils – qui était en troisième année – rentrer du collège, et sa femme compter l'argent pour payer le riz à l'employé du magasin venu pour l'encaissement, il s'était dit : « Que peut-on faire d'autre que de se satisfaire de ce qu'on a ? Comparé à ce vieil ami devenu marchand ambulancier... Alors que moi, hmm ! »

Il avait quand même un certain amour propre ; sa position était ô combien meilleure que celle de cet ami dont la situation financière semblait des plus graves. « Le passé. A quoi bon penser à ces choses insignifiantes ? Jusqu'à mon dernier jour... Ha ! Ha ! »

Il avait décidé de vivre le reste de ses jours dans la joie. Non seulement il agissait de manière irréfléchie, mais surtout, ces derniers temps, il aimait de plus en plus plaisanter avec les gens qu'il rencontrait. D'ailleurs, il ne s'entendait pas avec *Chosi Ahn* qui roulait toujours les yeux et concluait chaque phrase par un « Hé ben ! » en faisant la moue.

– Hé le vieux pingre, veux-tu que je t'offre un verre ?

En entendant le mot « pingre », *Chosi Ahn* se sentit insulté. Il prit la mouche et lança :

– Le verre que tu offres est honteux et dégoûtant, je le refuse.

– Tu ne fais que tirer les cartes de *hwatu* jour et nuit, tu crois que cela ressuscitera ta mère ?

En même temps qu'il prononçait ces mots, *Chamwi Seo* poussa les cartes de *hwatu* du bout du pied ; *Chosi Ahn* devint rouge. Haletant de rage, il saisit promptement ses effets personnels – éventail, boîte à cigarettes – avant de quitter froidement les lieux comme s'il n'allait plus revenir.

« S'il était une femme, il serait d'une nature boudeuse. » *Chamwi Seo* riait aux éclats mais quand *Chosi Ahn* s'en allait en colère de la sorte, il ne revenait pas pendant plusieurs jours.

Un soir avait été donnée la première représentation du spectacle de danse de la fille de *Chosi Ahn*. Elle

s'appelait Ahn Kyeonghwa ; pendant un temps, elle avait fait partie de la troupe de théâtre *Towolhoe*, par la suite on avait dit qu'elle était allée à Osaka et à Tokyo, et que cinq ou six ans plus tard, elle était revenue à Séoul en tant que danseuse célèbre. *Chosi* Ahn avait pris de grands airs car tous les journaux avaient publié un article sur sa fille et sa photo ; il avait obtenu tous les billets d'entrée qu'il avait voulu et en avait donné non seulement à *Chamwi* Seo qui avait insisté pour en avoir un, mais aussi à d'autres amis.

Tandis que les autres spectateurs étaient restés bouche bée, *Chamwi* Seo avait demandé d'un air mécontent comme s'il assistait à un spectacle étrange :

– Ha ! Celle qui bouge vite les jambes, là, au milieu, ce ne serait pas ta fille ?

L'air naturel, *Chosi* Ahn avait neutralisé l'attaque de son ami :

– Il paraît qu'en danse moderne, plus le pays est développé, plus les danseuses sont dévêtues.

– Je ne sais pas mais... il paraît que les jeunes hommes d'aujourd'hui sont tous des benêts, avait rétorqué *Chamwi* Seo.

À cet instant, un autre ami se mêla à la discussion:

– Pourquoi ?

– Moi, quand j'étais jeune, je ne pouvais rester tranquille devant un tel spectacle !

Dans un accès de colère, *Chosi* Ahn rétorqua:

– Salopard... il ne se conduit pas en homme, mais comme un chien, c'est un chien...

À la fin du spectacle, quand les lumières de la salle s'étaient rallumées, *Chamwi* Seo lança:

– Dis à ta fille de redevenir actrice. Au moins, une actrice ne montre pas ses cuisses !

Chosi Ahn se mit en colère :

– Qu'est-ce qu'il fourre son nez dans les affaires des autres, celui-là ! Toi, tu sais seulement que telle maison a tant de pièces, est-ce que tu sais faire autre chose ? Si tu ne veux pas voir le spectacle, va-t-en !

Vexé par ces mots *Chamwi* Seo se leva en hurlant :

– Et toi alors, qu'est-ce que tu sais faire ? Sale pingre !

Après cette dispute, *Chosi* Ahn ne remit plus les pieds à l'agence immobilière de *Chamwi* Seo pendant un bon mois. Ce fut le vieux Pak Huiwan qui le fit revenir.

Le vieux Pak Huiwan était le troisième petit vieux. Contrairement à *Chosi* Ahn, il ne logeait pas dans cette agence immobilière mais il y venait fréquemment, non seulement pour s'amuser mais aussi pour étudier. Vu que l'un de ses neveux travaillait au tribunal, le vieux Pak avait voulu devenir écrivain public ; il portait toujours sous le bras un manuel de japonais intitulé *Livre de lecture de la langue japonaise pour un apprentissage rapide*⁴⁷ ; comme s'il lisait un extrait du *Samkukji*⁴⁸, il récitait des phrases en japonais telle que « *Kinsang Dokoe Yukii Massuka* ».

La couverture de son livre était usée et maculée de traces de graisse de ses cheveux – en effet, parfois il posait le livre sur son oreiller de bois pour faire la sieste –, les petits caractères « publié par le gouvernement général de Joseon » étaient devenus illisibles. Bien que son manuel ait atteint cet état de dégradation, le vieux Pak Huiwan n'avait toujours pas obtenu l'autorisation pour être écrivain public.

Quand *Chosi* Ahn passait la journée à recomposer les carrés de cartes et qu'il n'y arrivait pas, il finissait toujours par s'énerver sur le vieux Pak Huiwan ; il arrachait des mains de son ami le livre qu'il tenait pendant qu'il récitait ses leçons, et le jetait dans la rue en s'écriant :

– Toi et moi, nous avons assez vécu, à quoi bon avoir un boulot ? Ce n'est pas demain que... Hé ben !

– Et toi, quelle chance crois-tu avoir pour passer tout ton temps à espérer lire de bonnes choses dans les cartes de *hwatu* ?

– Moi, c'est pour passer le temps.

Mais en son for intérieur, l'ambition de réussir dans le monde bouillonnait plus chez lui que chez le vieux

47. *Livre de lecture de la langue japonaise pour un apprentissage rapide* : titre d'un manuel scolaire de japonais.

48. *Samkukji* : titre du roman historique chinois, histoire des trois royaumes, compilé par Chen Shou, 280 ap. J-C.

Pak Huiwan. D'après lui, sa fille avait gagné pas mal d'argent avec la tournée de son spectacle de danse dans les villes telles que Pyongyang, Daegu, mais elle préférait utiliser cet argent pour rénover sa maison et en faire un centre de recherche pour la danse, acheter un phonographe, se démener pour fréquenter les bonnes personnes, plutôt que pour s'occuper de lui, son père, qu'elle considérait comme un fardeau.

Un jour au début de l'hiver, après avoir observé l'humeur de sa fille pendant plusieurs jours pour choisir le moment opportun, il lui dit :

– Ma fille, la ouate de mon pantalon n'est plus en place et forme des paquets, par endroits il n'y a plus de doublure, je ne sais pas si c'est parce qu'elle est usée ou parce que le pantalon a été cousu par une couturière à façon. J'ai essayé en vain de le porter aussi longtemps que possible, mais je dois m'acheter une nouvelle tenue.

Elle répondit spontanément:

– Ne vous en faites pas, je m'en charge

Toujours est-il qu'il n'avait pas vu sa nouvelle tenue avant la fin de l'hiver. Et quand il lui avait demandé un won pour faire réparer sa branche de lunettes, elle avait pris soin de changer un won en *jeon*, et lui avait seulement donné une pièce de cinquante *jeons*. Il avait acheté ses lunettes à l'époque où il avait de l'argent ; la monture avait coûté, à elle seule, cinq ou six wons, il lui était impossible de racheter une telle branche avec seulement cinquante *jeons*. Il y avait bien un modèle de branche à cinquante *jeons*, mais il préférait ne pas l'acheter, il aimait les choses simples et neutres ; avec une branche à cinquante *jeons*, n'importe qui aurait vu que ses branches de lunettes étaient dépareillées. Il avait donc décidé de garder le bout de ficelle de papier qu'il avait noué en guise de branche, et les cinquante *jeons* que sa fille lui avait donnés, il les avait dépensés pour s'acheter des cigarettes.

Le soir même, sa fille lui demanda :

– Pourquoi n'avez-vous pas fait réparer votre branche de lunettes ?

Il répondit simplement :

– Hé ben...

Quelques jours plus tard, sa fille lui donna de nouveau cinquante *jeons* en ajoutant sur un ton qu'il n'avait su interpréter :

– Rien que la cotisation pour votre assurance me coûte trois wons et quatre-vingt *jeons* par mois.

Ces mots semblaient signifier qu'elle souhaitait qu'il meure au plus vite pour qu'elle touche l'argent de l'assurance.

– En quoi cette prime me concerne-t-elle ?

– C'est pour vous que j'ai pris un contrat d'assurance, pour qui pensez-vous que je l'ai fait ?

« Si tu l'as fait vraiment pour moi, donne-moi ne serait-ce qu'un sou de mon vivant. Après ma mort, je ne serai plus concerné. » Il avait ces mots sur le bout de la langue mais il s'était retenu.

– Avec cinquante *jeons*, pourquoi vous ne la faites pas réparer ?

Chosi Ahn ne répondit pas.

– Vous croyez que vous êtes en mesure de choisir quelque chose ? avait-elle ajouté.

Chosi Ahn avait de nouveau dépensé les cinquante *jeons* pour acheter des cigarettes.

« Les enfants négligent leurs parents. Surtout, les filles... il faut absolument que j'aie mon propre argent. »

Jour après jour, il comprenait l'importance de l'argent. « Si j'avais un peu d'argent, que ce monde serait beau ! »

Parfois quand il s'ennuyait, il allait se promener pour se dégourdir les jambes. De hauts bâtiments étaient en construction dans toutes les rues ; dans chaque quartier, les maisons modernes tout droit sorties de tableaux de maître étaient plus nombreuses qu'avant ; il suffisait d'avoir l'esprit ailleurs pour entendre klaxonner des voitures telles des silures fraîchement sortis de la rivière. Alors qu'il regardait derrière lui, un chauffeur qui venait de klaxonner lui lança un regard furibond, tandis qu'assis sur la banquette arrière un corpulent monsieur entre deux âges souriait gentiment.

« Je vais bientôt avoir soixante ans... Bon sang ! »

Il éprouvait un certain dépit à l'idée de vieillir. Par tous les moyens, il voulait gagner au moins dix mille wons avant d'être plus vieux, et faire son entrée dans ce monde. « Pauvre fauché que je suis, en quoi ça me regarde la construction de toutes ces maisons modernes ? En quoi ça me concerne que les voitures et les avions se multiplient comme des nuées de fourmis ou de mouches ? » Il savait que le lien entre lui et ce monde disparaîtrait le jour où il n'aurait plus d'argent.

Pendant longtemps, il avait ressassé des questions telles que : « Ce jour-là, je ne serai alors en rien différent d'un cadavre ? », « N'y a-t-il pas de solutions ? », ou encore « Sur quoi puis-je m'appuyer ? ». Puis il avait essayé de se rassurer : « Celui qui a su perdre de l'argent doit bien être capable d'en gagner ! » ; il semblait convaincu qu'il pouvait gagner un peu d'argent s'il trouvait quelque chose sur quoi s'appuyer.

Il entendit le vieux Pak Huiwan dire que, selon une nouvelle ébruitée par une personne importante du gouvernement, une ville nouvelle comme Najin allait voir le jour au bord de la mer Jaune ; que pour l'instant, cette information était seulement connue des fonctionnaires mais que comme les terrains destinés à la construction du port avaient été achetés en cachette, l'annonce officielle par les autorités compétentes était proche.

Les yeux injectés de sang, Choisi Ahn lui demanda :

– Mais, là-bas, ce sont des terres en friche ou bien des rizières et des champs ?

– On dit que ce sont des champs.

– Des champs ? Combien coûte un pyeong ?

– On dit que le prix a légèrement augmenté suite à l'achat des terrains par les autorités. Les habitants ont beau être de simples villageois, ils ne sont quand même pas si naïfs ! Pourtant ils ignorent quel est le projet des autorités qui ont acheté les terrains...

– Ah bon ?

– Oui, on dit que le prix des terres n'est pas encore

trop élevé... Peut-être qu'on peut acheter du terrain à vingt-cinq ou vingt-six *jeons* le *pyeong*. Pour des gens comme nous, ça revient à convoiter le miel de l'autre monde...

– Hum !

Chosi Ahn se creusa les méninges. Si c'était vrai, celui qui se dépêchait pourrait avoir plus de terrain. À Najin aussi, les terrains coûtaient cinq ou six *jeons* le *pyeong*, mais dès que le bruit de l'ouverture d'un port avait commencé à courir, le prix doubla dans l'année, et trois ou quatre ans plus tard, selon leur emplacement, nombre de terrains bien situés avaient vu leur valeur multipliée par mille.

« À mon âge, il n'y a pas de temps à perdre. Une fois le terrain acheté, si je le revends cette année, le *pyeong* coûtera au moins cinq *hwans*... »

– Quel est donc ce lieu au bord de la mer Jaune ? demanda-t-il en s'asseyant un peu plus près.

– Je ne sais pas, moi.

– Mais alors qui sait ?

– Seul Monsieur Machin du gouvernement est au courant. Justement, il m'a dit que si je parvenais à manœuvrer pour réunir des capitaux, ne serait-ce que dix mille wons, il me tuyauterait sur de bons terrains à acheter, il a une copie des plans. Il n'est pas trop gourmand. Il ne demande aucun frais mais seulement vingt pourcents du bénéfice net.

– C'est bien normal... Qui pourrait donner ce genre d'informations et rester simple spectateur ? C'est vingt pour cent... vingt pour cent...

Plus il réfléchissait, plus cette affaire lui apparaissait comme un tremplin vers la réussite. Il y avait non seulement l'exemple de Najin mais aussi l'explication du vieux Pak Huiwan : le lieu en question étant devenu un territoire de l'empire Mandchou, les relations entre la Corée et la Chine étaient délicates donc, au bord de la mer Jaune aussi il fallait un grand port dont la mission serait aussi importante que celle de Najin – c'était une évidence que même des gens comme eux pouvaient aisément concevoir. Le *Chosi* partageait l'opinion de son ami Pak.

Ce jour-là, pour la première fois depuis longtemps, il acheta un paquet de *Pigeon*⁴⁹; il en alluma une au bureau de tabac et, sa cigarette à la bouche, entra dans l'agence immobilière. Il ignorait pourquoi mais le vieux Pak Huiwan ne se montra pas de toute la journée. *Chosi* Ahn pensa qu'il était peut-être allé chercher des capitaux. *Chamwi* Seo était sorti avant l'heure du déjeuner mais il n'était pas encore revenu, il était probablement en train de mener une négociation des plus intéressantes. *Chosi* Ahn prit les vieilles cartes de *hwatu* posées sur le cadre de la porte coulissante.

« Ha ! Hé ben ça alors ! »

Contrairement aux autres jours, les cartes annonçaient de bonnes choses du premier coup. Il regretta d'être seul devant un tel tirage.

« Ce n'est pas un augure ordinaire... maintenant, la chance commencerait-elle à me sourire dans les affaires ? »

Alors qu'il avait à peine fumé la moitié de sa cigarette, il la jeta. Il avait faim. Il avait déjà fumé plusieurs cigarettes, sa voix devenait rauque. Il regardait l'eau couler sur les cosses jaunâtres des haricots mungo coincés dans la grille d'égout devant la maison de son voisin.

« À *Chuseok* prochain... »

Le soir, le *Chosi* raconta à sa fille ce qu'il avait entendu de la bouche de son ami, le vieux Pak Huiwan. Comme il avait été dans les affaires pendant une dizaine d'années, bien qu'il ait échoué, son discours pour encourager sa fille à investir était si habile qu'elle fut elle-même impressionnée, comme si son père était devenu une autre personne. Elle ne lui donna pas sa réponse sur le moment mais ce sujet était sans doute resté quelque part dans sa tête. Le lendemain matin, ce fut elle qui aborda le sujet avec son père, elle lui posa des questions encore plus précises que celles qu'il avait lui-même posées à son ami Pak. C'était au tour du *Chosi* de donner des explications encore plus détaillées que

49. *Pigeon* : marque de cigarettes.

celles du vieux Pak ; il jura à sa fille que, même s'ils réglaient leurs dettes dans un an, un tel investissement leur rapporterait au minimum plus de cinquante fois le montant investi.

Elle manifesta un intérêt certain pour cette affaire. Elle décida d'hypothéquer sa maison, et par extension son centre de recherche pour la danse, à une société d'investissement ; trois jours plus tard, elle fit un emprunt de trois mille wons. Comme si la fortune et la chance lui souriaient enfin, le *Chosi* était tellement aux anges qu'il aurait pu bondir de joie.

« Toi, *Chamwi* Seo, tu m'as méprisé avec tes allusions perfides. C'est par ton intermédiaire que j'achèterai coûte que coûte une maison plus belle que la tienne. Tu n'es qu'un simple agent immobilier... »

Le jour où la société d'investissement leur prêta enfin l'argent, un jeune homme se présenta devant le *Chosi*. C'était le compagnon de sa fille. Afin qu'aucun sou ne passe par la main de son père, elle avait fait le nécessaire pour que seul le jeune homme la représentât dans cette affaire. Au début, le *Chosi* eut du mal à contenir sa colère, mais quelques nuits plus tard, il en arriva à cette conclusion : le profit que lui rapporteraient ses trois mille wons devrait atteindre les cinquante ou soixante mille wons. Dès lors, il n'était plus à mille wons près ; il se montra très conciliant et alla même jusqu'à laisser le jeune homme – autrement dit son futur gendre – prendre les décisions concernant cette affaire.

Une année s'écoula.

Tout n'était qu'un rêve. Un rêve trop malicieux. Après avoir acheté pour trois mille wons de terrain, le *Chosi* avait eu beau lire les journaux, faire son possible pour obtenir des informations, aucun article n'annonçait la construction d'un port sur les terrains qu'il avait achetés, aucun bruit de ce genre ne courait. En revanche, on racontait qu'au port de Yongdangpo et au port de Dasado, le prix des terrains avait été multiplié par trente voire cinquante, que de nouveaux riches étaient nés, mais il n'y avait toujours aucune nouvelle concernant les terrains du *Chosi*. Par la suite, il apprit

également par son ami Pak que lui-même avait été dupé par ce Monsieur Machin du gouvernement. De même que pour les autres sites retenus pour accueillir le port, le gouvernement avait fait prendre les mesures du site. Personne ne savait ce qui avait été reproché à ce terrain, en tout cas, l'affaire n'avait pas eu de suite, et Monsieur Machin qui s'était empressé d'acheter un terrain, avait du mal à le revendre, du coup, il avait échafaudé ce vil projet.

Un an plus tôt, au moment de payer le terrain, la main du *Chosi* n'avait pas eu le plaisir de sentir le contact du moindre sou. Aujourd'hui comme si la foudre s'était abattue sur lui, il avait déjà sauté trois ou quatre repas ; complètement abasourdi, il n'était pas d'humeur à manger, il n'osait même pas rentrer chez lui, il ne pouvait s'empêcher de soupirer :

« La fortune, rompt-elle l'engagement moral entre un père et sa fille comme on ôte le trognon d'un chou ? »

Il avait plus envie de boire et de fumer que de manger. Bien entendu, il n'avait toujours pas fait réparer sa branche de lunettes. Maintenant, il lui était impossible d'espérer obtenir ne serait-ce que dix *jeons*, et encore moins cinquante *jeons*.

Comme chaque année à l'approche de *Chuseok*, le temps était clair. *Chosi* Ahn pensa une fois encore à sa veste poussiéreuse en toile légère. Mais cette fois, il ne souffla pas sur ses manches, ne les épousseta pas. Il se contenta d'essuyer ses larmes qui coulaient en silence.

L'été avait été très chaud, le temps annonçait un hiver rude ; cette année, la première gelée était arrivée tôt. Les cosmos qui fleurissaient généreusement par-dessus la haie de la banque coréenne d'exploitation de la production devant laquelle *Chamwi* Seo passait tous les jours, étaient fanés et tout noircis comme si on les avait fait bouillir.

Il avait mal à la tête. Hier soir, pour consoler *Chosi* Ahn qui pleurait souvent ces jours-ci, il l'avait invité dans un restaurant chinois, ensuite ils étaient allés dans un restaurant de soupe de loches jusqu'à deux heures du matin. Il avait mangé quelques cuillères de riz au

petit déjeuner mais il avait toujours la bouche pâteuse. Malgré l'heure tardive pour prendre le petit déjeuner, il se dit que *Chosi* Ahn était sans doute dans le même état que lui, il songea à l'emmener à jeun boire un verre dehors pour se remettre de leur soirée, il faisait déjà grand soleil. Il arriva à son agence immobilière, le store en chanvre n'était pas encore tiré.

« Oh là là !... Comment peut-il encore ronfler à cette heure-ci ? »

Mais il n'entendit pas de ronflements. *Chamwi* Seo poussa la porte coulissante, il tressaillit soudain. Il y avait du sang sur la bouche de son ami, son teint était couleur cendre. Dans l'agence immobilière, soufflait un vent aussi humide que dans une grotte.

« Oh ! »

Chamwi Seo referma la porte coulissante, il s'essuya les yeux pour regarder son ami. Ce n'était plus *Chosi* Ahn, seulement son cadavre. *Chamwi* Seo regarda autour de lui, il trouva une fiole semblable à un flacon de médicament.

Après un long moment, *Chamwi* Seo réalisa la tragédie qui venait de se passer.

« Hélas ! »

Il envisagea d'aller au commissariat, mais il se ravisa. Il valait mieux informer la fille du défunt en premier ; il partit à la recherche du centre de danse de Ahn Kyeonghwa dont il avait seulement entendu parler et il emmena la fille du défunt à l'agence immobilière. Elle pleura longuement. *Chamwi* Seo lui dit :

– Tu vas te dépêcher de rapporter le décès de ton père aux autorités compétentes, n'est-ce pas ?

Elle sursauta de surprise :

– Non, non s'il vous plaît.

– Non ?

– Hé bien...

– Hé bien quoi ?

Elle le supplia :

– Pour sauver mon honneur..

– Ton honneur ? Alors que tu as laissé ton père mourir comme ça, tu penses à ton honneur ?

– ...

Ahn Kyeonghwa s'effondra et pleura de plus belle. Lorsque *Chamwi* Seo s'apprêta à partir, elle lui attrapa la jambe et ne la lâcha plus, elle le supplia à plusieurs reprises :

– Sauvez-moi !

– Alors, si je garde le secret, feras-tu tout ce que je te dis ?

– Oui

Il s'assit de nouveau.

– Tu as un contrat d'assurance pour ton père ?

– Oui, c'est une assurance simple.

– Peu importe le type d'assurance... combien d'argent vas-tu toucher de la compagnie d'assurance ?

– Trois cents quatre-vingt wons.

– Tu as pris un contrat d'assurance pour ton père, donc tu dois dépenser cette indemnité pour lui, n'est-ce pas ?

– Bien sûr.

– Hem ! Alors... le défunt a toujours voulu avoir une chemise. Prépare une chemise de laine de bonne qualité et mets-lui, et par-dessus, fait lui confectionner un linceul en soie... Y a-t-il une montagne où ta famille serait propriétaire d'un peu de terrain pour enterrer ton père ?

– Euh, non.

– Dans ce cas, tu vas acheter le meilleur emplacement pour la tombe de ton père même si ça doit être dans un cimetière public... Tu dois organiser des funérailles en grand appareil. Ne t'avise pas de préparer des funérailles de pacotille. T'as compris ?

– Oui.

À ce moment seulement, Ahn Kyeonghwa sortit un mouchoir de son sac à main pour essuyer son visage couvert de larmes.

Les soi-disant funérailles de *Chosi* Ahn eurent lieu dans la cour du centre de danse de sa fille.

Chamwi Seo et le vieux Pak Huiwan étaient ivres lorsqu'ils arrivèrent. Avant de venir, le vieux Pak avait dit à son ami Seo qu'il avait déposé un objet en gage pour pouvoir donner deux wons à la famille du défunt,

mais *Chamwi* Seo lui avait répondu que la fille du défunt avait assez d'argent pour les funérailles et que ce n'était pas la peine de donner cet argent à la fille, du coup, ils avaient fait un crochet dans une taverne où ils avaient bu plusieurs doubles doses d'alcool.

En ce jour de deuil, les gens venus présenter leurs condoléances à la famille avaient tous fière allure, certains étaient en tenue de cérémonie. La plupart ne connaissaient même pas le défunt, c'étaient surtout des connaissances de Ahn Kyeonghwa. Parmi eux, certains étaient suffoqués par les larmes mais on ignorait s'ils pleuraient de tristesse en pensant à la vie du défunt ou si c'était pour faire comme les autres. Vêtue d'un tailleur noir qu'on pouvait aisément supposer en soie – digne d'une tenue moderne pour des obsèques, Ahn Kyunghwa avait aussi les larmes aux yeux. Elle se présenta devant le cercueil, alluma de l'encens et s'inclina pour saluer le défunt. Après elle, une vingtaine de personnes s'approchèrent tour à tour pour s'incliner devant le cercueil, certains murmurèrent quelques prières avant de se retirer.

Vers la fin de la cérémonie, le visage rougi par l'alcool, *Chamwi* Seo se manifesta, il semblait avoir quelque chose à dire :

– Hem !

Il prit une poignée de bâtonnets d'encens, les alluma, une fumée noire s'éleva, les encens s'embrasèrent. Il souffla sur les flammes pour les éteindre, passa la main sur sa barbe et s'inclina devant le cercueil. Il s'éclaircit de nouveau la voix « hem ! » avant d'exprimer ses condoléances :

– Je suis *Chamwi* Seo, tu sais ? Hé ben... Te voici entouré de luxe... T'as bien fait de mourir. Vivant, aurais-tu connu un tel faste? Maintenant, tu n'as plus à te soucier pour ta branche de lunettes... de toute façon...

Le vieux Pak se manifesta à son tour, il poussa *Chamwi* Seo :

– Tu es ivre !

Le vieux Pak avait aussi le cœur serré. Brûler des encens et prononcer quelques mots l'aurait soulagé

grandement, il se tint debout un moment mais finit par éclater en sanglots.

Les deux vieillards auraient volontiers suivi le cortège funèbre jusqu'à la tombe mais les gens rassemblés ici ne leur plaisaient pas. Ils retournèrent finalement à la taverne.

UN CHEMIN DANS LA NUIT

Ce jour-là encore, le luxueux restaurant *Yonggunggak* aussi appelé *Sugunggak*, en construction au large sur l'île de Wolmido, était enveloppé par les nuages et le brouillard, on ne pouvait l'apercevoir. Il ne cessait de pleuvoir depuis quatre jours, heureusement les ouvriers avaient fini de poser les tuiles concaves sur le toit de ce grand restaurant de plus de trente pièces. Les charpentiers attendaient la fin des travaux de terrassement, les plâtriers avaient à peine achevé de crépir les murs et attendaient l'apparition du soleil.

Il y avait de la moisissure sur les piliers et les encadrements des portes. Si on s'appuyait dessus ou si on les effleurait, ils devenaient aussi sales que si on y avait écrasé des insectes. Le propriétaire se rendait tous les jours sur le chantier ; il faisait un tour d'inspection en grognant tantôt qu'un pilier lui avait coûté plus de dix wons, tantôt qu'il avait déjà dépensé plus de dix mille wons alors que les travaux de terrassement n'étaient même pas terminés, que M.Hwang et M.Kwon étaient si maladroits qu'ils salissaient la maison en se frottant contre la moisissure quand ils passaient. Comme d'habitude, il regardait en direction de l'île de Wolmido ; les sourcils froncés, il dit : « Ce maudit ciel va finir par fondre ou quoi ! », puis il fit claquer sa langue avec amertume avant de s'en aller. M. Hwang et M. Kwon grimacèrent en se moquant de lui dans son dos et, comme si la maison était désormais à eux, entrèrent dans la chambre principale dont les murs et le sol n'étaient pas encore enduits ; ils chassèrent les mouches et s'allongèrent sur une natte en paille.

Ce sont ces deux journaliers du chantier, M. Hwang et M. Kwon, qui aurait du se plaindre du mauvais temps et de l'absence du soleil, plutôt que le propriétaire, les charpentiers ou les plâtriers.

M. Kwon était veuf, il était sans domicile fixe et n'avait pas de famille ; M. Hwang, lui, venait de Séoul. Il avait une femme et des enfants mais ces derniers étaient hébergés comme domestiques chez quelqu'un près du pont Supyodari. Il avait deux grandes filles et un fils qui était né cette année. Contrairement à la naissance de ses filles, celle de son fils lui avait donné envie de gagner de l'argent. Il avait même l'intention de vendre des marrons grillés dès cet automne, une fois qu'il aurait réussi à mettre une dizaine de wons de côté, c'était d'ailleurs pour cette raison qu'il avait supplié son propriétaire de garder sa famille sous son toit, et il décida de venir tenter sa chance à Incheon.

Il avait trouvé ce travail deux jours après son arrivée. Pendant à peu près deux semaines, il avait gagné pas mal d'argent mais avait tout dépensé en nourriture. Il pensait à sa femme et ses enfants mais comme ils n'étaient pas avec lui, il avait mangé sans culpabiliser ; il s'était offert des soupes de soja, des soupes de boudin, des *hotteok*⁵⁰, et même des glaces et, pour le souper, ces fameuses nouilles froides servies avec des glaçons qu'il avait seulement dévorées des yeux à Séoul. Quand il eut assez d'argent pour acheter une paire de *jikatabi*⁵¹, dix jours s'étaient déjà écoulés depuis son arrivée à Incheon. « Bon sang ! » Il comprit alors que s'il continuait à dépenser tout l'argent qu'il gagnait de cette manière, il n'arriverait jamais à rassembler une coquette somme. Il est brusquement revenu à la réalité ; le cinquième ou sixième jour après son arrivée, il mit cinquante ou soixante *jeons* de côté. Mais la saison des pluies commença : il dépensa cette somme rapidement à force de passer son temps à ne rien faire. Lorsqu'il dut mendier auprès du propriétaire de la maison en

50. *hotteok* : crêpe épaisse fourrée au sucre.

51. *jikatabi* : bottes japonaises en étoffe que portaient les ouvriers.

construction pour obtenir une avance de quarante *jeons* par jour, il lui expliqua qu'il travaillerait de nouveau dès qu'il ne pleuvrait plus. Comme jusqu'alors il avait travaillé dur sans jamais tirer au flanc, il avait plu au propriétaire, mais pour l'heure, il était réduit à vivoter ainsi.

Il se réveilla au petit matin et tendit l'oreille. La pluie tombait doucement comme la veille. Il dit à M. Kwon :

– Dis-donc, le proverbe « Tomber à la renverse et se casser le nez », c'est aux gens comme moi qu'il fait référence.

M. Kwon se redressa et s'assit, il joua de nouveau au *hwatu* pour lire de bons présages :

– Et toi, Hwang, comment ça se fait que tu ne saches même pas jouer au *hwatu* !

– Il est bien comme ma p'tite femme.

– De qui tu parles ?

– De toi, Kwon.

– Pourquoi tu dis ça ?

– Elle est plutôt douée... Parfois, elle me reproche de ne pas savoir jouer.

– Elle joue au *hwatu* ? C'est sans doute une femme cultivée.

– En effet, elle n'a pas sa place dans une chambre de domestique.

– Elle n'est pas la seule ! Quel homme voudrait voir sa p'tite femme vivre comme domestique chez quelqu'un ?

– C'est vrai...

– Où est-ce qu'elle est passée, cette foutue carte avec les aiguilles de pin ?

– Bon sang ! Je ne gagne pas d'argent et je vis comme un veuf ; que je suis pitoyable !

– Les fesses de ta femme te manquent !

– Dis-moi... C'est avant-hier dans la nuit que j'ai envoyé la lettre, n'est-ce pas ?

– Oui, peut-être.

– Ma femme l'a sans doute reçue hier ! Zut ! J'aurais dû lui envoyer un peu d'argent...

- Elle est jeune ?
- Elle est encore dans la fleur de l'âge.
- Alors, elle est plus jeune que toi ?
- Quatorze ans de moins !
- Oh là là ! Elle a donc moins de trente ans ?
- Oui, c'est ça.
- Tu as un sacré pot !...

À ce moment, un bruit de pluie qui tombait sur un parapluie en papier huilé se fit entendre. M. Kwon se leva :

- Qui est cet homme ?

M. Hwang se leva à son tour. Quand le parapluie se referma, apparut un homme corpulent vêtu d'un costume ; il portait un panama et des lunettes en métal doré. Surpris, M. Hwang écarquillait ses yeux creusés et sortit précipitamment de la chambre. On ne sait ce qu'il dit à l'homme en costume, il s'inclina pour le saluer mais l'homme qui avait déjà posé son parapluie lui donna une gifle au lieu de le saluer en retour. L'homme en costume semblait davantage en colère que M. Hwang qui venait de recevoir une gifle sans comprendre pourquoi. La colère crispa ses lèvres, il saisit soudain M. Hwang par le cou.

- Monsieur, mais pourquoi...
- Comment ça pourquoi ?

De nouveau, l'homme donna une grande claque sur la joue de M. Hwang. M. Kwon sortit rapidement sur le seuil de la chambre. Même s'il n'osait aller s'opposer à l'homme en costume, il hurlait de colère contre Hwang :

- Espèce de bon à rien, pourquoi tu ne te sers pas de tes mains ? Tu as peut-être commis une faute grave, mais tu ne dois pas te laisser battre sans avoir d'explications !

À ce moment seulement, l'homme en costume lâcha le cou de M. Hwang, se racla la gorge et cracha bruyamment avant d'aller s'asseoir sur une pile de lames de parquet destinées au *maru*. Il sortit une cigarette et l'alluma :

- Si je me fie aux apparences, tu es un homme, un humain... Ta compagne aussi...

L'homme en costume était le propriétaire de la maison où étaient hébergés les enfants et la femme de M. Hwang. Il était venu car cette dernière avait fiché le camp. Il expliqua qu'elle avait abandonné leurs deux filles de neuf et six ans, et même leur fils qui venait à peine de fêter ses trois mois, et qu'elle avait volé quatre cuillères et quatre paires de baguettes en argent ainsi que le ballot de linge qu'elle devait laver ; elle avait quitté la maison sans donner la moindre nouvelle. Outre les deux fillettes qui pleuraient toutes les nuits, le nourrisson était encore plus insupportable. À cela s'ajoutait un père parti gagner de l'argent et qui ne revenait plus.

Le nourrisson ne mangeait pas de riz, il fallait lui préparer de la bouillie de riz, ou lui acheter du lait, et lui changer ses couches ; d'ailleurs, depuis qu'il ne tétait plus le lait de sa mère, il avait la diarrhée. Cela durait depuis une dizaine de jours, ses bras et ses jambes étaient si frêles qu'ils étaient tout déformés. La famille du propriétaire ne supportait plus de voir souffrir le nourrisson. La maîtresse de maison en était même devenue particulièrement irritable et ne cessait de répéter :

– Pourquoi devrais-je supporter cette situation ?

Le maître ne pouvait plus être en paix chez lui. Il s'en était même fallu de peu pour que le bébé ne meure dans sa maison. Il s'était rendu au commissariat pour savoir quel recours il avait face à ce problème, mais il était rentré chez lui comme il en était parti ; un propriétaire devait protéger les enfants de ses domestiques jusqu'au retour de leur père. Il ne cessait de proférer des injures : « Comment des gens comme ça peuvent exister ? Cette garce est pire qu'une chienne ; elle a foutu le camp en abandonnant ses trois enfants, y compris celui qui vient à peine de passer son troisième mois, elle ne vaut pas mieux qu'un animal ! Quant au père, en supposant qu'il ignorait que son épouse s'enfuirait, comment pouvait-il espérer qu'une femme qui passe son temps, de jour comme de nuit, à se farder en tenant son bébé dans ses bras, puisse prendre soin du ménage chez son maître ! Comment a-t-il pu croire qu'il y avait assez de

travail chez son maître pour lui demander effrontément de nourrir les quatre membres de sa famille presque gratuitement, et qu'il pouvait quitter le domicile sans donner de nouvelles pendant plus d'un mois ? Quand il va rentrer, je vais lui casser les deux guiboles ! Comment pourrait-il être humain ? » C'est à ce moment-là qu'il reçut la lettre de M. Hwang.

« Il est à Incheon ! »

Le maître ordonna à la grande fille de porter le bébé sur son dos, et à la petite fille de prendre leur baluchon. Malgré la pluie, il n'avait pas perdu une minute pour amener les enfants à Incheon.

– Alors, où sont mes enfants ?

– Ils attendent à l'arrêt de bus, va les récupérer. Il ne suffit pas d'avoir des enfants pour être parents ! Espèces de chiens !...

Le maître sortit sa montre pour regarder l'heure avant de se lever. Il cracha et ouvrit son parapluie.

M. Hwang se demandait s'il était en train de rêver. En tout cas, sous cette pluie fine mais suffisante pour mouiller ses vêtements, il ne pouvait que suivre son maître jusqu'à l'arrêt de bus.

Les deux fillettes regardaient autour d'elles en tremblant ; lorsqu'elles virent enfin leur père, elles fondirent en larmes mais on n'entendit aucun cri de bébé. Les gens autour regardèrent le nourrisson et détournèrent aussitôt les yeux en s'exclamant « Quelle misère ! » comme s'ils assistaient à une scène indescriptible.

Bien que son cœur frémissse de peur, M. Hwang prit le bébé dans ses bras. Il ne sentit pas son corps, comme si la couverture était vide. Seule une odeur fétide s'exhalait du bébé. Non par bienveillance mais plutôt pour ne pas s'embêter à le porter au retour, le maître donna le parapluie à la grande fille en disant « Tiens, sale petite garce ! ». On ne sait comment, mais il avait déjà acheté son billet de bus ; il s'en allait l'air soulagé.

Le bébé dans les bras, M. Hwang emmena ses enfants ; il ne put que revenir sur le chantier.

Après avoir longuement regardé le bébé, M. Kwon dit :

– Hé ben, on dirait qu’il ne va pas survivre.

– De quoi tu te mêles, je te demande pas de le guérir !

– Je dis seulement ce que je pense.

M. Hwang exprima enfin sa colère qu’il avait contenue jusqu’alors, cette colère qu’il n’avait pu laisser exploser devant personne :

– Hé alors, je ne t’ai pas sonné !

– D’accord, j’ai eu tort de dire ça... Mince...

– ...

Soudain, M. Hwang posa le bébé, les larmes troublèrent sa vue, il cligna des yeux :

– Cette... Cette folle... elle le paiera de sa vie avant notre bébé !

– Tu devrais tout de même l’emmener à l’hôpital, non ?

– Avec quel argent ?

N’ayant rien à répondre, M. Kwon se contenta de cracher et s’assit en lui tournant le dos. Le bébé ouvrit la bouche à plusieurs reprises comme pour chercher le sein de sa mère, il remua son menton plissé puis il s’arrêta aussitôt ; on ne sait si c’est parce qu’il n’avait rien dans la bouche ou si c’est parce que le simple fait de remuer le menton le faisait souffrir. De peur que le bébé ne soit mort, le père passa sa main sous son nez pour s’assurer que ce dernier respirait encore. L’enfant semblait avoir senti l’odeur de cigarette sur la main de son père et éternua, il commença à pleurer mais ses cris étaient aussi faibles que le bourdonnement d’un moustique. Il s’effondra de nouveau.

Le père qui s’était fâché quelques instants auparavant en entendant les paroles de son collègue Kwon, finit par dire :

– Même si je l’emmène à l’hôpital maintenant, il est déjà trop tard.

– Que faire quand le propriétaire de la maison viendra ?

– ...

Le ciel s'assombrit du côté de l'île de Wolmido, des bourrasques de pluie tombaient à grosses gouttes. M. Hwang retroussa le bas de son pantalon. Serrant plus fort son bébé souffrant dans ses bras, il ouvrit le parapluie que son maître lui avait laissé et se mit en route. Il partit à la recherche d'un hôpital. Dans le premier établissement qu'il visita, le personnel refusa de recevoir le bébé en prétextant que le docteur était en consultation à domicile ; dans le second, on lui répondit qu'il n'y avait pas de service de pédiatrie ; ce n'est que dans le quatrième hôpital qu'il réussit enfin à trouver un médecin. Le docteur regarda le père et murmura quelque chose à l'infirmière avant de disparaître dans son bureau.

M. Hwang demande à l'infirmière :

– Il est perdu, n'est-ce pas ?

– Vous le savez bien...

Puis elle ajouta qu'il devait partir avec le bébé.

– Si je ne tente rien, j'aurai des remords, je vous en supplie, donnez-moi des médicaments.

– Pourquoi vous ne l'avez pas amené plus tôt ?

Quand un bébé meurt, les assassins ce sont les parents. Il ne passera pas la nuit.

M. Hwang n'avait d'autre solution que de revenir sur le chantier. Dans ses bras, le bébé ne pleurait plus.

La nuit tomba. M. Hwang sortit acheter un *hotteok* avec les derniers sous de M. Kwon. Il en mâcha un morceau pour en donner à son bébé. Au début, le nourrisson semblait avaler mais il régurgita aussitôt. Il renonça à lui donner le *hotteok* qu'il finit par manger lui-même. Comme il n'avait rien mangé de la journée, cela le ragaillardit. Il questionna ses filles à propos de leur mère. D'après leur réponse, il était évident qu'elle avait fichu le camp. M. Hwang dit :

– Ce qu'on m'a dit à l'hôpital est donc vrai !

– Comment ça ?

– Il ne passera pas la nuit...

Il faisait très sombre dans la chambre. Les deux hommes n'avaient pas assez d'argent pour acheter une bougie. Dans l'obscurité, M.Hwang distinguait le visage blafard de son bébé mais pas ses yeux. Le bruit

de la pluie l'empêchait de percevoir la respiration du nourrisson aussi ténue qu'un fil. Tout en frappant de petits coups secs sur ses mollets pour chasser les moustiques, M. Kwon dit d'un ton sérieux :

– Dis donc ! Si on y réfléchit... Même si le propriétaire de la maison ne sait pas...

– Le propriétaire ?

– Oui. De toute façon, on ne peut plus rien faire, n'est-ce pas ?

– Tu parles de mon bébé ?

– Oui.

– Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

– Ce serait dommage pour le propriétaire qu'un tel drame se produise dans sa nouvelle maison avant même qu'il emménage.

– Pfff ! J'aurai tout entendu. Mêle-toi de ce qui te regarde !

– Dans ce cas, qu'est-ce que tu proposes ?

– Sous cette pluie, je dois emmener mon bébé qui va bientôt mourir ?

– Ah, je comprends ta colère. Mais fais appel à ta raison, mets-toi à la place du propriétaire...

– Tu te préoccupes autant de lui parce que tu espères rester dans cette maison comme domestique ?

– Ne dis pas de conneries ! À sa place, est-ce que tu apprécierais que le bébé d'un autre meure dans ta future maison ? Et, comme on dit « il faut respecter le travail des autres ». En toute honnêteté...

M. Hwang en prit de l'humeur :

– Si c'était ton bébé, tu le sortiras sous cette pluie ?

– Oui, je le ferais.

– On est entre pauvres mais toi tu te montres si cruel !

– Même si nous sommes pauvres, nous connaissons les usages dans une pareille situation.

– He bien pas moi, d'ailleurs, ça ne te concerne pas !

On entendait seulement le bruit de la pluie. Après un long silence, M. Hwang renifla – il pleurait. M. Kwon le regardait. Au bout d'un moment, M. Hwang craqua une allumette ; il la pointa vers le visage de son

bébé mais à peine s'était elle embrasée qu'il la jeta.

M. Kwon finit par s'allonger. Il s'endormit sans même s'en rendre compte. Soudain, M. Hwang le réveilla. Croyant que le bébé était peut-être mort, il se redressa d'un bond :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Tu as raison.

– Quoi ?

– Mon bébé va mourir, je n'ai pas le droit de porter malheur au propriétaire de cette maison... soupira-t-il.

M. Kwon comprit que le bébé n'était pas encore mort. Il se leva rapidement. La pluie ne cessait de tomber ; il retroussa son pantalon au-dessus de ses genoux puis alla chercher une pelle.

– Allez, prends ton bébé et partons !

– Mais où ?

– Où ? Peu importe, quand il mourra, nous l'enterrerons.

– ...

– De toute façon il ne va pas passer la nuit ; si on attend que le jour se lève, nous verrons ton mignon bébé agoniser, alors il faut y aller maintenant avant le petit matin. Prends-le vite.

Sanglotant à nouveau, M. Hwang emmaillota le bébé aussi léger qu'une feuille d'arbre, le prit dans ses bras et se leva.

– Bon, tu dois endurcir ton cœur.. Par chance, il fait encore nuit, dit Kwon.

– ...

M. Hwang regardait ses filles endormies. D'une grande enjambée, il sortit de la chambre sur le petit parquet de bois sous l'avant-toit. Quand il ouvrit le parapluie en papier huilé, le bruit réveilla l'aînée qui se redressa. M. Hwang la gronda en lui disant de ne pas bouger d'un pouce et de rester immobile.

Portant d'un bras le bébé et de l'autre main le parapluie, M. Hwang commença à avancer. Derrière lui, M. Kwon ôta le *gamani* tendu autour de la grange, le mit sur son dos et prit aussi une pelle.

Sans but précis, ils marchaient en direction de Juan. Peu de temps après, ils arrivèrent à la sortie de la ville, le chemin était de plus en plus obscur et le vent de plus en plus violent. D'un geste vif, ils se protégeaient de la pluie avec le parapluie qu'ils serraient fort. Au gré du vent, ils faisaient des tours sur eux-mêmes pour que le parapluie ne se retourne pas. La pluie tombait à flots sur le visage du bébé, pourtant ce dernier restait calme. M. Hwang demanda à son ami de craquer une allumette. Le visage du bébé était semblable à celui d'un mort, mais sur le cou ruisselant d'eau de pluie, on voyait palpiter une veine sinieuse. Une nouvelle rafale de vent s'éleva. M. Hwang fit un tour sur lui-même, le vent le cingla brusquement par l'autre côté.

Le parapluie se retourna ; après deux ou trois coups de vent, il finit par se déchirer. M. Hwang gratta une seconde allumette mais elle était mouillée et ne s'enflamma pas. Le ciel était couvert d'un voile noir. Retenant son souffle, il regarda le bébé un long moment avant de pouvoir discerner vaguement son visage :

- Pourquoi tu ne meurs pas !
- Nous avons parcouru environ dix *li*.

Après avoir parcouru cinq *li* de plus, M. Hwang jeta le parapluie dont il ne restait que les baleines. Il s'arrêta. M. Kwon n'osa demander si le bébé était mort.

- Pourquoi ?
- Voyons où nous pouvons l'enterrer maintenant.
- Ah bon ? D'accord.

M. Kwon brandit la pelle et donna un coup sur le chemin caillouteux. Il regardait autour de lui ; sur le côté, il aperçut une colline noire pas plus haute que le dos d'un bœuf. Il descendit de la route pour se diriger vers cette colline ; il entendait le clapotement de l'eau du fossé qu'il traversait. Contrairement à M. Kwon, M. Hwang n'avait pas de pelle sur laquelle se tenir, il peinait à maintenir son bébé hors de l'eau. Il ignorait s'il s'agissait d'un champ de concombres ou de courgettes mais les tiges raides lui écorchaient les jambes :

- Merde !

Le champ était immense. Il grimpa sur le talus et se rendit alors compte que celui-ci était en pierres. Il perdit une des ses chaussures en caoutchouc qui glissa de son pied telle une anguille. M. Kwon l'aida à la chercher mais ils ne la retrouvèrent pas.

– Comment je vais faire, je ne peux pas marcher sans chaussure ?

– Creusons ici.

– Mais c'est de la pierre !

– À force de creuser, on arrivera à la terre.

Son bébé dans les bras, M. Hwang s'assit sur le talus de pierres, tandis que M. Kwon creusait la terre. Dans un bruit sec, la pelle heurtait les pierres, il les enlevait mais l'eau s'accumulait à grands flots comme dans un puits :

– Putain de pluie...

– C'est une vraie flaque d'eau, il n'y a rien à faire !

M. Hwang allongea le corps inanimé de son bébé sur le *gamani* que M. Kwon portait sur son dos et s'approcha du trou. Il descendit d'un seul coup dans la fosse d'une profondeur de trois ou quatre *ja*. L'eau s'y accumulait. Heureusement, ils étaient sur un talus, ils creusèrent alors une évacuation. L'eau s'en écoula aussitôt. M. Hwang se lamentait à haute voix. M. Kwon prit pitié de son ami qui devait enterrer son bébé de ses propres mains dans une telle flaque d'eau et s'approcha du nourrisson pour le prendre :

– Oh !

Les cheveux dressés sur la tête, M. Kwon prit dans ses bras l'enfant qu'il croyait mort ; il entendit clairement le bruit que faisait le bébé avec sa bouche.

Il était en train de vomir. Une odeur nauséabonde se propageait.

M. Hwang interpella M. Kwon :

– Hé ! Voyons...

M. Hwang avait aussi clairement entendu les gargouillis de son bébé. Il était encore vivant, il vomissait l'eau de pluie qu'il avait avalée.

– Ben ça alors, il est résistant pour un petit pas plus costaud qu'une mouche !

Le père posa son bébé dans un bruit sourd sur le monticule de terre à côté du trou qu'ils venaient de creuser.

Il ne cessait de pleuvoir. Au fond de la vallée, on entendait non seulement le bruit de la pluie mais aussi les coassements des grenouilles et des crapauds, les cris des oiseaux.

Quand M. Kwon regarda le bébé pour la troisième fois, il semblait mort. Il vida de nouveau l'eau qui s'était accumulée, étendit le *gamani* au fond du trou, posa son bébé dessus et replia l'autre côté du *gamani* sur lui avant de le recouvrir de terre.

Après avoir enterré le bébé, M. Hwang, privé d'une de ses chaussures, descendit et suivit M. Kwon en boitant jusqu'à la route. Le ciel n'avait pas l'air de se dégager. Il restait debout l'air hébété, regardant en direction de la tombe de son bébé.

– À quoi ça sert de rester là ? Dépêche-toi de faire demi-tour !

– Où sommes-nous ?

– Peu importe... c'est dommage pour ta chaussure...

– ...

– Allons-y.

M. Hwang se retourna mais prit une direction différente de celle de M. Kwon. Ce dernier le poursuivit pour le rattraper.

– A n'importe quel prix, je vais retrouver cette garce et l'enterrer dans ce trou.

– Oh ! À quoi ça sert de réagir comme ça ?

M. Hwang sanglote :

– Et vivre comme ça ? En père aussi insensible que les arbres ou les pierres ! Qui va venger mon bébé ? Quelle garce ! Je vais lui couper les seins et les jeter dans la fosse !

– Hwang, calme-toi.

– Fous-moi la paix, je te dis !

– Ah, et mes filles, que vont-elles devenir ?

– ...

M. Hwang finit par se laisser tomber sur le sol.

Le ciel était toujours aussi noir. Seuls les coassements des grenouilles et des crapauds se mêlaient au bruit de la pluie.

L'HISTOIRE DES LAPINS

Hyeon se réveilla. Avant de se frotter les yeux, il tâtonna son chevet. Le bol de *sungnyung*⁵² laissé la veille lui semblait plus frais et appétissant qu'un verre de bière rempli de glaçons. Tout à coup, il se rappela ce que Seohae⁵³ lui avait dit un jour : « Hyeon, toi aussi désormais dois apprendre à boire suffisamment pour apprécier la saveur de l'eau. »

« Si Seohae était encore vivant, ah ce que j'aimerais déguster de l'alcool et de l'eau en sa compagnie ! Ça fait déjà plus de dix ans qu'il a quitté ce monde ! »

Hyeon s'étira de toutes ses forces et regarda d'un air distrait le plafond où volaient des mouches.

À l'époque où Hyeon travaillait au quotidien Jungoe, c'était seulement en fin de journée que le patron récoltait péniblement une centaine de wons auprès de la direction commerciale pour payer les employés ; certains percevaient trois wons, d'autres quatre. Hyeon prenait un pousse-pousse, et quand il arrivait chez lui, il vidait ses poches pour rembourser les marchands de pain, de riz, et les tailleurs à qui il devait de l'argent et qui l'attendaient devant sa porte. Heureusement Hyeon était célibataire, il pouvait endurer une telle situation même pendant plusieurs années, tandis que Seohae, lui, vivait avec sa mère, sa femme et ses enfants dans

52. *sungnyung* : soupe à base de riz roussi.

53. Seohae : nom de plume de Choi Haksong, né en 1901, mort en 1932, nouvelliste.

une chambre de location ; son salaire ne lui permettait pas de subvenir aux besoins de sa famille, il suffisait tout juste à remplir des obligations amicales. Un jour, il avait dit à Hyeon :

– J’ai trouvé du travail au quotidien *Maeshin*, vous m’y enverrez des manuscrits. Même si vous êtes célibataire, vous avez des frais pour vous loger, n’est-ce pas ?

Les revenus tirés des ventes de ses manuscrits au *Maeshin* parallèlement à son travail au quotidien *Jungoe*, suffisaient à peine à calmer la propriétaire de sa pension. Finalement, le *Jungoe* cessa de paraître. Son boulot de journaliste lui avait pris trop de temps, il allait désormais se consacrer à la littérature. Comme Seohae le lui avait conseillé, il avait écrit des essais et des nouvelles pour gagner de quoi payer ses frais à la pension ; par ailleurs, il s’était imposé un programme quotidien de lectures qu’il avait commencé en relisant les chefs-d’œuvre des grands écrivains occidentaux. Cependant, il suffit à l’homme d’avoir un peu de temps libre pour que ne tarde pas à naître en lui un désir plus grand, celui de se marier. Il s’était souvent demandé si le mariage ne causait pas un souci inutile à autrui. Finalement, sans travail ni maison, il avait pris femme sans projet précis. Chef de famille était sans doute un rôle qu’un homme devait assumer pleinement. Il avait dû délaisser sa passion pour la littérature afin de trouver un moyen de gagner de l’argent. Comme le veut l’expression populaire « on ne peut faire que ce que l’on a appris », il n’avait eu d’autre solution que de quémander du travail auprès des journaux. Par chance, avant la naissance de leur premier enfant, il avait obtenu un poste au quotidien Donga dont la direction était réputée pour payer ses employés à temps ; en plus d’y être journaliste, Hyeon pouvait également écrire des romans-feuilletons pour ce journal et ainsi avoir des revenus supplémentaires. À cette époque les terrains se vendaient deux ou trois wons le *pyeong*, Hyeon avait acheté un terrain de deux cents *pyeong* sur lequel se trouvait une chaumière. Même si ce terrain se trouvait à vingt minutes à pied de l’arrêt du tram, il s’était ainsi épargné le souci de trouver une

maison. Par la suite, le terrain avait été inclus dans un *bu*⁵⁴, sa valeur avait augmenté ; Hyeon en avait vendu la moitié et avec cet argent avait fait bâtir une grande maison au toit en tuiles d'une dizaine de pièces.

La femme de Hyeon semblait prendre plaisir à s'occuper du ménage :

– Maintenant que nous avons une maison, il faut manger et s'habiller...

Elle avait versé la dernière mensualité pour la machine à coudre, avait pris un contrat d'assurance simple, et lorsqu'elle avait entendu dire que sa voisine avait acheté un phonographe, elle s'en était acheté un à crédit dès le lendemain. Pourtant, les rares fois où Hyeon était rentré avec un disque ou deux, elle l'avait réprimandé :

– Pourquoi achètes-tu des disques à trois wons ? Est-ce que la musique te rapporte quelque chose ? L'argent que tu dépenses pour ces disques, tu ferais mieux de me le donner !

En été, Hyeon parcourait les rues seul, muni de son carnet de tickets de tram, mais comme il culpabilisait de laisser sa famille à la maison, il donnait deux wons mis de côté à sa femme et lui suggérait d'aller profiter des alentours de Séoul, à Incheon par exemple. Le matin, elle partait à Incheon avec leurs enfants en tenue du dimanche mais à peine arrivée au col Jingogae, souvent, elle changeait d'avis et entraînait dans l'un des restaurants du grand magasin. Après avoir déjeuné, elle faisait le tour des boutiques pour acheter des ustensiles de cuisine tels que des casseroles, des bouilloires, des petites coupelles à thé, puis elle sortait les bras chargés de ses achats, aidée par leurs enfants.

La femme de Hyeon était diplômée du département des lettres de l'université pour filles M, située de l'autre côté du col près de chez eux. Quand ils avaient emménagé dans la chaumière, elle avait posé des vitres aux fenêtres, puis des rideaux ; elle avait accroché au

54. *bu* : terme désignant une circonscription administrative pendant l'occupation japonaise et correspondant aujourd'hui à une ville.

mur une reproduction de L'Angélus de Millet, et, matin et soir, elle prenait soin de ses fleurs en pots. À cette époque, il lui arrivait encore parfois de chanter *La Berceuse de Jocelyn*⁵⁵ à leur bébé endormi, ou de sortir de l'étagère un livre à la couverture en soie et réciter des poèmes de Browning. Mais après la naissance de leur deuxième enfant et la construction de nombreuses maisons par la grande entreprise du bâtiment Keonyangsa tout autour de chez eux, elle n'avait plus eu plaisir à recevoir ses amies de l'université qui venaient souvent lui rendre visite ; elle s'était décidée à faire démolir la chaumière et construire une belle maison couverte de tuiles au plus vite. Et tandis que la poussière s'était accumulée sur L'Angélus, que les plantes et les fleurs en pot avaient fanées, la femme de Hyeon consacrait ses journées à un projet autrement plus important.

Hyeon écrivait un roman-feuilleton par an. Mais son ambition ne s'arrêtait pas là. Même pour écrire ne serait-ce qu'une nouvelle, il voulait développer ses capacités de rédaction en se plongeant dans l'écriture créative pour assouvir sa soif d'art ; il voulait y consumer toute son énergie. Et plus encore, il voulait écrire un chef-d'œuvre qui ouvrirait la voie à la littérature coréenne moderne en quête d'un chemin de traverse. Tel était son désir secret. Quand un nom intéressant pour un personnage lui venait à l'esprit, il le notait et le gardait précieusement ; quand il voyait un personnage au caractère remarquable dans un film, il en collectionnait les photos prises dans les magazines.

Mais les ébauches de son œuvre à venir ne restaient que dans sa tête ; et quand il prenait sa plume, c'était pour écrire des romans-feuilletons qu'il devait achever dans les meilleurs délais.

Une fois le premier épisode de son roman-feuilleton publié dans le journal, sa femme était plus heureuse que ses lecteurs ; elle pouvait alors rembourser ses achats à

55. *La berceuse de Jocelyn* : titre d'une chanson - pour ténor solo - extraite de l'opéra *Jocelyn* composé par Godard en 1880. Le texte est tiré de poésies d'Alphonse de Lamartine.

crédit, et si le roman était compilé en livre, et si le livre était réimprimé, ces revenus inattendus étaient alors assez importants pour mettre la famille financièrement à l'abri.

« Je vais bientôt atteindre le soi-disant cap de la sagesse ! Passerai-je toute ma vie à vivre ainsi, jusqu'à la fin de mes jours ? Tous les matins, je vais au bureau, je traduis des dépêches... au mieux, j'écris des romans-feuilletons... »

Quand Hyeon avait enfin pris la dure décision de démissionner, le quotidien *Donga* avait cessé d'être publié, de même que le quotidien *Joseon*.

Cette époque avait pour mot d'ordre « joie et sincérité ». Tout cela avait laissé Hyeon perplexe, et, incapable de se ressaisir, il était rentré chez lui ivre plusieurs soirs de suite.

Son estomac était revigoré comme si son énergie intérieure avait été lavée par le bol de *sunngnyung* de la veille, mais il avait la tête lourde.

« Il faut apprendre à boire suffisamment pour apprécier la saveur de l'eau... Eh, en quoi d'autre me suis-je amélioré au cours de ces dix années de travail pour des journaux ? »

Il approcha de nouveau le bol de *sunngnyung* mais il ne restait que quelques grains de riz. Il frappa le mur qui le séparait de la cuisine pour appeler sa femme.

– Tu as bien dormi ?

– De l'eau, s'il te plaît.

Elle sortit de la chambre et lui apporta gentiment de l'eau avant de s'asseoir. Puis, comme si elle avait bu, elle allongea le cou et hoqueta. Son ventre arrondi la faisait déjà suffoquer. Ils se seraient bien contentés de leur fille et de leurs deux fils, mais elle était enceinte pour la quatrième fois.

– Il faut que je te parle...

En général, elle ne prenait pas ce ton sérieux mais cela lui arrivait parfois.

– ... Je n'ignore pas ton état d'âme actuel mais ça fait déjà trois jours que tu passes à boire.

Sans dire un mot, Hyeon plissa le front et ramena ses cheveux en arrière.

– Si un verre d’alcool suffisait à te faire oublier tout ça... Aux yeux d’une femme, rien n’est plus laid et inquiétant que le comportement des hommes coréens. Est-ce que l’alcool peut vraiment t’aider à retrouver la sérénité dans ton cœur ? Et les hommes vivent-ils seuls à la maison ? Tu as une femme et des enfants, mais tu n’as pas de travail pour l’instant, ni de journaux où tu pourrais envoyer tes romans feuilletons... Pourquoi es-tu si inconséquent ?

Hyeon cria à sa femme de se taire et s’enroula dans la couette ; le soir-même et le jour suivant, en réaction aux propos de son épouse, il rentra complètement ivre. Mais ces mots le tourmentaient toujours. Quand bien même il s’enivrait, il s’enivrait seul dans ce monde en marche, et surtout, il ne pouvait oublier.

Comme sa femme avait insisté, avec l’argent de ses indemnités de licenciement, Hyeon s’était décidé à élever des lapins. Cette idée le faisait frissonner comme s’il s’agissait d’argent volé à un cadavre.

La femme de Hyeon lui avait fait part de sa rencontre avec des éleveurs de lapins. Une personne avait acheté seulement deux lapins, et en à peine un an, sa cour de cinquante *pyeong* avait grouillé de lapins à ne plus savoir qu’en faire ; une autre avait commencé un élevage de lapins avec deux cents wons, et tout juste deux ans plus tard, elle en avait tiré des revenus moyens de soixante-dix à quatre-vingt wons par mois. Elle donna à Hyeon un ouvrage sur l’élevage des lapins qu’il lut en une nuit ; élever des lapins nécessitait de l’attention au quotidien, mais il lui semblait que ce travail lui permettrait plus de liberté d’esprit que l’écriture de romans feuilletons. S’il continuait à écrire des romans feuilletons, il ne pourrait jamais écrire le roman qu’il voulait ; élever des lapins semblait lui laisser le temps de lire à loisir et de commencer à écrire un vrai roman, quitte à y passer dix ans. Ce type de vie représentait en quelque sorte la vie heureuse et saine que son époque revendiquait haut et fort, cette idée le conforta dans sa décision d’élever des lapins. D’abord, il accompagna sa femme pour une sortie pédagogique chez une ancienne camarade de

classe ; c'était elle qui avait commencé son élevage de lapins avec deux cents wons, et qui, à peine deux ans plus tard, gagnait soixante-dix à quatre-vingt wons par mois.

Le maître de maison avait été un pianiste renommé. Quelques années auparavant, sa photo avait été publiée sur deux colonnes dans le quotidien *Donga* qui avait alors vivement rivalisé avec un autre journal pour organiser son concert. Il n'avait pourtant plus l'air d'un pianiste, il reçut Hyeon et sa femme avec ses mains grossières souillées par les herbes. En entrant dans la cour, le couple sentit immédiatement une odeur chaude et nauséabonde qui n'était pas celle du fumier. Comparables à des casiers dans les bains publics, les clapiers étaient empilés sur plusieurs étages pareils à des mini bâtiments alignés sur un côté de la cour. L'oreille tendue, les lapins blancs assis dans les clapiers roulaient leurs yeux roses clairs et remuaient leur museau. Hyeon pensa à ses enfants. Il se dit qu'élever des lapins était une occupation secondaire qui conviendrait mieux à une personne qui écrit des contes pour enfants. Hyeon et sa femme écoutèrent l'expérience du couple sur l'élevage des lapins et observèrent les animaux ; de retour chez eux, leur décision était prise. Hyeon commanda vingt lapins américains à l'éleveur de lapins du Ganebo à Kwangju ; cette espèce était réputée pour être la plus facile à élever. Il fit appel à un charpentier pour construire un clapier. Avant que le travail ne soit achevé, il reçut un télégramme lui annonçant que l'éleveur lui avait envoyé les lapins le jour même. Hyeon se rendit dans la montagne avec ses enfants pour cueillir des herbes et des feuilles d'acacia, il commanda du *bisi*⁵⁶ à un marchand de tofu. D'après les conseils du couple, donner seulement du fourrage humide pouvait rendre les lapins malades, c'est pourquoi Hyeon commanda également du fourrage sec. Trois jours plus tard, les vingt petits et mignons nouveaux membres de la famille de Hyeon arrivèrent tous à bon port, sains et saufs,

56. *bisi* : résidu de soja après la fabrication du tofu.

fermés dans une boîte dont le couvercle était en grillage. Ils haletaient de chaud mais, comme si l'intérieur de la boîte était un endroit confortable, ils ne regardaient pas à l'extérieur et remuaient calmement leur museau. Ils avaient plus l'air d'animaux fabriqués en laboratoire que de vrais animaux. Alors que ses enfants et sa femme s'empressaient de défaire joyeusement la ficelle autour de la boîte, Hyeon recula en pensant qu'il allait assurer la subsistance des cinq ou six membres de sa famille aux dépens de ces mignons petits animaux, aussi blancs et délicats que des fleurs de courge, et assurément cette idée le faisait culpabiliser et se sentir honteux.

Depuis l'arrivée des lapins, Hyeon ne connut ni trêve, ni repos. Après les avoir nourris, même si les prochains repas étaient déjà préparés, il prenait tellement de plaisir à s'occuper de ses lapins qu'il préférerait rester près d'eux que de retourner dans sa chambre. Pendant qu'il flânait devant les clapiers, l'heure du repas arrivait ; il devait préparer le fourrage, nettoyer les cages. Finalement, il avait du temps pour lui seulement le soir.

Petit à petit, les longues nuits d'automne approchaient. La famille de Hyeon habitait dans un coin perdu, ils ne recevaient guère la visite de leurs amis, surtout le soir. Hyeon était heureux de se retrouver seul à la nuit tombée, d'allumer tranquillement sa lampe, de respirer dans son monde à lui. Il était heureux d'apprécier de nouveau les chefs-d'œuvre occidentaux qu'il avait commencé à relire à la pension quand il était célibataire dix ans auparavant ; il poussait la lampe sur le côté, observait son armoire de livres en fouillant dans les mouvements idéologiques pleins de vicissitudes des temps modernes, culturels et littéraires ; il élaborait le plan de son futur roman en le modifiant au gré des courants de pensée, cela lui procurait une joie intense à le faire rougir.

Il avait peu de livres mais il était ému à chaque fois qu'il les regardait. Il aimait cette impression de pouvoir balayer mille ans de littérature d'un seul regard. De nouveaux livres sortaient tous les jours. Et tous les jours, des livres devenaient obsolètes. Un livre considéré à un

moment comme le chef-d'œuvre de la pensée humaine, avec lequel aucun sūtra, ni aucune bible ne pouvait rivaliser, était désuet avant même que sa couverture ne soit décolorée. Puis c'était le tour d'un autre livre, puis d'autres livres, ainsi de suite ; sur une même étagère de la bibliothèque, deux voire trois courants de pensée étaient placés côte à côte.

« Vestiges d'un courant de pensée désuet ! Si le sacrifice de ces livres et de ces auteurs avait un sens, l'homme serait une espèce bénie, mais l'homme ne peut s'empêcher d'errer perpétuellement à la recherche d'un nouveau paradigme. »

À chaque fois qu'un nouveau courant est révolu, peu importe celui auquel on appartient, les sacrifices sont inévitables ; quand un courant fait l'unanimité, il piétine une partie des hommes de sa large empreinte. À bien y réfléchir, la civilisation matérielle était également celle de la pensée. La rapide propagation d'une pensée entraînait la fin toute aussi rapide d'une autre pensée. Ô combien les gens de notre époque subissent les nombreux tumultes de la pensée tandis que les gens d'antan y étaient confrontés à peine une fois dans leur vie ! Le poète de la dynastie Qing, Yicho⁵⁷ avait dit : « Un corps meurt et revit plusieurs fois », cela fait référence aux gens modernes, pensa Hyeon en regardant sa bibliothèque avec un sourire amer.

« Un corps meurt et revit plusieurs fois ! La pensée est courte, la vie est longue. »

Comme on le lui avait dit, les lapins proliféraient rapidement. Quand les feuilles d'acacia se teintèrent des couleurs de l'automne, les vingt lapins s'étaient déjà multipliés, ils étaient déjà quarante, le clapier grouillait. Hyeon acheta du bois pour construire un plus grand clapier pour contenir une cinquantaine de lapins, mais les réserves de nourriture pour ses animaux commençaient à lui faire défaut, il ne pouvait pas stocker assez d'herbes et de feuilles d'acacia. Il pensait recourir au *Bisi* et au fourrage sec, mais parfois le marchand de tofu ne passait

57. Yicho : nom de plume de Yeogan, poète et peintre de la dynastie Qing.

pas chez lui, et les jours où il venait, il n'apportait même pas la moitié de la quantité de *Bisi* escomptée au vu de ses ventes de tofu. Quant au fourrage sec, il avait déjà réglé l'acompte et les frais de livraison mais il ne l'avait toujours pas reçu. L'approvisionnement en soja n'était pas régulier et la production de tofu diminuait ; les gens y préféraient le *Bisi* qui devenait rare. Le fourrage sec était fabriqué avec la vannure des céréales, mais les gens avaient tendance à moins décortiquer le riz non raffiné, la vannure se faisait donc de plus en plus rare aussi. Par la suite, il apprit que le fourrage sec qu'il avait reçu datait du stock de l'année précédente. La femme de Hyeon avait beau se démener, la situation était difficile non seulement pour les éleveurs de lapins mais aussi pour les éleveurs de poules ; ces derniers étaient réduits à vendre leurs poules et démolir leurs cabanes à poules.

Durant plusieurs jours, la femme de Hyeon eut le visage rouge comme si elle avait été victime d'une injustice criante, finalement elle n'eut d'autre choix que de renoncer à gagner sa vie en élevant des lapins. Hyeon et sa femme décidèrent de vendre leurs animaux pour une bagatelle. S'il s'agissait de peaux de lapins, ils auraient pu les vendre aisément, mais vendre des lapins vivants, cela impliquait de leur trouver des vivres, et tous les éleveurs des lapins étaient confrontés au même problème, ils n'avaient aucun moyen de vendre leurs lapins. Si Hyeon tuait une quarantaine de lapins, sa maison serait un abattoir. Il n'avait pas de planche pour étendre et faire sécher les peaux d'une quarantaine d'animaux, mais surtout personne chez eux n'aurait été capable de prendre un couteau pour dépouiller un lapin. Hyeon n'avait jamais eu l'occasion d'égorger ne serait-ce qu'une poule, sa femme non plus n'était pas faite pour cela. Un jour, quand la famille de Hyeon habitait encore dans la chaumière, Hyeon avait apporté à sa femme un poulet entier plumé, elle avait eu si peur des yeux ouverts du poulet mort qu'elle avait dû couvrir la tête de l'animal avec une feuille de journal pour le découper. Le couple ne pouvait se permettre d'avoir

plus de lapins, ils étaient obligés de les tuer même si cela leur prenait du temps. Pour cela, ils devaient coûte que coûte les garder en vie jusqu'à ce qu'ils les vendent. Les herbes tendres avaient disparu, les seules herbes que l'on pouvait trouver dans une cuisine étaient des feuilles de navet, et dans les champs il n'y avait que du trèfle. Un jour, à l'approche des premières gelées blanches, la femme de Hyeon se rappela que la cour de l'université *M* était couverte de trèfles. Elle passa immédiatement le col pour s'y rendre. Dès son retour, elle raconta à Hyeon que chaque année l'université embauchait une personne pour sarcler. Mais comme les trèfles poussaient très vite, la direction de l'université craignait que les trèfles n'abîment le gazon et supplia la femme de Hyeon de venir désherber. Hyeon se contenta de faire claquer sa langue tandis que sa femme le menaçait : « Si tu ne veux pas y aller, moi, j'y vais. Tu trouverais ça normal de laisser nos lapins mourir de faim aussi faibles soient-ils, alors que nous, leurs propriétaires, sommes en bonne santé ? ». Il imagina sa femme enceinte désherbant le terrain de sport de l'université dont elle était diplômée pour récolter la pâture des lapins, il eut pitié d'elle. Vêtu de sa veste d'hiver, il finit par mettre son chapeau de paille et ses chaussures en caoutchouc, et ordonna à son fils qui venait rentrer de l'école de porter le panier. Ils franchirent le col et arrivèrent à l'université *M*. Sur le terrain de sport, il y avait autant de trèfles que de gazon.

« Avec ma veste d'hiver et mon chapeau de paille, qui pourrait me reconnaître...? Et quand bien même quelqu'un me reconnaîtrait, il se dirait juste que c'est Hyeon machin... »

Les cours semblaient terminés ; sur le terrain de sport, laissant entrevoir leurs longues jambes grêles, des étudiantes jouaient au volley-ball, faisaient du vélo autour du terrain. Hyeon était aussi gêné que s'il se trouvait dans la cour de quelqu'un, mais, la tête penchée en avant, il s'assit discrètement sur un côté et commença à cueillir les trèfles.

– Papa ?

– Oui.

Debout à côté de lui, son fils se contentait de regarder le bâtiment de l'université fièrement dressé sur la colline et les étudiantes sur leur vélo.

– Maman aussi vient de cette université, n'est-ce pas ?

– Oui... allez, dépêche-toi de cueillir ces trèfles...

Quelques étudiantes qui avaient dû entendre la conversation entre le père et le fils s'approchèrent :

– Qui est ta mère ?

Le fils de Hyeon renifla et leur tourna le dos. Hyeon lui lança le même regard que celui qu'il lui lançait parfois à la maison pour lui signifier « Silence ! ».

Sans répondre, le fils prit son panier pour ramasser des trèfles.

– Dis bonhomme, que vas-tu faire de ces herbes ?

– Je vais les donner aux lapins.

– Aux lapins ? Ta famille élève des lapins chez toi ?

– Oui.

Les étudiantes ramassèrent des trèfles et les mirent dans le panier du fils.

Derrière Hyeon, un autre groupe d'étudiantes arriva :

– Eh, qu'est-ce que vous faites ?

Hyeon crut qu'il était inclus dans ce « vous », il sentit son visage rougir de honte.

– Nous cherchons des trèfles à quatre feuilles.

En réalité, ces étudiantes ramassaient ces trèfles non pas pour nourrir les lapins mais pour trouver un porte-bonheur.

– Moi aussi, moi aussi...

Elles se réunirent et s'assirent en cercle telle une myriade d'oiseaux autour d'un tas de graines. La tête toujours baissée, Hyeon continua à désherber tout en se détournant des étudiantes. Il pensait à sa femme. Elle aussi avait dû se balader le long du terrain de sport et chercher des trèfles à quatre feuilles, un recueil de poèmes de Browning⁵⁸ à la main, et le héros qu'elle

58. Browning : Robert Browning, poète et dramaturge britannique du

imaginait à l'époque en regardant l'horizon azuré n'était sans doute pas affublé d'un chapeau de paille ni en train de cueillir du trèfle pour ses lapins. Plongé dans cette pensée, Hyeon avala sa salive, quelque chose cogna ses fesses. Le rire des étudiantes traversa l'immense terrain de sport. Une joueuse de volley-ball qui se trouvait un peu plus loin derrière lui, avait raté le ballon.

Le lendemain après-midi, Hyeon se rendit de nouveau au terrain de sport de l'université M. Il y avait assez de trèfles à cueillir pour l'occuper environ cinq jours. Mais ce jour-là fut le dernier, une forte gelée blanche sévit durant la nuit. C'était la période où l'on prépare le *kimchi*⁵⁹ pour l'hiver, la femme de Hyeon rapporta les feuilles de navets et de choux récupérées auprès des voisins mais cela ne dura que quelques jours. Après avoir longuement réfléchi, Hyeon se décida à aller vendre quelques lapins à un docteur de l'hôpital universitaire avec qui il n'était pourtant pas très proche. Le docteur pestait contre le fournisseur qui lui vendait des lapins depuis une dizaine d'années, ces jours-ci, ce dernier tentait de lui refourguer trop de lapins et cela l'ennuyait beaucoup. Sur le chemin du retour, Hyeon s'arrêta dans une librairie pour consulter un livre sur l'élevage des lapins. Le livre en question présentait également les différentes méthodes pour tuer un lapin. La fois où sa femme avait emprunté ce livre à une amie, il s'était contenté de lire la partie concernant l'élevage avant de lui dire de le rendre.

En tout, il y avait six méthodes pour tuer un lapin : l'étrangler, lui percer le cœur et le laisser se vider de son sang, le noyer, le tenir par les oreilles et tirer une des pattes de telle façon, lui sectionner les artères, le frapper trois ou quatre fois entre les oreilles avec un marteau et le laisser s'agiter tout seul jusqu'à ce que mort s'ensuive.

XIX^e siècle, connu comme l'un des plus grands créateurs poétiques de l'Angleterre victorienne.

59. *kimchi* : choux ou autres légumes en saumure assaisonnés d'ail, de piment, etc.

Hyeon reposa le poussiéreux livre à sa place et tout en observant l'humeur du propriétaire, sortit prestement de la librairie.

De retour chez lui, il changea de vêtements et sortit un lapin du clapier. Les yeux brillants, il était un peu lourd, doux, chaud, et se débattait pour s'enfuir.

Comme la période de reproduction était passée, leur beauté n'était plus aussi artificielle que celle de fleurs de courges cultivées en laboratoire, ils étaient désormais des animaux qu'il ne fallait pas lâcher car à la moindre maladresse, ils s'échapperaient des mains de Hyeon et s'enfuiraient dans la montagne.

Tenant fermement le lapin par la gorge et les pattes arrière, Hyeon sortit sur le *maru*. Sa fille qui était en train de sortir de la chambre, s'écria :

– Les garçons, papa a sorti un lapin !

Les deux frères accoururent également :

– Pourquoi tu l'as sorti, papa ?

– Il est malade ?

– Pose-le sur le *maru*. On va jouer avec lui.

– Tu l'as sorti parce que tu le trouves joli, papa ?

Sa fille approcha de la bouche du lapin un morceau du pain qu'elle tenait à la main. Le lapin remua ses moustaches, essaya de croquer le morceau de pain. Sans dire un mot, Hyeon pensa aux six méthodes qu'il avait lues quelques minutes auparavant à la librairie.

– Papa, qu'est-ce qu'il y a ?

Soudain Hyeon s'écria :

– Disparaissez de ma vue !

Sa femme sortit de la cuisine. Il réalisa que l'accouchement était proche. Pris de sueurs froides, il reprit le lapin dans ses bras et se dirigea vers l'arrière-cour. Elle suivit Hyeon pour lui demander, elle aussi, ce qu'il lui arrivait.

– Pourquoi tu me suis comme une gamine ?

Sa femme ne recula pas pour autant. Finalement Hyeon remit le lapin dans le clapier. Il avait beau réfléchir, il n'avait pas le courage d'étrangler un lapin. Étrangler, forcer pour venir à bout du lapin qui se débattrait et le regarder dans les yeux jusqu'à ce qu'il

expire, caresser le pelage moelleux sous la poitrine pour enfoncer un poinçon à l'endroit où il estimait, sans certitude, se trouver le cœur, cela lui était d'autant plus inconcevable qu'il était bien incapable de voir quelqu'un se faire administrer une piqûre. Il tremblait d'horreur à l'idée de plonger cet animal dans l'eau, il ne s'agissait pas d'un rat pris dans une trappe, comment pourrait-il tenir un lapin par les oreilles et les pattes pour l'étirer jusqu'à ce que la colonne vertébrale se rompe, ou même couper les artères au creux de son cou aussi doux et palpitant que celui d'un enfant, ou, tandis qu'il se retournerait à plusieurs reprises pour regarder derrière lui, le maintenir tête baissée pour le frapper sur l'occiput avec un marteau. A cette seule pensée, il avait l'impression d'être puni en imaginant le fœtus dans le ventre de sa femme, accroupi comme un lapin.

Une fois la préparation du *kimchi* terminée, la nourriture pour les lapins s'est faite de plus en plus rare. Chaque jour, la famille de Hyeon dépensait un *won* et quarante ou cinquante *jeons* pour avoir du tofu que la plupart des gens n'avait pas les moyens d'acheter, et des choux. Si Hyeon continuait à nourrir ses lapins ainsi durant encore trois ou quatre mois, même en vendant ses cinquante lapins en une fois, il gagnerait tout juste assez d'argent pour se rembourser les frais de nourriture. Quelques mois plus tard, Hyeon avait dépensé environ quatre ou cinq cents wons pour ses lapins, il avait également dépensé pas mal d'argent pour préparer le *kimchi* pour l'hiver, et pour l'achat de deux charrettes de bois ; il ne lui restait que quelques billets de dix *wons*.

« Que faire pour survivre ? »

Il y a longtemps, un magazine lui avait maintes fois demandé d'écrire une nouvelle. Hyeon n'était pas contre le fait de gagner de l'argent mais le temps lui faisait cruellement défaut, il n'était pas dans une situation qui lui permettait de se plonger tranquillement dans l'ébauche d'une nouvelle. Il aurait pu écrire n'importe où du moment qu'il pouvait poser une feuille de papier blanc. Un jour, il commença par faire un feu de bois

pour chauffer la chambre d'hôte, puis il se décida à écrire l'histoire de ses lapins. Assis dans la chambre, il cherchait la première phrase :

– Chéri, où es-tu ?

Hyeon entendit la voix de sa femme. Il regarda dehors, le visage de sa femme était aussi pâle qu'une feuille de papier, ses mains étaient couvertes de sang.

– Oui.

– Apporte-moi de l'eau.

– C'est quoi, ce sang ?

Le visage livide, sa femme esquissa un sourire crispé ; ses mains tachées de sang tremblaient. Personne ne saurait dire comment mais elle venait de dépouiller deux lapins avec un couteau. Les cheveux de Hyeon se dressèrent sur sa tête :

– Pourquoi tu as fait ça ?

– Que peut-on faire d'autre ? Qui va nourrir le bébé que je porte ? Dépêche-toi d'apporter de l'eau pour que je me lave les mains.

Elle écarta ses doigts et tendit ses mains couvertes de sang coagulé mêlé à des poils de lapins. Soudain, Hyeon se rappela sa femme le jour où elle avait été obligée de couvrir la tête d'un poulet avec du papier journal avant de pouvoir le découper. Profondément ému par ce souvenir, sa vue se troubla.

À bien y réfléchir, ces dix doigts écartés et tachés de sang attendaient-ils seulement de l'eau... Hyeon eut l'impression de s'effondrer, il regarda la crête de la montagne au loin. Là-haut, seuls, flottaient des nuages blancs.



LE SOLEIL COUCHANT

Macheon choisit finalement une période caniculaire de l'été pour visiter Gyeongju ; il avait attendu le moment opportun pour s'y rendre. Lorsque ses amis lui avaient proposé d'y aller ensemble à l'automne, l'idée d'y aller à cette saison l'avait séduit, mais pas celle d'y aller avec ses amis.

Peu sociable, il ne s'entendait guère avec les gens. Même en compagnie de ses amis proches, il n'était jamais aussi heureux que quand il était seul. Pour lui, parcourir cent *li*, seul, était plus propice à la réflexion que d'en parcourir mille, accompagné, en bavardant bruyamment. Cette conviction l'avait décidé à profiter de son temps libre pour prendre la route sans se soucier de la chaleur caniculaire.

La seule chose que Macheon savait sur Gyeongju était que, de même que la ville de Buyeo avait été la capitale du royaume de Baekje, cette ville avait été la capitale du royaume de Silla à l'époque des Trois Royaumes. Lorsqu'il avait acheté son billet de train, il n'avait même pas demandé de guide de la ville au guichetier. Chaussé d'une paire de souliers confortables et muni d'une canne de randonnée, il n'avait pas de bagages. Le but de son voyage n'était pas de découvrir des lieux qu'il ne connaissait pas mais plutôt, au moins le temps de son périple, d'oublier l'angoisse du quotidien et de vivre plus simplement, voire de se laisser porter par la solitude ; il était en quête de sérénité, c'est pourquoi il n'avait pas jugé nécessaire de s'encombrer de bagage ou autre valise pleine à craquer. À son retour

de Gyeongju, comme toujours, certains quotidiens le solliciteraient pour écrire un récit de voyage ; il n'avait pourtant pas apporté de carnet, il avait envie de se détendre et non de se presser à noter ses impressions, il était exténué par différentes affaires. Avoir en poche assez d'argent pour couvrir ses frais de voyage suffisait à le rendre heureux.

Contrairement au printemps ou à l'automne, en plein été, même si le train roule à toute vitesse, les paysages sont monotones. Qui plus est, Macheon avait déjà pris le train de la ligne Kyeongbu à plusieurs reprises par le passé. La lumière du jour de l'autre côté de la vitre tomba sans le charmer outre mesure. Lorsqu'il arriva à la gare de Daegu pour prendre sa correspondance, il faisait toujours nuit, mais après avoir passé quelques kilomètres, un paysage peu familier se dévoila à travers la fenêtre du train. Comme les plaines qu'il avait vues jusqu'à Daegu, celles qu'il avait maintenant sous les yeux étaient verdoyantes, elles scintillaient de gouttes de rosée. Le train traversa la gare de Banyawol – lune en pleine nuit – un nom digne d'inspirer un poème. Au bord de la rivière d'où s'élevait de la fumée, un pêcheur encore plus assidu qu'un paysan avait installé sa canne à pêche. Un tel paysage respirait le charme de la campagne authentique. Petit à petit, le soleil commençait à chauffer ; au moment où il s'appêtait à tirer le rideau, le train arriva à Gyeongju.

Il sortit de la gare qui ressemblait à une maison traditionnelle. Sur le côté droit se dressait une tour en pierre. Provenant d'un côté qui ne semblait pas être l'Est, le soleil était déjà ardent. De couleur jaunâtre, cette tour en ruine fissurée de partout donnait l'impression de ne pas être en pierre, et ressemblait plus à la colonne vertébrale d'un animal fossilisé posée sur une couche de terre de plusieurs dizaines de milliers d'années. La ville était encerclée par les montagnes, elle s'étalait paisiblement de façon irrégulière, comme s'il s'agissait de fragments épars.

À peine avait-il pris sa canne en main qu'il entra dans un petit hôtel trapu. Il commanda un petit déjeuner

qu'il dégusta sur le parquet en bois situé sous l'avant-toit, fuma une cigarette puis se rendit au musée.

Macheon arriva dans un élégant jardin ; s'il avait été plus grand, cela aurait été agréable de s'y promener. De manière générale, les vestiges et les objets en pierre fascinaient Machéon. Les céramiques brillant sous le soleil donnaient une impression fort différente de celles de la tour qu'il avait vue devant la gare ; elles étaient empreintes de la vie quotidienne telles des céramiques de la dynastie Joseon. Le lampadaire en pierre installé sous un cognassier frondescent ne ressemblait en rien à un vestige du temps passé ; les margelles du puits, aux courbes fort différentes des poteries du royaume de Silla aux formes irrégulières, étaient sculptées dans un style massif et semblaient porter les traces d'un long usage, comme si ce matin encore des mains rougies par le froid y avaient rincé du riz et des herbes sauvages comestibles.

Les couronnes exposées dans la galerie le laissaient indifférent. En revanche, il fut ému par le bourdon du temple Bongdeoksa. Vue de loin, cette cloche était imposante, mais quand on s'approchait, elle révélait une finesse extrême. Elle alliait à son apparence monumentale une précision inégalée. Machéon éprouvait une émotion comparable à celle qu'il avait ressentie après la lecture du chef-d'œuvre de Tolstoï, *Guerre et paix*. Pourtant, s'il avait détaché le battant en bois pour frapper la cloche, un son triste aurait résonné, un son plus triste que l'histoire de cette cloche.

Il sortit dans la rue, il avait soif. Son attention fut d'abord retenue par la boutique d'un antiquaire et non par l'échoppe de Bingsu. Il n'était pas amateur des poteries de la dynastie Silla, mais en passant devant un tel magasin, il ne put réprimer son penchant pour les antiquités. Des tuiles entassées, des poteries disposées ça et là, il y avait également des photos encadrées et des cartes postales de ce site historique. Parmi les poteries, certaines étaient quelque peu différentes de celles que l'on trouvait à Séoul ; leur aspect particulier était dû à une technique de gravure originale. Machéon n'avait pas envie d'en acheter, ni de les porter durant son

voyage, mais il les appréciait néanmoins. Une chaleur écrasante régnait dans la boutique, il demanda un bol d'eau au garçon vêtu d'un maillot de corps, debout à côté de lui. Le garçon se dirigea aussitôt vers le fond de la boutique mais ce fut une fille qui en ressortit avec un bol posé sur un plateau. Macheon fut stupéfait par son beau visage clair. Ses yeux limpides et effilés, son menton arrondi, laissaient deviner une personnalité calme et digne de confiance.

– Votre eau est vraiment très fraîche !

– Je viens de la prendre au puits.

À sa voix posée, sa poitrine et sa taille, Macheon en déduisit qu'il n'avait pas affaire à une enfant. Sa robe blanche imprimée de motifs épars de feuilles vertes dévoilait ses bras et ses longues jambes frêles légèrement hâlées ; leurs mouvements dégageaient quelque chose des femmes élégantes de la ville. Macheon était sous le charme. Elle devait avoir l'âge des amies de sa fille, et le citadin qu'il était, était aussi ravi de rencontrer cette jeune fille raffinée que s'il était agi de quelqu'un de sa ville natale. Macheon supposa qu'elle était étudiante dans une université et qu'elle était rentrée pour les vacances.

Macheon posa le bol presque vide. Il prit une poterie et souffla dessus pour l'épousseter.

– Dites-moi, vous n'avez rien de plus original ?

– Original ?

– Oui et intéressant à la fois...

– Original et intéressant... N'est-il pas préférable d'opter pour un objet ordinaire et dont on ne se lasse pas avec le temps ?

Bouche bée, Macheon regarda de nouveau le visage de la jeune fille. Cette phrase habilement formulée était chargée de sous-entendus. Un caractère ordinaire auquel on s'attache dans la durée rappelait l'expression de la jeune fille ; elle se contentait d'afficher un visage indifférent, mais Macheon était séduit.

– Dans ce cas, laquelle de ces poteries pourrait correspondre à la description que vous venez de faire ? Choisissez-en une pour moi, s'il vous plaît. La jeune fille ne refusa pas mais sa main indécise hésita entre deux

modèles. Elle saisit finalement une poterie aussi large qu'une feuille de lotus reposant sur un pied élané ; si elle datait de la dynastie Joseon, elle aurait pu être destinée au culte des ancêtres :

– Si on dispose des fruits sur cette poterie, cela ferait une splendide nature morte !

– La contempler vide, telle qu'elle est, serait plus digne d'une nature morte.

De nouveau, sa phrase était simple mais chargée d'une profonde réflexion. Macheon convenait qu'elle était la fille d'un antiquaire, mais comment était-ce possible qu'elle soit si cultivée ? Subjugué par la jeune fille, il n'avait pas envie de passer à la caisse si vite, il aurait voulu continuer à discuter avec elle mais il n'y avait pas de place pour s'asseoir, et surtout, la chaleur était suffocante. Avant de prendre congé, il lui demanda si elle connaissait un bon hôtel en ville.

Pour le déjeuner, il se rendit dans l'hôtel qu'elle lui avait recommandé ; une fois rassasié, il alla visiter les sites de l'observatoire de Cheomcheongdae et de la glacière de pierre de Seokbingo⁶⁰, puis se rendit au château de Banwolseong, traversa la forêt de Kyerim, puis contournant la rivière Muncheon, se dirigea vers le site des cinq tombeaux royaux – Oreung.

Le chemin lui paraissait sans fin. Ce fut seulement en arrivant sur la grande route d'Eonyang qu'il aperçut, de l'autre côté d'un pont, une dense forêt de pins digne d'un tombeau royal.

Un panneau se dressait sur l'étroit chemin assombri par la multitude de pins densément plantés. Il marchait lentement, il était en sueur. Les pins finirent par s'écarter de part et d'autre du chemin débouchant sur un paisible terrain dégagé. Les tombeaux royaux s'élevaient vers le ciel, la douce courbe de ces monticules couverts de gazon semblait avoir été tracée au pinceau. Il se trouvait devant les cinq tombeaux royaux, notamment celui du roi fondateur du royaume de Silla, Hyeokgeose⁶¹. Plus

60. Seokbingo : glacière en pierre construite à l'époque de Joseon.

61. Hyeokgeose : roi fondateur du royaume de Silla dans la mythologie coréenne.

il observait ce paysage, plus il lui paraissait étrange et surréaliste. Plus il s'approchait, plus le mur d'enceinte des tombeaux lui barrait la vue ; même s'il se dressait sur la pointe des pieds, il ne pouvait avoir une vue d'ensemble. Il longea la longue muraille. La porte principale était fermée. Faut de pouvoir entrer, il se contenta de passer devant elle et d'entrevoir le sommet des tombeaux, il fit le tour de l'enceinte. La taille des cinq tombeaux offrait un rythme et une harmonie variés selon l'angle de vue. Alors qu'il arrivait à la fin de son tour, il se rendit compte qu'il se trouvait sur une petite butte de terre. De cet endroit, il pouvait espérer voir de l'autre côté du mur en se mettant sur la pointe des pieds. Maeheon s'appuya de toutes ses forces sur sa canne pour se dresser le plus haut possible, il put enfin regarder de l'autre côté du mur qui entourait les tombeaux ; mais la vue n'était pas assez dégagée, et il ne pouvait pas tenir longtemps aussi étiré. Il finit par sortir son mouchoir pour essuyer sa sueur. Soudain, il entendit une voix au dessus de lui :

– Montez par ici !

Surpris, Maeheon se retourna ; il regarda en direction de la voix vers la branche d'un grand pin, ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

– Montez, d'ici on voit mieux !

Maeheon reconnut la voix, il fut soudain ravi. Mais le lieu était si désert qu'il se demanda s'il ne s'agissait pas d'une hallucination. Abasourdi, ses mouvements étaient lents. La jeune fille qui le regardait, perchée du haut d'un arbre, était sans doute la fille rencontrée chez l'antiquaire dont le charme envoûtant l'avait conquis lors de leur première rencontre.

– Qu'est-ce qui vous amène ici ?

– Je viens souvent ici.

– Comment êtes-vous montée si haut ?

– Allez, montez ! Je peux monter sur des branches encore plus hautes !

Sous l'arbre, abandonnées sur le sol, se trouvaient son ombrelle et ses chaussures en étoffe blanche. Maeheon s'approcha de l'arbre. Il ramassa les chaussures de la jeune fille et les reposa délicatement. Le fond des

chaussures présentait clairement de légères traces de sueur. À la vue de ces marques, il réalisa que ce n'était pas un rêve. Il posa sur une branche sa veste qu'il tenait à la main, se déchaussa, et se pliant à la demande de la jeune fille, commença à grimper dans l'arbre. La jeune fille se leva et se hissa vers des branches encore plus hautes.

– Vous allez tomber ! Je vois bien d'ici, vous pouvez rester où vous êtes.

– Je peux encore monter et vous aussi. Comme ça vous aurez une meilleure vue sur le site !

Finalement, il monta jusqu'à la branche où la jeune fille était assise auparavant.

– Ah ! D'ici, la vue est vraiment plus...

– Plus quoi ? Allez-y, décrivez ce que vous voyez !

Il regarda au-dessus de lui, les jambes de la jeune fille étaient tout proches, au point que, de ses pieds, elle aurait pu fouler la tête de Macheon.

– Décrire ?

– N'est-ce pas hors du temps ?

– Hors du temps ?

Pour apprécier au mieux la beauté de ces cinq tombeaux, les branches de ce pin semblaient offrir la meilleure place. Plus il contemplait les tombeaux, plus il sentait une sérénité profonde l'envahir. Ces buttes de terre étaient trop simples pour être des tombeaux, ces collines arrondies émerveillaient trop Macheon pour être un site funéraire. Tel un arc-en-ciel, la courbe des collines prenait naissance au sol puis s'élevait avant de se fondre de nouveau avec le sol pour enfin s'envoler dans l'espace infini. On entendait le chant des cigales, tout était paisible. Observant ce paysage en silence, Macheon ne savait s'il devait pleurer ou se lamenter. En extase devant ce panorama, il était au comble de la sérénité. Comme elle l'avait dit, il lui semblait indispensable d'utiliser le mot « hors du temps ».

– Est-ce que tous les tombeaux ici sont aussi impressionnants ?

– J'ai visité d'autres sites funéraires, tels que le tombeau de Gwaereung et celui de Muyeolwangreung,

mais il me semble qu'il n'y a qu'ici que l'on puisse ressentir une telle sérénité.

– Vous venez vraiment souvent ici ?

– Oui, j'affectionne tout particulièrement ce site de Gyeongju. D'ailleurs, je suis également venue hier.

– Vous n'avez pas peur, seule dans ce lieu ?

– Si je n'avais pas un tantinet peur, quel intérêt aurais-je à venir ici ?

Il essaya vainement de voir le visage de la jeune fille. Elle semblait si mature, si cultivée ; sa vivacité d'esprit était en décalage avec son apparence extérieure.

– Vous êtes née à Gyeongju ?

– Non, j'habite ici seulement depuis quelques années.

– Vous êtes de Séoul ?

– ...

Ne voulant pas insister d'avantage, Macheon changea de sujet :

– Comment une jeune fille comme vous peut-elle venir admirer ce vieux tombeau et se réjouir de son caractère intemporel ?

De nouveau, la jeune fille ne répondit pas.

– Veuillez m'excuser, je vous dérange pendant votre repos.

– Je suis en train de lire...

– De lire ?

– Oui.

Macheon alluma une cigarette. Quelques instants plus tard, un bruit de page se fit entendre au-dessus de sa tête. Macheon se dit qu'il avait bien fait de venir à Gyeongju. Les collines arrondies des cinq tombeaux lui procuraient un étrange sentiment de quiétude.

L'ombre commençait à descendre sur l'un des tombeaux. Le chant des cigales lui semblait plus long que celui qu'il avait pu entendre ailleurs.

Sans s'en rendre compte, il avait déjà fumé trois cigarettes. Maintenant, les tombeaux étaient entièrement plongés dans l'ombre.

La jeune fille engagea la conversation :

– Alors, vous êtes-vous bien reposé ?

– Oh que oui ! Si je ne vous avais pas rencontrée, je serais passé à côté du véritable paysage des cinq tombeaux.

– Je commence à avoir mal aux jambes... dit-elle en se levant.

Macheon se leva également pour descendre de l'arbre. Lorsqu'elle descendit à son tour, Macheon fut surpris en voyant le livre qu'elle tenait. Il s'agissait du recueil de ses essais publié le printemps précédent. Il était ravi et gêné à la fois. En effet, au vu du niveau intellectuel de cette jeune fille qui parlait de nihilisme, la plupart de ses premiers essais à mêmes de susciter les moqueries, étaient rassemblés dans ce recueil.

– L'eau de ce ruisseau est cristalline, dit-elle.

– Puis-je vous accompagner ?

– Bien sûr, allons-y. À cette heure, on ne pourra peut-être pas aller jusqu'au Poseok-jeong.

Son livre sous le bras, elle marchait telle une citadine. Elle avait le buste court et les jambes longues, un tailleur lui serait allé à merveille. Après avoir marché un moment, Macheon lui demanda :

– Est-ce que ce livre était intéressant ?

– Certains passages, oui.

– Avez-vous lu d'autres ouvrages de cet auteur ?

– Il écrit sans doute plus de romans, n'est-ce pas ? Je n'en lis presque jamais.

– Pourquoi ?

– Eh bien... Les romans sont trop moralisateurs.

– Ce n'est pas le cas de ce livre ?

– Certes un peu, néanmoins je pense que je m'entendrais bien avec l'auteur. Il semble plutôt solitaire.

– Il fait souvent l'éloge de la solitude dans ce livre, n'est-ce pas ?

– Vous l'avez lu ?

À ces mots, elle brandit le livre. Macheon ne dévoila pas son identité et se contenta de répondre :

– Oui, je l'ai lu.

– Les quelques essais dont l'objet est de faire l'apologie de la solitude rendent sa solitude plutôt loquace.

Le visage de Macheon s'empourpra de honte. Elle continua :

– La solitude de l'auteur se révèle davantage dans les essais dont le titre n'est pas en lien avec la solitude.

– Vous êtes très perspicace. Si l'auteur savait qu'il vous a comme lectrice, il se considérerait fort chanceux.

– Que faites-vous dans la vie ?

– Moi ?

Tout à coup, le soleil l'éblouit. La forêt de pins s'interrompit, ils se trouvaient au bord de la rivière. Comme si elle négligeait leur conversation, sans même se retourner, la jeune fille courut vers le sable chaud, son ombrelle fermée à la main. Ne sachant comment réagir, Macheon retourna à l'ombre des pins. Peu à peu, il fut saisi d'un doute, tout cela était-il bien réel ? La jeune fille qui était loin d'être une gamine et dont l'intellect était bien supérieur à celui d'un adulte, se déshabilla en un rien de temps devant un bras du ruisseau. Durant un bref instant, ce corps nu resta debout sur le sable étincelant avec pour toile de fond une montagne verdoyante. S'agissait-il d'un ange qui venait de sortir de l'un de ces mystérieux tombeaux aux formes arrondies ? Les reflets du soleil faisaient scintiller l'eau comme de l'or. La jeune fille y plongea l'air épanoui. Dévoilant sa poitrine au regard de Macheon, elle s'écria :

- Vous n'avez pas chaud ?

Sa voix était bien humaine. Macheon pensa à l'adage selon lequel la frontière entre un génie et un sot est infime ; pour autant il ne pouvait considérer la jeune fille comme une sottise. Il descendit lentement vers un autre bras du ruisseau d'eau pour se rafraîchir, lorsqu'il remonta, la jeune fille s'était déjà rhabillée ; pieds nus et ombrelle en main, elle marchait lentement en fredonnant une chanson qu'il ne connaissait pas.

Macheon ne voulait pas la déranger, il ne voulait pas nuire à cette candeur. Même en présence d'un inconnu, elle agissait à sa guise comme si elle était seule, il admirait son caractère si spontané et naturel. Ensemble, mais chacun plongé dans ses pensées, ils suivirent le cours de la rivière jusque sous un pont à proximité d'une grande rue.

- Il fait très frais sous ce pont, dit-elle.
- En effet.
- Mais il faut un peu plus longtemps à cette grande rue pour se rafraîchir.

Elle s’assit sur la pelouse et trempa ses pieds dans l’eau de la rivière. Macheon s’assit à côté d’elle et fit de même. Des voitures, des bus et des gens allaient et venaient sur le pont.

– Est-ce indiscret de te demander dans quelle école tu étais ?

– Moi ?

Pour la première fois, elle sourit.

– Non pas que je sois fier de mon âge, mais ma fille est au collège. Ne t’offense pas de mon tutoiement.

– Moi, cela m’est égal. Vous pouvez même me parler à l’impératif.

– Tout à l’heure, ce n’était pas dans l’intention de te mentir mais j’étais plutôt gêné. En réalité, j’ai honte de le dire ainsi, mais ce livre c’est moi qui l’ai écrit.

– Ah bon ? Vous êtes Macheon ?

– Oui, Macheon est mon nom de plume.

– Vraiment ?

– Merci pour ta lecture attentive.

– Si j’avais su, je ne vous aurais pas raconté n’importe quoi tout à l’heure !

– N’importe quoi ? Non, ta remarque était sincère et fondée.

– Quelle indélicate, je fais !

La jeune fille semblait ne pas croire à ce hasard. Son regard qui était jusqu’alors plutôt terne s’illumina. Quant à Macheon, sentant ses yeux s’échauffer, il détourna son regard.

– Vous êtes vraiment différent de ce que j’avais imaginé après la lecture de votre livre.

– En quoi suis-je différent ?

– Évitez de révéler votre identité aux gens. Vous êtes beaucoup moins intéressant que vos écrits.

– Moins intéressant que mes écrits...

– Vous semblez très pragmatique.

Macheon éclata de rire :

– Pragmatique... Je vends mes écrits ! En tout cas, je suis flatté d'apprendre qu'ils sont plus intéressants que moi.

En son for intérieur, il éprouvait tout de même un soupçon de jalousie envers ses textes.

Tout à coup il se rappela qu'un jour il était tombé sur une photo de lui dans un livre. La photo avait été prise au cours de son séjour à Tokyo pour ses études. Il ne s'était pas immédiatement reconnu. Étais-je si jeune ? Donnais-je l'impression d'être passionné ? Il avait alors observé la photo puis s'était regardé dans un miroir, finalement, il avait eu envie de déchirer la photo.

Le ruisseau dont les eaux atteignaient le rivage coulait paisiblement en contournant les cinq tombeaux. Le sable était également entraîné par le courant, lui chatouillant les pieds au passage. Macheon fut soudain triste. Le temps qui avait dérobé à son visage tout son romantisme pourtant plus vif que ses écrits, était semblable à cette eau qui coule sans jamais revenir.

– J'étais à l'université Doshisha de Kyoto, mais j'ai dû interrompre mes études.

– Ah bon ? Mais pourquoi ?... Tu n'étais pas au département de littérature anglaise, par hasard ?

– Oui. Ma mère est morte et Gyeongju m'attirait plus que Kyoto.

– Elle est décédée quand ?

– Au printemps dernier.

– Et ton père, il travaille au magasin d'antiquité ?

– Il est à Banyawol. Il m'a dit qu'il cultivait un verger depuis cette année, c'est pour cette raison que je m'occupe de la boutique ici.

– Et tu parviens quand même à t'absenter comme ça ?

– Un cousin de la famille me remplace à la boutique quand je m'absente. Le testament de ma mère stipule clairement que l'on doit me laisser faire ce que je veux. Elle m'a légué le plus bel héritage qui puisse exister au monde. Depuis ma plus tendre enfance, ma mère avait compris mon caractère.

– Tu as perdu une mère exemplaire.

– Pourtant, j’essaie de ne pas me sentir trop seule. Mais à bien y réfléchir, qui ne se sent pas seul ?

– Est-ce indiscret de te demander comment tu t’appelles ?

– Tiens, vous voyez ?

– Qu’y a-t-il ?

– Vous utilisez de nouveau cette tournure « est-ce indiscret », alors que ce que vous voulez avant tout, c’est savoir mon nom. Cela dénote votre côté pragmatique. Je vous ai bien cerné, n’est-ce pas ?

Macheon fut piqué au vif. Petit à petit, ce sentiment de gêne disparut, comme si renaissait en lui cette innocence qui l’avait quitté depuis longtemps.

La jeune fille recula et sortit ses pieds de l’eau. Sur la pelouse verte, ses orteils s’agitaient lentement comme pour se débarrasser de l’eau, Macheon les trouva beaux. Chaque partie de son corps paraissait extrêmement juvénile comparée à son esprit si mature, et tout particulièrement ses orteils qui ressemblaient vraiment à ceux d’une enfant. L’envie de toucher ces orteils délicats traversa l’esprit de Macheon, aussi spontanément que s’il s’était agi des fesses d’un bébé. Il saisit prestement les pieds de la jeune fille, sortit aussitôt un mouchoir et essuya l’eau entre les orteils, avant de lui remettre ses chaussures dont il avait ôté le sable, enfin il boutonna ses chaussures. Ses gestes étaient si naturels que, lorsqu’il réalisa ce qu’il venait de faire, il en fut stupéfait. La jeune fille continua à agir comme si de rien n’était.

Une fois arrivés dans la grande rue, Macheon fuma tandis que la jeune fille marchait en fredonnant un poème traditionnel aux airs de chanson pour enfant. De nouveau, comme s’ils étaient seuls, plongé dans ses pensées chacun de son côté, ils marchèrent un moment.

– Vous n’allez pas au temple Bulguksa demain ?

– Peux-tu m’accompagner ?

– Il fait chaud, mais si vous y allez, pourquoi pas !

– Alors, allons-y ensemble demain.

Arrivés devant l’hôtel, ils se mirent d’accord sur l’heure du train avant de se quitter.

Après son bain, Macheon dina. Le temps passa vite, il ne s'était pas rendu compte qu'il était déjà neuf heures du soir. Il était assez fatigué pour avoir envie de s'allonger de tout son long ; il alla donc de se coucher sans parvenir à trouver le sommeil.

La jeune fille viendrait peut-être lui rendre visite cette nuit ? Hormis les moustiques qu'il entendait vrombir tout près de lui et les grenouilles qui coassaient au loin, tout était calme comme dans un désert. La jeune fille espérait peut-être qu'il se rende à son magasin en se promenant, mais Macheon ne se leva pas avant d'avoir vidé son paquet de cigarettes. Tant qu'il était dehors, il ne se rendait pas trop compte de sa fatigue, mais une fois allongé, il avait du mal à se relever. Chez lui, sa femme lui demandait pourquoi il était devenu de plus en plus paresseux, mais Macheon savait secrètement depuis quelques années déjà qu'il ne s'agissait pas de paresse. « C'est plutôt une question de force physique et d'âge. »

Il posa ses deux mains sèches sur son ventre, et céda confortablement à cette force invisible qui pesait chaque année un peu plus lourdement sur ses articulations.

Le lendemain, la jeune fille arriva la première à l'heure du premier train. Elle portait la même tenue que la veille – sa robe, pieds nus dans ses chaussures blanches et tenant son ombrelle. Apercevant la jeune fille de loin, Macheon courut dans sa direction. Il était ravi de la revoir. Elle dégageait une fraîcheur comparable à celle du petit matin. « La jeunesse ! La jeunesse est vraiment une vertu. »

Ils descendaient à la prochaine gare mais Macheon acheta quand même deux billets en deuxième classe ; c'était plus pour le plaisir d'acheter des billets que pour celui de prendre le train.

Les wagons de deuxième classe du train du matin étaient déserts. La jeune fille prit place près d'une fenêtre. Dans ce train spacieux, Macheon n'eut pas le courage de s'asseoir juste en face d'elle, il s'assit un peu plus loin dans le compartiment.

– Ça, c'est l'étang Anapgi... Et ça, il paraît qu'il s'agit également d'un tombeau royal.

Macheon était bien plus charmé par la bouche et les dents de la fille aussi appétissantes que des fruits d'automne, ses cheveux sur son front doucement soulevés par le vent, que par ces sites ; tout cela l'amenait à penser que cette jeune fille avait très certainement pris un petit déjeuner sain et équilibré. La vitesse du train empêchait le soleil de briller sur son visage et le vent d'y souffler ; quand ils prenaient un virage serré, sa tête plongeait dans l'ombre. Après un moment, ils arrivèrent au temple Bulguksa.

Un étroit minibus avec chauffeur se remplit de clients jusqu'à ce qu'il soit bondé. La jeune fille était debout. Pensant qu'elle apprécierait sans doute d'avoir un peu plus de place, Macheon lui proposa son siège.

– Merci, ça ira, je peux rester debout. Restez donc assis.

Pendant les dix *li* à parcourir pour atteindre le sommet de la colline, Macheon se recroquevillait au gré des cahotements du minibus comme s'il était à cheval.

– Cet endroit vous plaît ? C'est mieux de le voir de ses propres yeux qu'en photos, n'est-ce pas ?

Ils descendirent du minibus puis firent à peine quelques pas avant de s'arrêter net. Il régnait une ambiance des plus paisibles pour un temple. Macheon avait l'impression que des danseuses allaient descendre les escaliers en pierre qui semblaient couler telle une cascade ; d'abord les marches Cheongunkyo, c'est-à-dire « nuages bleus » puis les Baekunkyo, « nuages blancs ».

– Quand je viens ici, ce que j'aime le plus c'est monter et descendre ces escaliers en pierre ! Je me demande quel genre de chaussures portaient les femmes à l'époque du royaume de Silla.

Macheon suivit la fille, gravit les escaliers en pierre et entra par la porte Jahamun. Les fondations en pierre sobres et distinguées du pavillon principal du temple étaient composées de pierres entassées sur plusieurs mètres de haut, typiques de l'époque de Silla. A l'est se trouvait la pagode Dabo, « la pagode aux nombreux trésors », et à l'ouest la pagode Sakyamuni ; selon

Macheon, symbole religieux mis à part, les pagodes étaient les plus belles œuvres d'art que l'homme pouvait admirer. Quelle harmonie entre l'espace et le relief ! Aucune statue grecque ne sera jamais aussi naturelle et solennelle que ces pagodes !

– Il y a des pierres angulaires de partout, n'est-ce pas ? Il paraît que ce temple comptait jusqu'à deux mille pièces ! dit la jeune fille.

– Il devait vraiment y avoir beaucoup de bâtiments !

– Tout a été détruit par les flammes en un jour, cela a dû être un déluge de feu. Eh bien, figurez-vous qu'à ce déluge de feu, seules ces deux pagodes ont résisté. Destin héroïque et tragique à la fois !

Ces mots conféraient aux pagodes une allure encore plus digne. Les délicats contours de la pagode Dabo illustraient le summum de la beauté féminine ; la pierre ne semblait pas être taillée mais au contraire fondue puis versée dans un moule, tandis que la pagode Sakyamuni était plus sobre, construite sans le moindre interstice, pas le moindre cheveu n'aurait pu se glisser entre les pierres, elle était aussi imposante que si elle avait renfermé une centaine de divinités protectrices de la parole de Bouddha ; contrastant avec la pagode Dabo, elle illustrait le summum de la beauté masculine.

Macheon et la jeune fille s'assirent l'un à côté de l'autre sur le pavillon Beomyeong. Les jambes pendantes, ils regardèrent passer les nuages au-dessus des pagodes, ils passèrent la demi-journée paisiblement comme s'ils étaient eux-mêmes des nuages.

Ils se rendirent dans une auberge pour déjeuner. Des chaises en rotin frais jalonnaient le couloir semblable à un belvédère. La jeune fille conduisit Macheon à la meilleure place près de l'étang Yeongji. Il fumait sa cigarette, tandis qu'elle, agitant son éventail décoré du symbole du *yin* et du *yang* en se prélassant sur la chaise, regardait au loin. À quelques *li* de là, derrière la brume, les crêtes des montagnes bleues noires entouraient Macheon ; en contrebas, la vallée scintillait tel un miroir.

– Ça c'est l'étang Yeongji ! Lança Macheon.

– Oui, et d’après la légende, c’est là qu’Asanyeo se noya... J’adore contempler ce paysage d’ici !

En effet, il régnait une atmosphère hors du temps, immémoriale, qui avait une certaine similitude avec celle du site des cinq tombeaux. Si l’on observait attentivement le paysage, on pouvait distinguer des petites collines et des forêts, des chemins sinueux, des ruisseaux ondulant tortueusement, des petits villages dans chaque coin des montagnes ainsi que des rizières et des champs, et au-dessus flottaient des nuages qui se reflétaient dans les ruisseaux et projetaient leur ombre sur les villages... Mais si l’on n’y prêtait pas attention, on ne voyait que la terre bleuâtre et l’air grisâtre.

Macheon jeta sa cigarette et bâilla comme une carpe. Peu après, ils s’endormirent profondément.

Macheon ignorait pendant combien de temps il avait dormi, mais la chaleur qu’il sentait sur le bas de son ventre et ses jambes le réveilla en premier. Il était en sueur. Des gouttes perlaient également sur le front de la jeune fille. Macheon sortit son mouchoir, et avec la partie la plus propre, épongea délicatement la sueur sur son front ; elle dormait paisiblement. Sa poitrine tendre montait et descendait au rythme de sa respiration. Agitant doucement l’éventail dans la direction de la jeune fille, Macheon essaya de respirer au même rythme qu’elle. Il était étonné qu’elle respirât plus vite que lui ; sa poitrine se gonflait profondément à six reprises quand lui n’inspirait que cinq fois. Privé de son compagnon de route, il se sentait seul, il essuya de nouveau la sueur perlant sur le front de la jeune fille ; le soleil envahit petit à petit son visage, elle remua légèrement les lèvres puis avala sa salive avant d’ouvrir les yeux :

- Ah, j’ai dormi sans rêver !
- Tant mieux.
- La mort serait-elle semblable à cela ?
- Eh bien.

Ils descendirent près d’un fossé, la jeune fille aida Macheon à se rafraîchir en lui versant de l’eau sur le dos. Le soleil rougit et disparut lentement derrière la montagne. Dans un magasin devant l’auberge, la jeune

filles acheta un éventail sur lequel était imprimée une photo du temple Bulguksa, ainsi qu'un billet pour prendre le bus au retour.

– Tu ne vas pas visiter la grotte de Seokguram ? lui demanda Macheon.

– Je vais rentrer par le minibus du soir.

Il n'insista pas davantage. Il restait encore une heure avant l'arrivée du minibus. Ils montèrent de nouveau les escaliers en pierre Cheongungyo et Baekungyo, passèrent derrière la pagode Dabo, puis gravirent la montagne derrière le temple. En de multiples endroits sur la colline, la pluie avait creusé le sol mais la pelouse s'était étalée jusque dans la forêt de pins, marcher sur cette herbe leur était agréable. Lorsque Macheon et la jeune fille arrivèrent au sommet de la colline, les nuages rosés qui cachaient le soleil étaient brûlants, ils s'assirent sur l'herbe face au soleil couchant. L'étang Yeongji rougeoyait tel du fard à joues. Un heureux présage se répandait sur les crêtes des montagnes, Macheon ignorait d'où provenait ce vent qui soufflait doucement. La jeune fille ouvrit son éventail teinté, comme son visage, par le soleil couchant.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Vous voulez bien écrire un mot sur mon éventail ?

Macheon prit l'éventail avec plaisir. Il sortit son stylo-plume et réfléchit un instant en regardant le soleil couchant. Puis il écrivit le poème d'Yi Uisan⁶² sur les couchers de soleil :

J'adore les couchers de soleil,

Mais mon crépuscule est proche.

Macheon avait déjà ressenti le crépuscule de sa vie, c'est pourquoi il avait pensé à ce poème. La jeune fille cultivée reprit son éventail, ferma les yeux tranquillement, et resta ainsi un bon moment.

– Je vous écrirai.

Le coucher de soleil ne dura pas longtemps. Ils se levèrent aussitôt mais sur le chemin du retour, la nuit commençait déjà à tomber. Macheon accompagna son

62. Yi Uisan : poète chinois de la dynastie Tang.

éphémère et mignonne compagne de route jusqu'à ce qu'elle prenne place dans le minibus.

Macheon resta trois jours au temple Bulguksa mais il ne monta même pas visiter la grotte de Seokguram; il passa ces trois jours assis dans le couloir de l'hôtel à regarder en direction de l'étang Yeongji et s'ennuyer jusqu'au coucher du soleil.

Quelques jours après son retour chez lui, il reçut une lettre de la jeune fille. Elle avait écrit que Gyeongju devait être visitée à l'automne, et surtout que depuis le site des cinq tombeaux ou depuis l'auberge du temple Bulguksa, la vue était encore plus belle. Dans sa lettre, la jeune fille précisait que si Macheon visitait Gyeongju à l'automne, elle aussi pourrait passer quelques jours au temple Bulguksa, et lui tenir compagnie. Enfin, il était indiqué dans la lettre que le nom de la jeune fille était Taok.

« Taok ! »

Macheon répondit à la lettre : lui aussi, en quittant Gyeongju, s'était décidé à y retourner à l'automne, et surtout, il n'était volontairement pas allé à la grotte de Seokguram pour pouvoir la visiter avec Taok. Il lui fit parvenir avec sa lettre un de ses livres à tirage limité.

Taok lui répondit. Elle le remerciait de lui avoir envoyé son livre et de ne pas avoir visité la grotte de Seokguram, elle attendait impatiemment que l'automne arrivât au plus vite à Gyeongju.

L'automne arriva. Il était arrivé trop vite. Alors que Macheon hésitait, la saison défila sous ses yeux ; les faits et gestes de quelqu'un ne sont pas seulement limités par ses obligations professionnelles quotidiennes. Il écrivit à la jeune fille une lettre empreinte d'un certain regret « Le beau temps de l'automne est un bonheur qui m'échappe » et se contenta de lui promettre de la voir une prochaine fois.

Taok manquait à Macheon. Ce n'était pas Gyeongju qui lui manquait mais bien Taok. Est-il nécessaire que ce soit l'automne pour la rencontrer ?

Plusieurs fois, avant de sortir le matin il disait à sa femme : « Je vais peut-être aller à la campagne aujourd'hui ». Mais une fois sorti de chez lui, il

réfléchissait : aller à Gyeongju pour rencontrer Taok le mettrait dans l'embarras.

« Serais-je amoureux d'elle ? »

Il se moqua de lui-même en pensant que, maintenant, il devait inspirer six fois alors qu'elle expirait quatre fois. Il rentra lentement chez lui. Assis bien droit, il regardait le pot de terre de Silla posé sur la table, dont Taok avait dit « le contempler vide tel qu'il est, est plus digne d'une nature morte ».

Mais la crise de la quarantaine tараude-t-elle tout le monde plus au printemps qu'aux autres saisons ? Macheon ne put passer la saison sereinement ; il descendit finalement à Gyeongju avant que les azalées ne soient fanées. Taok le reçut chaleureusement. Mais était-ce un émerveillement ou une désillusion qu'il éprouva ? Lors de cette rencontre avec elle, il changea complètement d'avis sur la jeune fille, il ne savait que faire pour s'en remettre. C'était une autre Taok. La Taok de Gyeongju. Il aurait peut-être dû attendre patiemment de la revoir à l'automne. Comme si la jeune fille qu'il s'impatientait de revoir était une femme fatale créée de toutes pièces dans l'imagination de Macheon ; debout devant la vraie Taok, cette représentation faussée fut délogée de son esprit, et disparut.

— Je pense que vous avez gardé un côté romantique !

Taok tenait ce genre de propos comme s'il s'agissait d'un sujet banal, elle affichait même un visage aussi indifférent que l'eau qui coule calmement. La paix intérieure de Macheon alors troublée, fut lavée d'un seul jet par ce cours d'eau calme. Comme s'il s'était réveillé d'un cauchemar, il se rassura : « C'est plutôt une chance que les choses soient ainsi ».

Ils se rendirent d'abord sur le site des cinq tombeaux. Taok grimpa dans le sapin en premier, Macheon la suivit. L'atmosphère intemporelle du site n'était guère différente de celle de l'automne.

Ils allèrent au temple Bulguksa le jour même. Sur les escaliers en pierre Cheongunkyo et Baekunkyo régnait toujours cette atmosphère lyrique comme si des

danseuses s'apprêtaient à les descendre. Cette fois, les aiguilles des pins tiraient sur le vert, mais les pagodes Dabo et la Sakyamuni étaient de la même couleur et à la même place que lors de leur dernière visite.

« Ah ! Ces deux Sphinx ! Jusqu'à quand tiendront-elles debout comme ça ! »

Macheon devint triste.

Quand ils rentrèrent à l'hôtel, l'étang Yeongji était déjà enveloppé par le crépuscule.

Ils dînèrent à la lumière de la lampe à pétrole, se délectant des légendes anciennes, discutèrent littérature, art, évoquant même l'essor et le déclin de différents pays. Prêtant par moment l'oreille aux bruits de la nuit, ils discutaient de l'endroit sur terre où la lune répandait maintenant sa pâle lumière puis, fatigué, Macheon s'endormit le premier en ronflant aussi bruyamment qu'une forge.

Le lendemain, ils montèrent directement à la grotte de Seokguram. Sans véritable ressemblance avec un espace naturel, il s'agissait plutôt d'un sanctuaire d'une beauté saisissante. La grotte plongea Macheon dans un état proche de l'extase. Comme l'avait dit Taok, il ne put qu'admirer la beauté des muscles du Bouddha et de son étoffe sculptés dans la pierre. Taok expliqua à Macheon qu'elle aimerait bien emporter avec elle ne serait-ce que l'auriculaire de la main droite du Bouddha. Au début, il pensait qu'il lui suffirait de se convaincre que la grotte de Seokguram n'était ni plus ni moins qu'une grotte, et qu'il pourrait la regarder simplement, mais à la vue de la beauté saisissante du site, il devait lutter pour ne pas se laisser submerger. Il voulut commencer à observer la structure de la grotte mais se sentit aussitôt fatigué.

Une fois dehors, il se reposa longuement et regarda attentivement les statues des bouddhas. Mettre des mots sur ce qui se tenait en face de lui semblait complètement vain ; une beauté indicible donnait à la statue un air léger. En voyant la statue du Bodhisattva à onze visages debout juste derrière celle du Bouddha, Macheon réalisa qu'une femme aussi belle qu'elle soit ne pouvait

être d'une beauté idéale sans l'expérience de la religion ou la philosophie. Il appella Taok et lui demanda de se mettre devant la statue du Bodhisattva à onze visages. Macheon caressa le dos de la main légèrement bombée de la statue, puis celle également arrondie de Taok. Elle qui, en un instant, avait fait disparaître le désir charnel que Macheon avait entretenu à son égard, resterait cependant une femme éternellement sublime à ses yeux.

– Taok !

Un silence austère envahit la grotte.

Macheon passa trois jours au temple Bulgksa, cette fois en compagnie de Taok.

Il pensait qu'elle était une femme semblable à une porcelaine blanche et raffinée de la dynastie Yi. Alors que les plus belles porcelaines, inquiètes de ne pas attirer le regard de leur propriétaire, rivalisaient pour être à la meilleure place, une porcelaine de la dynastie Yi ne se faisait pas remarquer. Quand Macheon était occupé, Taok n'attirait pas l'attention sur elle, elle attendait simplement Macheon à ses côtés, elle le consolait calmement et l'apaisait, elle ne le lassait jamais ; elle était une porcelaine éternelle.

De retour à Séoul, Macheon envoya à Taok son porte-pinceaux en porcelaine qu'il avait conservé jusqu'alors sur son bureau et qu'il contemplait jour et nuit. L'automne passa, le printemps... puis l'automne revint... Sa correspondance avec Taok continuait.

Macheon avait promis à un éditeur d'écrire un livre. Ce dernier lui avait dit qu'il devait le publier avant la fin de l'automne ; pourtant le début de l'hiver arriva et il n'avait toujours pas achevé son manuscrit. Pendant plus d'un mois, il resta assis à son bureau, non seulement il avait mal aux côtes et aux épaules, mais – n'étant plus tout jeune – il avait aussi des vertiges. Il faisait de plus en plus froid, il devait chauffer sa chambre, il sentait sa peau sèche rétrécir et même, son cœur se dessécher. Macheon n'avait toujours pas terminé son manuscrit, il l'emporta avec lui dans un centre thermal à Haecundae.

Comme Haeundae se trouvait près de Gyeongju, dès son arrivée, il écrivit à Taok pour l'informer de sa présence. Il ajouta qu'il la recontacterait quand il aurait enfin achevé son manuscrit, et qu'elle pourrait le joindre à ce moment-là. Mais Taok se présenta devant lui sans avoir attendu la lettre annoncée.

Elle avait l'air épanouie. Sa veste vert clair à motif transformait son visage en un lotus éclos sur un étang. Tandis que Macheon vieillissait, Taok entrait dans le printemps de sa vie. Les choses suivaient leur cours. Les paroles de Taok étaient plus simples que le contenu de ses lettres, Macheon était ébloui par le seul éclat de sa jeunesse ; une certaine ferveur pénétrait son cœur.

– Comment peux-tu être aussi belle maintenant ?

– Êtes-vous en train de dire que la dernière fois vous m'aviez trouvée laide ?

– J'ai beaucoup vieilli, n'est-ce pas ?

– L'âge, c'est dans la tête, non ?

– Est-ce que cela marche vraiment ainsi ?

Après son bain d'eau thermale, Taok prit délicatement le stylo de Macheon dans sa main encore fumante de vapeur. Macheon eut le vertige, il ferma les yeux un long moment puis se leva pour aller à la plage avec elle.

Le vent était frais sur la plage et la mer plutôt agitée. Macheon releva le col de son manteau et rentra sa tête dans ses épaules alors que Taok, emmitouffée dans sa veste épaisse dont le nœud était lâchement noué, se mit à courir.

– Venez vite !

Macheon était déjà venu sur cette plage à plusieurs reprises mais il courait pour la première fois.

– Monsieur ?

– Oui ?

Taok regardait la mer d'un air distrait.

– Monsieur ?

– Oui ?

– Vous aimez le bruit des vagues ?

– Bien sûr !

– Cela me rappelle les méditations de Tagore⁶³.

– Il fait trop froid pour me rappeler Tagore !

– Le bruit des vagues varie selon le temps, la forme de la plage, le sable, l'eau de la mer claire ou trouble ! Ah ce que j'aimerais visiter toutes les côtes du monde ! Où pensez-vous que le bruit des vagues est le plus beau ?

– Quelle remarquable méditation !

– Le bruit des vagues paraît si loin et si ancien !

– Tu n'as pas froid aux mollets ?

Sous la jupe en serge noir qui s'agitait, les deux jambes frêles enveloppées dans les chaussures en soie fermement lacées firent naître une sensation nouvelle chez Macheon.

Le soir, durant le dîner, Macheon, encore tout contracté du froid sur la plage, but plusieurs verres d'alcool, il était épuisé. Il quitta la table, à peine échangeait-il quelques mots avec Taok qu'il s'endormait sans s'en apercevoir. Il se réveillait ensuite en sursaut mais ignorait s'il avait dormi longtemps ou pas ; Taok regardait tristement le plafond de la chambre. Déconcerté, il fit rouler ses yeux secs pour feindre de ne pas avoir dormi, mais lui aussi se sentait infiniment seul. Pendant qu'il dormait, comme si l'âme de Taok parlait secrètement à quelqu'un, la jalousie et une solitude amère déchirèrent son cœur sec d'un seul coup.

– Je suis tombé de sommeil, n'est-ce pas ?

– Vous avez dû être surmené ces derniers jours, vous ne devriez pas travailler autant.

– Pas tant que ça... Enfin, tu disais qu'il arrivait parfois que des poteries de l'époque de Goryeo soient exhumées près de Gyeongju ?

– Qui a parlé de Gyeongju ? C'est à Kimhae. On dit que ces poteries semblent appartenir au style du mont Gyeryongsan, mais elles sont plus douces.

– Il y a des poteries semblables à celle de Muan... elles...

Macheon s'assoupit de nouveau.

– Monsieur ?

63. Tagore : Rabîndrânath Tagore, écrivain indien.

— ...

— Monsieur ?

— Elles... mais ce n'est pas l'époque de Goryeo...

— Vous devez dormir de bonne heure.

Taok ouvrit la porte coulissante et entra dans la chambre voisine. Macheon s'assoupit de nouveau sur sa chaise. Peu après, il se réveilla en sursaut, dégrisé, il avait froid. Il décida d'aller prendre un bain d'eau thermale. Il se réchauffa pendant une bonne heure, et quand il sortit son esprit était plus clair, il pensait qu'il serait dommage de se coucher maintenant. Ces derniers temps, s'il s'endormait en début de soirée ne serait-ce qu'un instant, il n'arrivait plus à retrouver le sommeil. Il alla fumer une cigarette et prit son pinceau.

Le temps ne passait jamais aussi vite que lorsqu'il écrivait. Plus tard, alors que son corps était froid et qu'il sentait ses mains gelées, la porte de la chambre s'ouvrit doucement. Aplatissant ses cheveux ébouriffés et réajustant sa chemise de nuit, Taok entra.

— Vous savez l'heure qu'il est ?

À ce moment seulement, Macheon regarda sa montre. Il était presque deux heures de matin.

— Je vous ai dit que vous ne deviez pas vous surmener, non ?

Macheon posa son pinceau et s'étira avant de se lever. Enivrée de sommeil, Taok avait le teint rouge et laiteux jusqu'au menton telle une fleur de pêcher.

— Bonne nuit.

— Entendu, je vais me coucher.

Taok retourna dans sa chambre et revint aussitôt avec son oreiller. Puis elle prit l'oreiller de Macheon qu'elle installa dans sa chambre.

— Vous allez dormir dans l'autre chambre.

— Pourquoi ?

— Euh...

— Pourquoi ?

— Euh...

Taok s'allongea sur le lit de Macheon.

Il n'insista pas davantage. Il embrassa calmement le cœur de Taok qui lui avait cédé son lit réchauffé, et s'enfouit confortablement dans la chaleur qu'elle avait laissée, plus savoureuse qu'une source d'eau chaude.

Pendant combien de temps avait-il dormi ? Il avait fait la grasse matinée pour la première fois depuis son arrivée à Haeundae. À son réveil, il fut ébloui par les rayons du soleil à travers les rideaux de la fenêtre. Il tâtonna son chevet pour regarder sa montre, mais il trouva une feuille de papier. C'était l'écriture de Taok.

« Monsieur, je m'en vais. Je me suis fiancée récemment. Hier soir, après notre conversation, je voulais vous en parler, mais je n'en ai pas eu l'occasion. Ce matin, mon fiancé va arriver de Tokyo en bateau. Je dois aller à sa rencontre à Busan, je dois donc partir avant que vous soyez réveillé. Me pardonneriez-vous ? Vous ne devez pas travailler trop et surtout vous devez bien vous reposer, j'espère que vous terminerez votre manuscrit avant de repartir à Séoul. Monsieur, souhaitez-nous un bel avenir. »

Macheon se leva brusquement. Il n'y avait pas que cela sur son chevet. Elle avait déposé les effets personnels de Machéon sur le bureau où il avait écrit son manuscrit : son paquet de cigarettes, sa boîte d'allumettes, son cendrier qu'elle avait nettoyé avant de partir.

Il resta un bon moment le menton appuyé sur sa main ; il ferma les yeux puis relut la lettre de Taok. Il ouvrit promptement la porte à coulisse, la chambre de Taok était vide, un air sombre et humide s'y était déjà répandu. Il prit une cigarette, le paquet était encore à moitié plein. Il fuma jusqu'à la dernière cigarette, puis se leva péniblement.

« Elle est partie. »

De toute la journée, il ne parvint pas à s'en remettre. Il essaya de boire, Il essaya de fumer. Le soir venu, le vent semblait plus âpre que la veille mais Machéon sortit sur la plage.

Le bruit des vagues n'était pas différent de la veille. Comme l'avait dit Taok, le bruit des vagues était un son qui semblait très ancien.

Depuis la plage, le coucher de soleil était beau mais le ciel changeait sans cesse de teinte. Ce crépuscule arrivait trop tôt.



TABLE

L'HISTOIRE D'UNE RÊVEUSE.....	9
LE BONHEUR	21
OMBRE	31
PAYS NATAL	49
R.A.S	71
LES CERISIERS DU JAPON	85
LA SAISON DES PLUIES	99
L'AGENCE IMMOBILIÈRE	125
UN CHEMIN DANS LA NUIT	145
L'HISTOIRE DES LAPINS	159
LE SOLEIL COUCHANT	177



Chez le même éditeur

KIM A_E-RAN
Cours papa, cours !

KIM JUNG-HYUK
La bibliothèque des instruments de musique

EUN HEE-KYUNG
Qui a tendu un piège dans la pinède par une journée fleurie de
printemps ?

YI IN-SEONG
Sept méandres pour une île

- À paraître en 2013 -

COLLECTION MICRO-FICTIONS

KIM A_E-RAN
Ma vie dans la supérette

KIM JUNG-HYUK
Bus errant

COLLECTION ROMAN

JUNG YOUNG-MOON
Pierrot en mal de lune

L'ouvrage a été imprimé par

ISBN 978-2-36727-005-0
N° d'impression :
Dépôt Légal : avril 2013

Imprimé en France

Diffusion-Distribution
Le Seuil-Volumen



241, Chemin Saint-François
13710 Fuveau
www.decrescenzo-editeurs.com

